

Comme une plume...

Antoine Althys



PRIX :

1 fr. 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
7, Rue Lemaignan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

La Véritable Mode Française de Paris

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Elle procure en pochettes à 1 fr. 50 francs, les patrons de tous ses modèles.

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. 50. Etranger : 15 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons. Le numéro : 0 fr. 75.

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 3 fr. 50.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 fr. Franco 1.25.

Abonnement : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON.
sont données par

Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque album se compose de 60 pages, grand format, dont un grand nombre en couleurs. Leur collection constitue un ensemble unique par la variété, le bon goût, l'élegance pratique des :: :: :: toilettes et des modèles. :: :: ::

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F^{co} 3.50.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums : FRANCE et COLONIES. 12 fr. 50
ETRANGER 13 fr. 50

Aux deux Albums : FRANCE et COLONIES. 6 fr. 50
ETRANGER 7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV).

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir l'imagination.

La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
4. **Les Espérances**, par Mahilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIÉRY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
8. **Comme une Épave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KÉRANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GÉNIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KÉRANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BÉAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORIUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HÉLYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIÉRY.
24. **Veuavage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRÈTE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'Aimait ?**, par Mary FLORAN.

1 volume, partout : **1 fr. 50** ; franco. **1 fr. 75**
Six volumes au choix, franco. **9 fr. 90**

La collection "STELLA" se vend également en séries.
dans un joli emboîtement cartonné.

Première série : n° 1, 2, 3, 4 et 5 | Quatrième série : n° 16, 17, 18, 19 et 20
Deuxième série : n° 6, 7, 8, 9 et 10 | Cinquième série : n° 21, 22, 23, 24 et 25
Troisième série : n° 11, 12, 13, 14 et 15 | Sixième série : n° 26, 27, 28, 29 et 30
Chaque série de 5 volumes : **8 fr.** franco. — Etranger : **8 fr. 75**.

Adresser commandes et mandats-poste à **M. ORSONI,**
7, rue Lemaignan, PARIS (XIV^e)

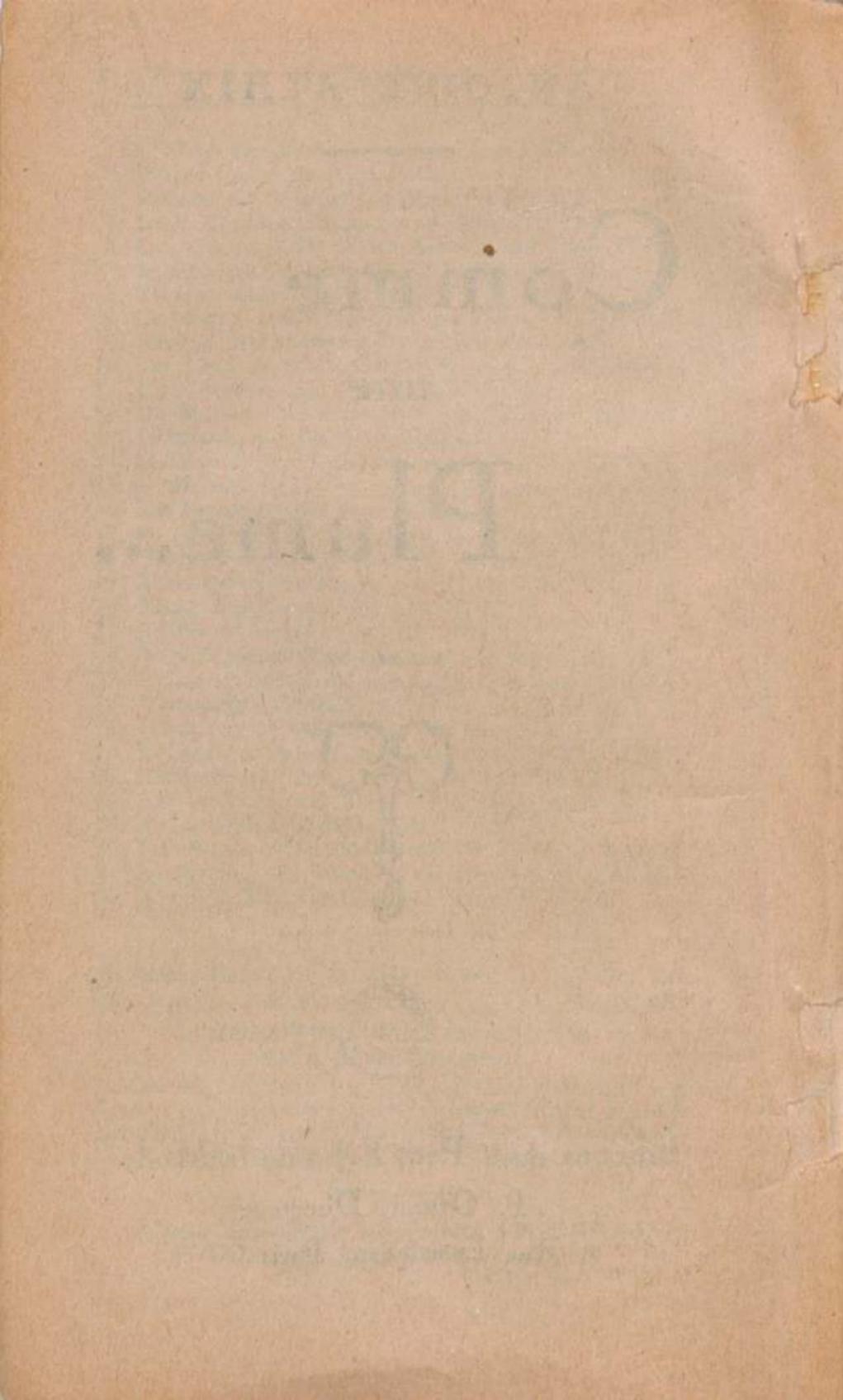
C92555

ANTOINE ALHIX

Comme
une
Plume...



Éditions du "Petit Echo de la Mode"
P. Orsoni, Directeur
7, Rue Lemaignan, Paris (XIV^e)



Comme une Plume...

I

Brise de Printemps.

— Mlle de Maurois ?

— Mademoiselle reçoit.

La chose n'aurait pu présenter de doute : dès l'antichambre où le domestique formulait cette réponse, on percevait le ramage étouffé de voix jeunes, mêlées d'éclats de rire qui retentirent en fusées joyeuses lorsque la porte du salon s'ouvrit pour livrer passage au visiteur.

Ce visiteur, un monsieur d'âge mûr, s'avancait l'air fort sérieux et même un peu guindé dans sa longue redingote noire dont la boutonnière seule était égayée par le point rouge d'une rosette.

Sans doute absorbé dans ses pensées qui semblaient d'ordre très grave, il n'avait pas prévu, comme il l'aurait pu cependant, le spectacle devant lequel il se trouva soudain à l'ouverture de la porte.

C'était celui d'un salon luxueux, aux draperies claires, aux meubles élégants, rempli de tous côtés de fleurs et de jeunes filles.

Celles-ci, les unes assises, les autres debout, groupées au milieu de la pièce ou voltigeant de droite et de gauche, balançaien dans leurs mains gantées de blanc des tasses de thé dont la senteur imprégnait l'air, associé à un arôme plus violent.

Et toutes, brunes et blondes ou rousses, aux yeux noirs, bleus ou gris, d'un même mouvement vif et curieux, tournèrent la tête vers l'entrée du salon, enveloppant le nouveau venu du feu roulant de leurs multiples regards.

Il recula avec un salut un peu effaré et parut disposé à battre en retraite, mais plus il reculait, plus le domestique, trompé sur ce mouvement, ouvrait largement la porte.

Le silence s'était fait dans l'assistance tout à l'heure si bruyante; quelques rires étouffés se firent entendre.

— Qu'est-ce donc? cria une voix gaie. Qu'avez-vous, toutes, pour demeurer pétrifiées comme si la tête de Méduse apparaissait dans mon salon?

Une brune jeune fille d'une vingtaine d'années, svelte et élancée, dans un costume clair, presque blanc, dont le corsage d'une étoffe soyeuse et légère drapait comme de pétales de fleurs son buste gracieux, se leva au fond du salon où elle se tenait assise près d'une table à thé encombrée de friandises que masquaient les invitées dans leurs allées et venues.

Sa taille élevée lui permit d'apercevoir, par-dessus les têtes houleuses, le long visage encadré de favoris et la redingote noire du visiteur embarrassé; elle poussa une exclamation et fendit rapidement les groupes.

— Ah! monsieur Barillon... Entrez! mon bon ami, entrez! je vous en prie. Je vous demande pardon pour toutes ces folles qui ne vous reconnaissent pas. M^e Barillon, mesdemoiselles, mon conseiller, mon notaire, mon banquier, quelquefois mon confesseur et toujours mon meilleur ami.

— Mais, Anne... mais, ma chère enfant, je crois que ma visite n'est pas opportune, protestait le notaire, tandis qu'elle l'entraînait au sein même de la nuée de toilettes papillotantes et de minois éveillés tout à fait remis en gaité par la présentation que venait de formuler Mlle de Maurois.

— Pas opportune, votre visite? comment donc! Vous allez froisser ces demoiselles!

Avant d'avoir pu s'y reconnaître, le malheureux ou trop heureux notaire se vit installé dans un fauteuil, débarrassé de son chapeau et assailli par un flot d'amabilités si tumultueux qu'il ne savait à qui entendre:

— Maître Barillon, une tasse de thé! — Un nuage de crème, maître Barillon? — Des gaufrettes exquises... — Préférez-vous du punch?...

— Du punch!... murmura le notaire effarouché.

— Mais oui! mon cher conseiller, reprit Mlle de Maurois; du punch, nous en avons, et du vrai! que nous venons de brûler dans un grand bol, comme font les étudiants. Car, vous saurez qu'aujourd'hui j'ai donné un « punch blanc » pour enterrer ma vie de garçon... de célibataire, si vous préférez... Ne

COMME UNE PLUME...

me regardez pas avec des yeux pareils ! Buvez un peu de votre thé, cela vous remettra. Ne vous troublez pas, je vais tout vous expliquer. Quand je dis que je veux enterrer ma vie de célibataire, c'est une façon de parler; vous comprenez bien que je n' « épouse » pas sur l'heure, dès ce soir, ni même demain, sans vous avoir demandé conseil et prié de dresser le contrat... Mais, bref, il est incontestable que j'ai aujourd'hui vingt-trois ans, et comme je ne veux pas coiffer sainte Catherine, il faut en finir cette année, j'y suis décidée irrévocablement... Mes amies trouvent que j'ai raison.

— Oui, oui ! interrompit le chœur des jeunes filles sur tous les tons les plus convaincus.

— Je crois bien ! elles en grillent toutes de me voir me marier ! continua Mlle de Maurois ; — une bonne occasion de faire toilette neuve et de s'éclipser les unes les autres ! Les demoiselles d'honneur sont déjà désignées : j'en aurai quatre ; choisie aussi la couleur uniforme de leurs quatre robes... Comme cavaliers, seulement des officiers ! Rien ne vaut les uniformes dans un cortège... N'est-ce pas votre opinion ? Voyons, mon bon ami, vous avez bien eu le temps de boire votre thé et de vous remettre de l'émotion de votre entrée, vous pourriez peut-être me donner un avis à votre tour, je l'attends avec impatience. Mesdemoiselles, un peu de calme ! ou l'on croira que nous tenons ici un meeting féministe... Votre avis, mon cher conseiller.

M^e Barillon, qui avait fait le geste de se lever pour se débarrasser de sa tasse, vit dix paires de mains empressées se tendre et la lui enlever. Il se laissa retomber dans son fauteuil et passa son mouchoir sur son front.

— Je donnerais volontiers mon avis, prononça-t-il enfin, mais je ne distingue pas très bien... En somme, les demoiselles d'honneur, la couleur des toilettes et les cavaliers de ces demoiselles sont choisis ; mais votre cavalier à vous, Anne, dans cette circonstance, le personnage important de cette grande journée, quel sera-t-il ?

— Le personnage important ? répéta Anne scandalisée, mais ce sera moi, s'il vous plaît !

— Pour tout le monde, certes ! je ne le conteste pas, mais pour vous-même ?

— Pour moi ? le personnage important ? Mais ce sera encore moi, n'en doutez pas.

Les rires devinrent si bruyants que M^e Barillon,

renonçant à se faire entendre, eut un geste découragé.

— Je vois ce qui vous tourmente, fit Anne venant à son secours, il n'y a vraiment pas de quoi. Vous cherchez le fiancé, n'est-ce pas ? Comme dans les images à devinettes : cherchons le fiancé ! Eh bien, les concours sont ouverts, chacun peut offrir son article, le présenter sous son meilleur jour, lui faire déployer ses plus brillantes performances... A partir d'aujourd'hui, je m'assieds moralement sous mon chêne ; je juge et j'octroie au plus digne la récompense. Soyez sûr, mon cher conseiller, que les concurrents présentés par vous seront l'objet d'un examen particulièrement favorable.

— Je prends note de cette excellente disposition, répondit le notaire qui s'était levé et cherchait ostensiblement son chapeau.

— Vous partez déjà ? se récria Mlle de Maurois, Vous ne vous plaisez guère dans notre compagnie !

— Comment donc ! protesta M^e Barillon, le mention dans sa cravate. Mais le plaisir ne doit jamais faire oublier le devoir ; j'ai un rendez-vous...

— Un rendez-vous ? que vous êtes heureux ! cria à tue-tête une des jeunes filles au milieu du rire général, — voilà qui doit être encore plus gai que notre réunion.

M^e Barillon battait en retraite vers la porte :

— Votre réunion me paraît très gaie, cependant, mademoiselle, très, même plutôt... trop... si je puis me permettre...

Le notaire disparut sur ces mots salués de vives protestations. Mlle de Maurois le suivit dans l'antichambre.

— Je crois bien, mon bon ami, que nous vous avons un peu scandalisé, dit-elle.

— Je vous avoue, ma chère Anne, que j'aurais cru une réunion de jeunes filles quelque chose d'un peu plus... d'un peu moins...

— On n'enterre pas tous les jours sa vie de célibataire, expliqua Mlle de Maurois dont les yeux pétillaient d'amusement, — et il est bien juste qu'entre nous nous puissions nous détendre un peu, lorsque, partout ailleurs, on nous constraint, on nous comprime...

— Je vous ferai remarquer qu'en ma présence vous n'étiez plus entre vous. Mais c'est l'émancipation féminine vers laquelle nous marchons à grands pas, soupira le notaire en levant les mains au ciel.

Qu'auraient dit nos mères, grand Dieu ! à l'idée de vingt jeunes filles brûlant ensemble un bol de punch ! Mais, au fait, Mme de Bedarrens n'est donc pas là, aujourd'hui ?

— Non. Je pensais bien que notre réunion serait un peu bruyante et sa présence tout à fait inutile, puisque nous ne devions pas avoir de jeunes gens. Elle a pris le coupé et s'en est allée pour toute l'après-midi. Désirez-vous me charger de quelque commission pour elle ?

— Non, simplement mes hommages... Je reviendrai demain, Anne, j'ai une communication importante à vous faire ; à quelle heure, demain matin, pourriez-vous me recevoir ? Aujourd'hui, je vois qu'il n'y faut pas songer...

— S'il s'agit d'affaires sérieuses, nous ne sommes pas dans la note, en effet. Voyons : ce soir, bal chez les Montanaïs... si je me lève de bonne heure demain matin, je crains de n'avoir pas l'esprit lucide. Voulez-vous venir vers onze heures ? vous déjeunerez avec nous.

— Volontiers. Nous pourrons causer après le déjeuner.

— C'est entendu. Et si *cela* doit être forcément sérieux, cher monsieur Barillon, tâchez, du moins, que ce ne soit pas trop ennuyeux !

II

Même brise.

Quand Mlle de Maurois rejoignit ses invitées, l'une d'elles s'était déjà installée au piano, et toutes les autres n'eurent qu'un cri, les plus jeunes battant d'avance la mesure sur le plancher et esquissant des cavaliers seuls.

— Une sauterie, Anne, une sauterie !

— Je ne demande pas mieux, cela nous entraînera pour ce soir. Il faut écarter les meubles et ouvrir toutes grandes les portes du grand salon. Parfait ! J'inaugure le bal, naturellement. Marie-Thérèse, une valse, puisque vous avez l'amabilité de tenir le piano, et vous, Yolande, je vous prends pour cavalier. Vous êtes la seule, je crois bien, qui puissiez revendiquer ce droit, car il n'y a que vous

dont la tête domine les hauteurs majestueuses où se balance la mienne.

Mlle Yolande Vertbois était douée en effet d'une taille imposante, peu d'hommes la dépassaient de quelques lignes ; elle s'en montrait fière, ainsi que de la splendeur de ses épaules et de ses bras qu'elle savait largement produire, et qu'on eût attribuée plutôt à une femme de trente ans qu'à ses vingt-quatre ans à peine sonnés. Ses toilettes tapageuses, ses cheveux roux noués avec une négligence de grand art et retombant sur son cou en grosses coques, et ses grands yeux verts pointillés de brun qui tournaient sous ses paupières un peu lourdes avec une langueur plus affectée que réelle, tout cet ensemble lui donnait une note assez troubleante, disaient ses danseurs, provocante et de mauvais goût, déclaraient les mères de famille scandalisées.

Elle prit Mlle de Maurois par la taille, et toutes deux glissèrent autour du salon, valsant avec une perfection égale.

Mais, malgré son éclat, la superbe Yolande ne possédait pas le charme particulier d'Anne de Maurois, fait de souplesse, de grâce, quelque chose de très féminin qui n'excluait pas une certaine nuance de virilité et de vaillance dans le port de tête et l'expression animée et franche des grands yeux noirs, tour à tour brillants, doux ou profonds.

Les deux jeunes filles avaient le sentiment de ce contraste, et une sorte de rivalité existait entre elles, dans le monde où elles se rencontraient constamment ; rivalité de succès, d'élégance, loyale et sans aigreur du côté d'Anne, envieuse et dissimulée de la part de Yolande. Celle-ci ne pardonnait pas à son amie son incontestable séduction, son joli nom aristocratique et la grosse fortune dont elle disposait complètement, étant orpheline, toutes choses qui lui permettaient, sous le rapport mariage, une foule de prétentions auxquelles Mlle Vertbois ne pouvait songer.

Son père, le baron Vertbois, gros financier et brasseur d'affaires, avait bien pu, en jouant adroitement des parentés de Mme Vertbois née de quelque chose, personnage très effacé, ouvrir à sa fille les portes des hauts salons parisiens ; mais, ces portes franchies, la belle Yolande ne s'en trouvait pas plus avancée. On savait trop sa dot engagée dans les entreprises plus ou moins hasar-

deuses du « papa » Vertbois, et la menace de quelque fâcheux coup de bourse arrêtait toujours sur le seuil de l'hyménée les poursuivants les plus empressés.

Avec quelle amertume Yolande voyait ensuite les papillons imprudents dont elle avait été bien près de brûler les ailes d'un si beau feu, diriger leur vol plus sage et mieux calculé vers la beauté fine de Mlle de Maurois ! Le pire et le plus irritant, c'est qu'Anne semblait uniquement se faire un jeu de ces triomphes ; elle recevait les hommages, acceptait les admirations, mais repoussait toute proposition plus sérieuse, avec une désinvolture cinglante pour l'amour-propre de sa rivale :

— Bah ! bah ! nous en reparlerons plus tard. Je m'amuse d'abord. Je n'ai pas besoin de saisir l'occasion par les cheveux. Je prendrai un mari à mon goût, le jour où cela me conviendra.

Telles étaient les phrases qu'on avait entendues, maintes fois, Mlle de Maurois formuler, jusqu'à ce jour mémorable où il lui plaisait de déclarer sa « vie de célibataire » terminée.

Yolande, sous son apparente froideur, était fort excitée et intriguée : quelle intention dissimulait Anne ? Avait-elle jeté déjà son dévolu sur quelqu'un ? et sur qui ?...

Après s'être laissé entraîner jusqu'à l'essoufflement par le mouvement rapide de la valse, les deux jeunes filles ralentirent et commencèrent à causer. Leur conversation était couverte par le brouhaha de la danse et les rires joyeux des couples qui glissaient autour d'elles ; l'émoi de maître Barillon, tombant dans un tel guêpier, en fit d'abord les frais.

— Quel singulier hasard l'amenait donc ? questionna Yolande, qui n'avait jamais su commander à sa curiosité.

— « Qu'allait-il faire dans cette galère ? » c'est le cas de le dire ! répondit Anne en riant. Il avait, paraît-il, à conférer avec moi sur un sujet sérieux. Il a renoncé à cette prétention pour aujourd'hui. Vous savez que depuis la mort de ma grand'mère, de même qu'avant, du reste, il s'occupe de toutes mes affaires. Mon tuteur, qui court le monde à dos de chameau et autres quadrupèdes, et qui préfère de beaucoup entourer de ses soins les belles dames de la cour de Ménélick plutôt que sa pupille, lui a passé tous ses pouvoirs.

— Ah ?

— Oui. Aussi je le considère en réalité comme mon vrai tuteur. Malgré son air guindé, c'est le meilleur des hommes. Je le soupçonne d'avoir eu un secret penchant, refoulé dans le fond de son âme, pour ma grand'mère, et il a reporté sur moi une part de ce sentiment. Tout enfant, j'ai grimpé sur ses genoux et j'ai la plus sincère affection pour lui.

— Cependant, s'il a la prétention de vous diriger, ce que vous n'aimez guère...

— Oh ! je le mène à peu près à mon gré, du moment que je lui abandonne la question finances... Quand, il y a deux ans, après la mort de ma grand'mère, j'ai voulu vivre seule, avec une dame de compagnie, c'est lui qui a fini par emporter la chose auprès de mes nombreux parents indignés, et qui a su découvrir, dans l'arrière-banc de mes cousins, la chanoinesse de Bedarrens, pour remplir près de moi les fonctions de chaperon.

— Chaperon peu encombrant, il me semble ! fit Yolande légèrement pincée ; mais Anne n'y prit pas garde :

— En effet, c'est un meuble... assez décoratif pour la circonstance, ce n'est ni une opinion, ni une autorité surtout, ce que je n'aurais pas pu supporter. Elle est excellente, en somme, et d'une patience, d'une complaisance dont je lui sais gré.

Les deux jeunes filles s'assirent sur un canapé poussé dans un des angles du salon.

— Ma pauvre Anne ! reprit sentencieusement Yolande, vous avez des idées d'indépendance un peu trop tranchantes, permettez-moi de vous le dire. Je me fais simplement, en cela, l'écho des réflexions que j'entends sans cesse à votre sujet, autour de moi. Que ferez-vous dans le mariage, et comment, même, vous marierez-vous, en affichant des opinions aussi intransigeantes ?

— Ne vous tourmentez pas de cela, repartit Anne en riant. Votre intérêt me touche, mais je n'ai aucune inquiétude. Je saurai découvrir le mari aimable et souple, sans prétention d'autorité, qu'il me faut ; suffisamment riche pour ne pas se trouver sous ma dépendance, ce que je jugerais humiliant pour lui ; mais pas trop fortuné non plus, afin de ne pas avoir cette supériorité sur moi... Et, quand l'heure de choisir, décidée par moi, sera venue, je suis bien sûre, au son des espèces carillonantes qui constituent ma dot, de voir accourir une foule

suffisante pour que le choix ne me donne aucun embarras.

— Vous avez une triste opinion de vos contemporains ! fit Yolande vexée.

— Triste ? pourquoi ? Je ne saurais blâmer leur goût, j'exprime même une opinion flatteuse à leur égard, en disant qu'aucun ne manquerait à l'appel.

— Aucun ! Croyez-vous ? questionna Mlle Vertbois de plus en plus pincée devant cette prétention exprimée avec une certitude si provocante.

— Certes ! releva Anne. Enumérez, si vous le voulez, tous les jeunes premiers que nous comptons parmi nos danseurs ; en voyez-vous un seul qui n'accepterait pas, comme un don du ciel, la main de Mlle de Maurois... et ce que la fortune y a placé ? Sans parler de la situation absolument indépendante dont je jouis et dont jouira, sans le contrôle redouté d'un beau-père ni d'une belle-mère, l'heureux mortel que je choisirai pour passer sa vie avec moi.

Yolande fit la moue :

— J'en connais au moins un, moi ! qui ne s'empresserait pas, malgré tous ces avantages, d'accepter la chaîne du mariage, même de vos mains.

— Qui donc ? demanda Anne railleuse.

— Fabien de Monternon.

— Qui ? ce serin ?

Yolande eut un petit rire impertinent :

— Serin dans une cage d'or, en tout cas, et peu disposé à en ouvrir la porte. On lui a fait des avances, l'an passé, pour Mlle de Galverni dont la fortune doit, je crois, dépasser la vôtre, et il a dédaigné...

— Peuh ! c'est qu'elle n'a pas su s'y prendre. Quand je le voudrai, le brave garçon sera tout à ma dévotion.

— Je serais curieuse de voir cela ! — Et l'accent de Yolande prenait un mordant tout particulier.

— Mais, vous le verrez, ma chère ! riposta Anne qui, sans s'en apercevoir, se piquait au jeu. — Pas plus tard que ce soir, chez les Montanais, vous pourrez suivre les premiers mouvements giratoires de ce beau tournesol, au cœur doré, vers mon soleil.

— Il tournera, c'est possible, mais il ne se fixera pas.

— Dans quinze jours et même avant, si cela me plaît, il aura fait sa demande... Voulez-vous parier « une discrédition » ?

— Oh ! ma chère, en fait de discréption, je me contenterai bien d'admirer votre succès... ou de jouir de votre défaite... Tout ce que j'en dis, c'est parce que je ne vous croyais pas le cœur aussi libre.

— Moi ! se récria Mlle de Maurois, comment cela ? Où voulez-vous que mon cœur se soit pris l'aile ?

Et une flamme vive lui monta aux joues, rougeur de surprise... ou rougeur accusatrice, pensa peut-être Mlle Vertbois ; celle-ci reprit d'un ton acerbe :

— Je ne suis cependant pas la seule à avoir remarqué les sentiments... ou, si vous le préférez, les empressements très visibles de votre cousin Renaud de Fontennes pour vous. Toute votre famille parait bien le considérer déjà comme...

Anne l'interrompit avec une violence subite :

— Ma famille ! Et de quoi se mêle-t-elle, ma famille ? Si elle s'imagine que je me laisserai marier par elle, elle se trompe. Tant que j'ai été enfant, orpheline, abandonnée ou à peu près par mon pauvre père qui, après avoir négligé dans son mariage tous les avantages de fortune, promenait son veuvage inconsolable aux quatre coins du globe, on m'a laissée aux seuls soins de ma vieille grand'mère, et personne n'a songé à s'inquiéter de moi. Mais, depuis que la pluie d'or est tombée sur ma tête, je suis devenue intéressante pour ma famille (maintenant que je n'ai plus besoin d'elle) et, volontiers, elle disposerait de moi !... Renaud est très gentil, très bon, très intelligent, je l'estime particulièrement comme homme, mais, comme mari, je n'en veux pas ! D'abord, sa fortune est presque le double de la mienne, et c'est une supériorité que je ne veux pas admettre chez mon mari, je vous l'ai déjà dit, à moins que par mon nom, le rang de ma famille (mon illustre famille !), je n'apporte une ample compensation. En un mot, j'entends accorder une faveur en octroyant ma main, et non en recevoir une, ainsi qu'on ne manquerait pas d'interpréter la chose, dans le cas de mon mariage avec Renaud... Et puis, je le connais trop et lui de même, il n'y a plus d'illusions possibles. Nous sommes, il est vrai, cousins si éloignés qu'on perd la trace de la parenté, mais nous avons poussé à côté l'un de l'autre, avec le même tuteur qui nous témoignait la même, superbe indifférence. Je l'ai battu, jadis, et il me le rendait quelquefois, ce seraient de mauvais souvenirs en ménage. Du reste, s'il songe à moi, c'est

avec mille autres choses en tête, dont je doute fort que je sois la principale, aussi je...

Anne semblait oublier Yolande et s'exposer à elle-même les raisons multiples par lesquelles elle prétendait justifier sa décision; elle secouait sa tête brune, le sourcil froncé, dans un grand effort de résolution.

Mais, saisissant le regard curieux de son amie qui l'épiait, elle reprit d'une voix moqueuse :

— Savez-vous comment je l'ai surnommé Renaud ? « Monsieur le Censeur »... Non ! non ! Fabien de Monternon, avec sa cervelle d'écureuil, est beaucoup mieux ce qu'il me faut. En voilà un qui ne songera guère à m'empêcher de vivre à ma guise ! Et, de lui, je puis tolérer la différence de fortune : il sera toujours l'obligé... Vraiment, plus j'y pense, plus je me dis que nous ferons tous deux un ménage merveilleusement assorti.

Yolande eut de nouveau son rire impertinent :

— Vous en parlez comme d'une chose déjà faite ! Qui vous dit qu'il n'existe pas de concurrente déjà sur les rangs... avec de l'avance peut-être ?

— Ho ! ho ! qui donc ?

— Je ne le dirai pas ; à vous de la découvrir.

— Oui, la découvrir et la confondre !

— C'est ce que nous verrons.

Le ton de Yolande devenait presque menaçant. Mlle de Maurois, qui avait le sang fort chaud, sentit ses oreilles brûler. Elle se leva et froidement, avec une grande révérence :

— Je vous autorise à dire à ma rivale, Yolande, que, dans quinze jours, elle pourra porter le deuil de ses espérances.

III

Souffles de la nuit.

Mlle de Maurois avait perdu sa mère à l'âge de trois ans, et n'en avait gardé, naturellement, aucun souvenir; mais il n'en était pas de même pour son père. Elle voyait très nettement passer dans sa mémoire, quand elle les y évoquait, la haute et mince silhouette du capitaine de frégate de Maurois; son visage brun où brûlaient comme deux flammes claires

ses yeux bleus; et sa bouche fine, sous la moustache un peu rousse qui n'en cachait pas le pli d'amertume douloureuse. Anne sentait encore sur ses joues les baisers un peu rudes et si passionnés que lui donnaient ces lèvres, à chaque retour, après les longs mois d'absence. Elle avait aussi retenu dans leurs moindres détails les récits fantastiques, plus amusants que des contes de fées, qu'il lui faisait, le soir, en la gardant sur ses genoux, la tête nichée dans sa poitrine, les yeux mi-clos... pas endormie, oh non! mais rêvant tout éveillée des pays merveilleux où la promenait en imagination la voix magique du conteur... dans les forêts immenses, pleines de fleurs gigantesques et d'oiseaux scintillants comme des pierres précieuses, sous des cieux étranges dont les soleils ne se couchent jamais, au milieu des îles de glace qui flottent sur la mer avec des feux éblouissants ainsi que d'énormes diamants...

Un jour, elle venait de prendre ses douze ans, on lui avait dit que le père tant aimé ne reviendrait plus... Son premier grand chagrin qu'elle avait pleuré seule, car elle sentait d'instinct que sa grand'mère qui l'élevait, n'aurait su ni la consoler ni comprendre l'intensité de sa douleur. Mme de Maurois pleurait son fils, en effet, d'une tout autre manière que celle dont l'enfant pleurait son père.

Anne l'aimait, cependant, et profondément même, cette grand'mère qui la comblait de gâteries, ne pouvait rien lui refuser et l'entourait de tous les raffinements et toutes les délices d'un bien-être luxueux que mieux que personne elle savait lui apprendre à savourer. Anne l'aimait pour tout cela, sans pouvoir mesurer l'immense frivolité de cet esprit toujours léger, malgré les ans, les rides et les cheveux blancs, ni l'étroit horizon de cette âme indifférente à tout ce qui sortait de la question mondaine : plaisirs, succès de salon, luxe et bruits de fête.

Et l'enfant, dans cette atmosphère d'égoïsme inconscient, factice et vide, avait grandi, subissant innocemment l'influence néfaste, y ajoutant ce que sa nature avait reçu de l'héritage paternel : un amour effréné d'indépendance, une volonté de fer qu'exaspérait l'obstacle, une fierté charmante mais un très grand orgueil, et une sensibilité profonde dissimulée sous un scepticisme curieux chez un être aussi jeune. C'est qu'Anne avait trop écouté, trop retenu... Son père et sa grand'mère s'entendaient peu. Souvent éclataient entre eux de longues discussions amères,

toutes pleines de récriminations de la part de l'atèle. Elle ne pardonnait pas à son fils d'avoir, suivant son expression, bravé le monde, en lui préférant une vie laborieuse et indépendante, en épousant surtout une femme sans fortune, une jeune créole de la Guadeloupe, d'une famille noble mais sans attaches avec l'Europe et ruinée par l'un de ces cataclysmes si fréquents aux colonies.

Le fils répondait à ces reproches par un dédain profond, souligné de railleries mordantes, à l'égard de ce même monde qui avait eu la prétention de dominer sa vie et de mettre entre lui et son bonheur la barrière fragile de ses éternelles conventions.

Anne s'était expliquée ainsi la pitié un peu méprisante avec laquelle la famille de son père traitait sa chétive personne.

Son cœur d'enfant en avait été blessé et révolté, pour elle et pour ce père qu'elle adorait. Mais lorsque, vers ses quinze ans, un héritage inespéré, venant du côté de la mère si dédaignée, lui était échu, la leçon avait été bien plus frappante encore, devant le revirement complet qui s'opéra en un jour sous ses yeux : les empressements, les petits soins de ceux qui la traitaient avant avec une si superbe indifférence, et l'air attendri dont on lui parlait de « sa pauvre mère » que tous, soudain, voulaient avoir connue et appréciée à sa juste valeur.

Le jeune regard d'Anne, ouvert tout grand sur la vie, prit dès ce moment la petite lueur narquoise et défiante qui le traversait parfois, jetant dans d'étranges perplexités ses interlocuteurs. C'est vers cette époque aussi, qu'aux bavardages de sa grand'mère qui évoquait déjà, devant ses yeux de fillette, les plus brillants partis, elle avait répondu d'un ton péremptoire :

— Non, grand'mère, ce n'est pas la peine de parler de tout cela, je suis décidée à ne pas me marier de bonne heure.

Et comme Mme de Maurois jetait un « Pourquoi ? » stupéfait, Anne avait déclaré du même ton décidé, mais en tâtonnant curieusement pour trouver les mots :

— Parce que... parce que je veux connaître avant, les gens... le monde... la vie.

Malgré les efforts réitérés de la charmante et frivole vieille dame pour mener à bien les projets les plus séduisants suivant elle, Anne, à mesure qu'elle grandissait, s'était montrée inébranlable dans sa

résolution. Elle écoutait en riant toutes les ouvertures et n'avait qu'une réponse moqueuse :

— Non, grand'mère. Dites que je n'ai pas encore terminé mes études.

Les choses en étaient là, quand Mme de Maurois s'éteignit presque subitement, entre une soirée théâtrale et un bal. Anne touchait à ses vingt et un ans. Comme elle l'avait expliqué à Mlle Vertbois, elle avait su s'organiser, depuis lors, sous l'égide de la chanoinesse de Bedarrens, demoiselle mûre et très distinguée, éprouvée par des revers de fortune, une existence à sa guise dont elle jouissait fort.

D'abord, elle voulut voyager pendant tout le temps de son deuil, voir l'Italie, rêve qu'elle avait nourri, sans espoir de le réaliser, du vivant de sa grand'mère.

Ce voyage fut un mélange incohérent d'enthousiasmes et de déceptions. Dans les villes où chaque monument, chaque site a son histoire ou sa légende, où chaque pierre même appelle un souvenir, dans les inépuisables musées, Anne éblouie, déroutée, perdue, se prenait le front et s'écriait désolée :

— Mais je ne sais rien ! rien ! je n'avais pas idée de mon ignorance !

La chanoinesse, d'éducation fort bornée, ne lui était d'aucune ressource, d'autant plus que, un peu lourde par nature, et ne demandant qu'à se laisser vivre sans se tourmenter des misères et des gloires du passé, elle ne comprenait rien à l'exaltation de sa jeune compagnie.

Alors, une grande fureur d'étude s'empara d'Anne. Elle achetait volume sur volume et dévorait tout à la fois : histoire, littérature, art... Cette suralimentation intellectuelle, d'assimilation impossible, ne faisait qu'augmenter la confusion et le vertige de son intelligence vive, mais trop neuve à telle besogne. Du reste, la chanoinesse ne lui laissait pas le temps d'approfondir dans chaque ville ce qui surexcitait son intérêt ; elle invoquait sa santé ou mille autres prétextes auxquels Anne se laissait prendre, pour pousser toujours plus loin.

C'est que Mme de Bedarrens, très pénétrée de sa responsabilité, vivait dans de continues appréhensions. Elle avait lu des romans sur l'Italie, des histoires inquiétantes de balcons escaladés qui la hantaient, lui faisant craindre pour sa pupille, si on la remarquait, des chants de rossignols, trop doux et, pour elle-même, des chants d'alouette qui l'éveille-

raient trop tard!... De sorte qu'elle transformait le voyage en un mouvement perpétuel.

Le retour avait provoqué chez Anne, après cet effort intellectuel violent et avorté, une détente d'une violence égale. Elle s'était replongée avec fureur dans la vie mondaine pour laquelle son éducation n'offrait pas de lacune comme pour le reste.

Cette rentrée avait été un vrai petit événement de salon; une telle héritière ne pouvait passer inaperçue, et sa beauté, dans tout l'épanouissement de sa grâce jeune, ajoutait un charme appréciable aux séductions de sa fortune. Anne s'en était rendu compte et n'y avait point été insensible.

L'empreinte donnée par l'éducation de sa grand'mère était trop forte, malgré tout, et bien que la jeune fille eût mesuré déjà la pauvreté des jugements du monde et leur vénalité, elle n'en était pas moins avide de ses éloges et pénétrée du désir de l'éblouir, d'avoir sa place bien en vue, et de ne céder le pas à personne.

La nuit même qui suivit la joyeuse réunion si inopinément interrompue par M^e Barillon, Anne rentrait chez elle, vers quatre heures du matin, avec la chanoinesse qui sommeillait, sa grasse personne et ses trois mentons balancés doucement aux mouvements de la voiture. A l'angle opposé, la jeune fille, drapée dans sa longue sortie de bal, restait silencieuse, mais ne dormait pas et n'en éprouvait nulle envie. Elle était toute au souvenir de la soirée qui venait de s'écouler, et s'en remémorait les incidents, s'abandonnant à la griserie du plaisir et du succès.

On ne pouvait pas le contester, elle avait eu un véritable succès ce soir-là; et les regards vipérins qu'elle s'était attirés de la part de la belle Yolande l'avaient mise en joie.

Dès son entrée dans le bal, Anne s'était aperçue qu'elle y faisait une sensation inaccoutumée. Evidemment, en dépit de ses recommandations, on n'avait pas gardé le silence sur la petite fête de l'après-midi, et les projets de mariage exposés devant M^e Barillon.

Le résultat, elle le devinait : les mères de famille vieux style s'étaient récriées; les jeunes gens avaient trouvé l'idée drôle et les projets charmants; tandis que sa famille, très indignée, déclarait, une fois de plus, qu'elle se lavait les mains de ses agissements, mais qu'on lui députerait la vieille marquise de Meslandes pour la chapitrer.

Et Anne, dans sa rêverie, se revoyait riant intérieurement en saisissant au vol l'expression gracieuse ou irritée des visages qui se tournaient vers elle sur son passage... Puis, un flot de jeunes gens l'entourait et son carnet d'ivoire se couvrait de noms. En écrivant celui de M. de Monternon, sa conversation avec Yolande lui était revenue à l'esprit, et elle avait eu pour lui une attention flatteuse. Vraiment, il supportait bien l'examen : beaucoup de chic, d'aisance, un joli bagou de salon, il pouvait être un mari très supportable, avec lequel on ferait brillante figure. Certes, sa vie actuelle ne pesait guère à la jeune fille, mais ce n'était pas la liberté complète que, dans certaines conditions, le mariage lui donnerait. Quant à la question sentiment, Anne, appliquant dans toute leur pureté les principes de sa grand'mère, lui accordait, de parti pris, peu de place ; et elle se croyait très forte parce qu'elle ne sacrifiait pas, comme d'autres, à cette faiblesse romanesque, « qui fait commettre tant d'erreurs », lui disait sentencieusement, jadis, Mme de Maurois.

Pourquoi, à cet instant précis de sa méditation, Anne vit-elle passer devant ses yeux le visage un peu pâle de Renaud de Fontennes, avec l'expression grave, et triste au fond elle le sentait, dont il l'avait regardée ce soir même, sans presque lui parler. Il est vrai que son accueil à elle, lorsqu'il était venu la saluer, n'aurait pu contribuer à encourager la conversation. Il commençait à peine, moitié riant moitié grondeur, avec le franc-parler qu'ils observaient vis-à-vis l'un de l'autre depuis l'enfance :

— Eh bien ! Anne, tu as donc encore fait des tiennes cet après-midi ?...

Elle l'interrompait, cassante :

— Ah ! monsieur le censeur, tu sais ! fais-moi grâce de tes observations.

Et lui, malgré cette rebuffade, persistant avec sa ténacité douce qu'on sentait à l'épreuve de tout obstacle :

— Mais, permets ! je voudrais seulement être renseigné sur certaines choses qui m'ont paru devoir m'intéresser très fort.

Anne reprenait, du même ton nerveux :

— Je ne vois rien, monsieur le censeur, qui ait pu vous intéresser dans ce que j'ai dit ou fait.

Avec un sourire un peu forcé, il continuait :

— Cependant, si tu en es à enterrer, comme tu

l'as dit, ta vie de célibataire... cela pourrait me donner l'idée... d'en faire autant.

Et elle, le visage fermé, les yeux railleurs :

— Pourquoi donc? Je ne vois aucune raison d'observer une telle conformité dans nos deux vies.

— Tu n'en vois aucune?

— Pas l'ombre, monsieur le censeur, épargnez-vous donc la peine de me les exposer.

Ceci dit et accompagné d'une révérence cérémonieuse, elle lui avait tourné le dos.

De toute la soirée, il ne s'était plus approché d'elle...

Les roues caoutchoutées du coupé frôlaient sans bruit le pavé. La jeune fille battait du pied le plancher de la voiture qui ne rendait aucun son. Ce silence lui pesant, elle toussa pour réveiller sa compagne, mais sans succès. Alors, brusquement, elle fit tomber la glace voisine et prit plaisir à offrir son front et ses joues chaudes à l'air frais de la nuit.

Un sentiment mal défini, regret ou remords, l'oppressait, lui donnait d'elle-même un mécontentement qui l'irritait, car Anne n'admettait guère qu'elle pût se tromper...

Peut-être avait-elle été un peu trop sèche, trop tranchante avec Renaud... Mais depuis quelque temps, il avait une tendance à lui adresser de ces phrases dont les allusions transparentes ne pouvaient laisser aucun doute à Anne sur ses intentions; il fallait bien y mettre bon ordre.

Un si drôle de garçon, ce Renaud! si peu de son milieu, comme le disait jadis à sa petite-fille Mme de Maurois. Non, pas du tout de son milieu, avec ses rêveries d'action sociale, de grandes réformes, ses fureurs d'étude, ses théories à rebours des opinions communes et du sens... mondain. Les autres jeunes gens souriaient en parlant de lui, elle l'avait remarqué maintes fois, et échangeaient, au sujet de son genre de vie et de ses occupations, des phrases ambiguës qui les jetaient dans des accès de gaieté folle. Elle, Anne, pourrait-elle accepter un mari tenu en si piètre estime par tout ce brillant escadron qu'elle aimeraït à voir évoluer à sa suite, après son mariage plus encore qu'avant? Il faudrait donc lui sacrifier les succès, les joies d'amour-propre que lui promettait l'avenir dans le cadre purement mondain pour lequel sa grand'mère l'avait élevée? Il faudrait avouer la futilité d'une foule de choses qui lui tenaient à cœur plus qu'elle n'eût voulu le dire, et

se laisser dominer par tout ce qu'elle sentait confusément en lui de vraiment supérieur, mais de trop austère. Elle n'aurait même pas sur ce mari l'avantage de la fortune. Comme elle l'avait dit à Yolande: celle de Renaud était bien supérieure à la sienne, donc, nul ascendant à prendre par ce moyen qui la rendrait si forte auprès de tant d'autres.

De plus, à en juger d'après l'emploi que Renaud faisait de son patrimoine, ce serait le renoncement forcé au rôle enviable qu'elle voyait remplir si brillamment par un certain nombre de jeunes femmes fêtées et adulées et que, secrètement, elle s'était souvent promis d'éclipser un jour.

Et les théories de sa grand'mère, celles qu'elle avait entendu maintes fois développer dans son salon, lui revenaient à l'esprit en arguments victorieux : chacun a sa place qu'il ne peut changer, sur les gradins où s'étage la société... Ceux qui sont en haut ne doivent pas descendre ni se mêler à ceux qui sont plus bas, sous peine de troubler l'ordre établi... Les rêves de ce genre sont de pures utopies... Si l'on descend, il faut rester en bas ; on ne peut occuper deux places à la fois... Quant aux femmes, celles des classes supérieures bien entendu, les seules qui vaillent la peine qu'on définisse leur rôle, elles n'en ont qu'un, presque féerique : être partout le charme, l'ornement, une manifestation permanente de beauté, de grâce, de poésie..., le parfum, les fleurs, la musique de ce centre lumineux où elles évoluent ! Et, par le luxe, si injustement décrié, qu'elles provoquent, leurs mains de fées laissent tomber sur les derniers échelons sociaux, la pluie d'or qui fait vivre les humbles travailleurs...

Le tableau ainsi présenté simplifiait bien des questions et ne manquait pas d'un certain attrait : ces étages immuables... l'encens montant d'en bas vers les sphères supérieures où l'on n'aurait qu'à se mouvoir pour remplir son but en ce monde, en admettant qu'il soit nécessaire d'y avoir un but... tout cela était doux.

— Conclusion, résuma Mlle de Maurois, je dois demeurer sur mon échelon ; Renaud passe son temps à monter et à descendre, je ne puis le suivre dans cet exercice. Si je pouvais, en l'épousant, être sûre au moins de devenir la femme d'un député en renom et d'avoir un salon politique recherché. Mais il dit bien haut qu'il ne veut en rien mêler la

question politique à ses œuvres, et il réserve son éloquence réelle, on me l'a dit, et je le sais, pour des auditoires en vestes de toile et en tabliers de cuir ! Allons ! tout ceci est absurde et j'ai bien fait, ce soir, de couper court nettement...

La voiture s'arrêta et Mme de Bedarrens, en s'éveillant, interrompit le monologue intérieur de la jeune fille.

Quelques instants plus tard Anne était dans sa chambre.

Douillette, parfumée, un miracle de gâteries de la part de la grand'mère défunte, cette chambre ! Tout en fredonnant, Anne quitta ses bijoux, sa robe de bal et enfila un grand peignoir de laine blanche qui l'enveloppait de la tête aux pieds. Puis, à la femme de chambre qui bâillait discrètement et semblait dormir debout en l'aidant, elle dit avec gaieté :

— Allez vite vous coucher, Lise, je ferai bien le reste seule, maintenant.

La femme de chambre murmura un remerciement et gagna la porte, sans plus se faire prier. Anne s'assit devant sa toilette, enleva le brin de fleurs qu'elle avait dans les cheveux et les épingle qui retenaient la lourde torsade brune. D'un geste souple, elle secoua la tête en la renversant un peu en arrière, et ses cheveux, se déroulant tous à la fois, se répandirent comme un manteau soyeux sur ses épaules.

Elle rit en se regardant dans son miroir, ainsi coiffée ou, pour mieux dire, décoiffée. Elle ne pouvait pas se cacher qu'elle était plus que jolie, très belle même, et elle en éprouvait de l'amusement encore plus que de l'orgueil. Saisissant à pleines mains de grosses mèches de ses cheveux, elle les agitait, les faisait couler entre ses doigts, et, à haute voix, elle se mit à déclamer, en les scandant avec une emphase drolatique, des vers ridicules qu'elle avait lus elle ne savait où :

A l'aide des cheveux souvent nous amorçons
Les volages oiseaux, les timides poissons ;
Non moins imprudents qu'eux, auprès d'une inhumaine,
Des cheveux, quelquefois, la tresse nous entraîne !

« Ces vers, tels quels, dans toute leur poésie, auraient jailli ce soir de la cervelle de Fabien de Monternon que je n'en serais pas surprise, pensait-elle gaiement moqueuse. Il n'a tenu qu'à moi, qu'en me jetant ma sortie de bal sur les épaules, il ne me fit une déclaration en règle ! Mais c'aurait été vrai-

ment triompher trop vite, sans me laisser le temps de savourer les angoisses de cette bonne petite Yolande à qui ces deux adjectifs s'appliquent aussi bien l'un que l'autre. Je sais sans aucun doute que, quand je le voudrai, je pourrai m'appeler Mme de Monternon... Et, après tout, pourquoi pas ? »

Anne ferma un instant les yeux et, lentement, répéta : « Pourquoi pas ? Ce serait, comme disait grand'mère, une de ces situations à part, un de ces mariages qui vous mettent entre les mains une baguette de fée, réalisant tous les souhaits même les plus invraisemblables. »

Et une vision délicieusement teintée de rose passa devant ses paupières fermées :

« Être heureuse ! fit-elle d'un ton passionné, en rouvrant soudain ses yeux noirs, brillants de jeunesse et d'ardeur. Être heureuse de ces bonheurs que tout le monde envie ! voilà le but. Il faut avoir l'esprit chagrin pour en chercher un autre. »

D'un mouvement vif, elle prit la sortie de bal posée sur une chaise auprès d'elle et la jeta sur ses épaules. Malgré l'heure avancée, l'idée de se mettre au lit ne lui venait pas ; elle se sentait trop largement éveillée, avec une sorte d'excitation joyeuse, un entrain, un goût de la vie extraordinaire. Elle ouvrit la fenêtre et passa sur le balcon.

Dans la nuit sereine que commençaient à percer les blancheurs du petit jour, un coin du Paris élégant s'estompait : large avenue noyée d'ombre qui se prolongeait mystérieuse et solitaire, comme l'allée d'honneur de quelque parc somptueux. A peine soupçonnait-on, de chaque côté, à travers les ramures serrées bien qu'encore défeuillées de la quadruple rangée d'arbres, la double file des hôtels clos et silencieux.

Anne s'accouda contre la balustrade de fer ouvrageé :

« C'est très joli, dit-elle ; et, comme elle était seule, elle ajouta doucement, personne ne pouvant entendre, ces mots qui dérogeaient avec les attitudes et les principes qu'elle professait : « Très poétique ! »

Il faisait frais, mais douillettement enveloppée, elle respirait avec délice :

« Qu'il fait bon ! Que c'est bon la vie ! »

Un bruit étrange attira son attention vers un point de l'avenue qui demeurait encore obscur pour elle. Puis, ce fut un roulement sourd et cahoté, se rapprochant peu à peu, sur la chaussée pavée au-dessous de son balcon.

Elle se pencha, curieuse. Un groupe se dessinait vaguement : une femme, un enfant, aux vêtements couleur de terre, attelés à un véhicule informe et qui semblait lourdement chargé ; derrière, une silhouette d'homme, arc-boutée, poussait... et de tout cet ensemble dont l'avancée pénible se trainait dans la demi-obscurité, une sorte de râle, soufflé étranglé dans les poitrines haletantes sous l'effort, s'échappait et montait vers Anne stupéfiée.

Longtemps, elle entendit, prolongé dans la nuit qui l'absorbait peu à peu, ce gémissement inconnu de souffrance et de misère. Elle ne l'entendait plus qu'elle l'écoutait encore, avec un serrement de cœur angoissé et surpris.

Enfin elle quitta le balcon, referma la fenêtre et, songeuse, se déshabilla. Toute frissonnante, elle se glissa dans son lit. La température de la chambre était doucement attiédie et ce n'était pas de froid qu'Anne frissonnait, mais, devant ses yeux fermés, passait toujours la lugubre vision : les ombres couleur de terre traînant leur fardeau, et, dans ses oreilles, pleurait encore la plainte sans espoir.

Et pour la première fois de sa vie, Anne se demandait :

« Avons-nous bien le droit d'être heureux ? Où se trouve leur bonheur à ceux-là ? »

IV

Vent du passé.

— Venons au fait, dit M^e Barillon en posant sa tasse de café demi-pleine sur l'angle de la cheminée. Ce sont des choses toutes nouvelles pour vous, Anne, mais Mme de Bedarrens n'est certainement pas sans avoir entendu parler de ces vieilles histoires ?

La chanoinesse, mollement enfoncée dans une bergère, au coin du feu, confirma cette supposition d'un signe de tête, tout en continuant de croquer une gimblette avec des mines gourmandes.

Anne, assise sur le bord d'un pouf, au milieu du petit salon où ils se trouvaient réunis, tous les trois, après le déjeuner, les regardait alternativement, et sa physionomie vive et curieuse exprimait une légère impatience. Les préliminaires longuement dévelop-

pés de M^e Barillon lui semblaient pour le moins superflus.

— En tous les cas, mon bon ami, fit-elle, n'usez pas envers moi de ménagements inutiles. C'est tout au plus si je connaissais l'existence de ma vieille grand'tante de Camfermont, et sa mort ne m'émo^{tionne}ne en aucune façon, je vous assure.

— Attendez! attendez, fit le notaire, la main étendue et doucement balancée, dans un geste destiné à mettre un frein à cette vivacité intempestive. Debout devant la cheminée, le dos au feu, il releva les pans de sa redingote, et reprit, déroulant chaque période avec une lenteur savourée : — Nous nous résumons donc : Mme de Camfermont, votre grand'tante, vient de s'éteindre à quatre-vingt-dix-huit ans, dans un château au fond du Vivarais où elle s'était retirée en la plus complète solitude, depuis la mort de sa fille, morte elle-même sans enfant lorsque vous aviez environ cinq ans. N'avez-vous gardé aucun souvenir de cette dernière, Anne?

— Aucun.

— Elle s'intéressait à vous, cependant, et vous témoignait de l'affection... Ce qui expliquerait les dispositions testamentaires de sa mère... Mme de Camfermont vous laisse sa fortune, tant mobilière qu'immobilière, fortement écornée par son mari qui ne s'était pas contenté de manger la sienne, mais montant encore à 600,000 francs...

Il s'arrêta sur ce gros chiffre, qui fit tressauter Mme de Bedarrens dont la tasse de café faillit tomber dans le feu. Anne, les lèvres entr'ouvertes, paraissait surtout dominée par la surprise.

— Eh bien! par exemple, c'est le cas de dire que l'eau va toujours à la rivière! s'exclama-t-elle enfin. On pourrait croire que je possède un talisman pour attirer les héritages inopinés!... Ma grand'tante de Camfermont, qui n'était ma tante que par alliance et à la mode de Bretagne ou de Normandie, n'avait donc pas d'héritiers plus proches que moi?

— Si elle vous a donné la préférence, vous n'en auriez que plus de motifs de reconnaissance à son égard, intercala vivement Mme de Bedarrens que l'incident tirait de son apathie habituelle.

— Cela dépend des circonstances, rétorqua un peu sèchement la jeune fille. Mais vous ne m'avez pas répondu, vous, mon cher conseiller.

— C'est que là, dit M^e Barillon, il nous faut entrer dans des détails un peu... spéciaux... tout un

roman... et non pas du meilleur exemple pour la jeunesse.

— Allez, allez toujours, mon bon ami ! Maintenant que vous m'avez avertie que l'exemple n'était pas bon à suivre, vous pouvez être tranquille.

— Hum !... fit le notaire, trahissant quelque doute sur l'efficacité de son avertissement. Eh bien, votre grand'tante avait, en effet, des héritières très directes et très proches : les filles de son propre frère, Xavier Ollerolles, mort il y a environ quinze ans. Mais elle était brouillée de longue date avec ce frère et, sans doute, reportait sa rancune sur ses descendants. Les origines de la brouille remontent au mariage de Xavier Ollerolles. Mme de Camfermont, toute jeune femme alors, prit complètement le parti de ses parents qui, très irrités de voir leur fils se marier contre leur volonté, le déshéritèrent dans la mesure du possible.

— En faveur de ma grand'tante ? questionna Anne, très attentive.

— Naturellement, puisqu'ils n'avaient pas d'autres enfants que Mme de Camfermont et ce Xavier.

— Déshériter leur fils unique ! Ils avaient donc de bien fortes raisons pour cela ?

Le notaire ébaucha une moue :

— Il y a du pour et du contre. Les Ollerolles, vieille famille d'industriels du Midi, possédaient une magistrale fortune dans les huiles d'olives. Très flattés du mariage de leur fille avec votre grand-oncle de Camfermont, ils ne s'étaient point pour cela engoués outre mesure d'aristocratie, et désiraient surtout pour leur fils une union apportant de gros avantages financiers. Celui-ci, un vrai cerveau brûlé, bon garçon, mais artiste, bohème et préférant de beaucoup la musique aux affaires sérieuses, trompa leurs espérances. Après avoir mangé quantité d'argent en mille folles équipées, il finit par se mettre en tête d'épouser une jeune cantatrice, Mlle de Sembreux, dont la voix l'avait séduit dans les concerts mondains où elle se produisait avec l'intention avérée d'entrer au théâtre.

— Une demoiselle de Sembreux bien authentique ? s'exclama Anne avec une surprise effarouchée.

— Bel et bien authentique. La famille de Sembreux, de vraie bonne noblesse, ruinée par la Révolution, végétait depuis deux générations, dans la misère la plus profonde et, l'on doit ajouter, la plus

digne ; Mlle Esther de Sembreux, d'une nature très énergique, d'une grande beauté et douée d'un organe admirable, paraît-il, avait résolu de tout braver pour s'arracher, avec les siens, aux privations dont sans doute elle avait trop souffert. On parlait beaucoup d'elle, mais sa réputation restait irréprochable ; on lui prédisait les plus grands succès, les uns la blâmaient, les autres l'approuvaient. Toutefois, quand on apprit que Xavier Ollerolles voulait l'épouser, ce fut un tollé à peu près général. Ses parents lui firent une opposition inflexible, il passa outre.

— Et sa femme devint actrice ?

— Non point. Il avait déclaré qu'aimant Mlle de Sembreux, il voulait l'épouser pour l'arracher aux dangers de la vie de théâtre. Ils vécurent d'une façon très précaire, car les vieux Ollerolles refusèrent tout subside à leur fils. La jeune femme donna des leçons de chant ; son mari essaya tantôt une chose, tantôt une autre ; très intelligent, il était apte à tout, mais incapable d'un effort suivi. Ce fut sa femme, le plus souvent, qui fit vivre la famille et, comme elle était très fière, elle se plaisait à dire qu'en épousant M. Ollerolles, elle savait lui apporter, avec son talent, une dot très palpable. J'ai su tous les détails de cette histoire par mon père qui était notaire des Ollerolles.

— Ce n'est pas une histoire banale, dit Anne très intéressée, alors qu'advint-il ?

— Il advint qu'au bout d'un certain temps les vieux Ollerolles moururent, sans être venus à résipiscence ; Xavier ne recueillit qu'une part aussi réduite que possible de l'héritage familial. Peut-être fût-ce un peu la faute de sa femme : blessée au vif dans son orgueil, elle n'avait jamais voulu tenter aucun rapprochement avec les parents de son mari, ni essayer par ses enfants aucune démarche qui pût les attendrir. Au contraire, elle eut, je ne sais à quel propos, un échange de lettres avec sa belle-sœur, Mme de Camfermont, qui envenima irrémédiablement les choses. Nous en voyons la preuve aujourd'hui. Elle mourut, plusieurs années après ses beaux-parents, laissant à son mari trois filles déjà grandes. La situation se trouvait tout de même améliorée par l'héritage, si diminué qu'il fût ; mais, je crois que M. Ollerolles administra assez mal ses affaires et ébrécha encore ses revenus, en voulant les augmenter par des opérations plus ou moins fâcheuses. Enfin, il mourut lui-même. A partir de ce moment,

mes renseignements manquent de précision. De ses trois filles, une seule s'était mariée avec un neveu de sa mère, un de Sembreux; elle est morte, laissant un ou deux fils, je ne sais plus bien... je les avais tout à fait perdus de vue.

— Mais, vous vous êtes informé d'eux, ces jours-ci, sans doute, au sujet de l'héritage? questionna encore Anne qui contenait avec effort une grande surexcitation.

— Justement, repartit M^e Barillon, reprenant devant le feu sa pose confortable. Je pensais que sur cette question nous pourrions avoir maille à partir avec eux. Mais, d'après ce qu'on m'a dit, ils ne bougeront pas.

— Peut-être ne savent-ils rien?

— Ils savent tout, de la façon la plus précise. Votre grand'tante avait mis une clause dans son testament pour que communication de cet acte leur fût donnée.

Anne bondit :

— Mais, c'est abominable! quel raffinement de dureté. Une telle haine est inexcusable. Je ne veux pas accepter cet héritage dans ces conditions-là! Je n'en veux pas! Qu'il retourne à ses légitimes propriétaires.

Mme de Bédarrens joignit les mains :

— Anne, ne vous emportez pas, mon enfant, réfléchissez. Mme de Camfermont était libre de disposer de sa fortune. Vous agiriez contre la volonté formelle d'une morte?

— Certainement, j'agirai contre, si cette volonté veut me contraindre à prendre ma part d'une action inique et malhonnête! Je n'y préterai pas les mains, j'aurais le sentiment de voler et de dépouiller ces pauvres gens, comme si je les avais assassinés au fond d'un bois! Mon bon ami, ajouta-t-elle en se tournant vers le notaire, vous ne pouvez pas m'engager à faire une chose pareille?

Dans les yeux pâles et paisibles de M^e Barillon, un sourire passa, tandis qu'il contemplait sa pupille avec un certain orgueil attendri :

— Ma chère enfant, avant tout, soyons calme. Vous ne ferez jamais que ce qui vous conviendra.

Anne eut un mouvement de tête rétif, et le brave homme ajouta sur un mode mélancolique :

— En cela comme en tout le reste.

Ce qui fit rire la jeune fille et amena une détente dans ses dispositions plutôt agressives.

— Mais, continua M^e Barillon, il faut toujours

réfléchir avant d'agir. Il se présente à votre renonciation une grosse difficulté, c'est que par cet acte vous ne rendrez nullement l'héritage à ses possesseurs légitimes, il fait tout simplement retour à l'Etat. Ce cas est prévu et spécifié dans le testament.

— L'horrible femme ! s'écria Mlle de Maurois avec conviction, sans tenir compte du geste scandalisé de Mme de Bedarrens. Comment s'y prendre alors ? Trouvez un moyen, vous, mon cher conseiller, vous devez savoir, c'est votre partie cela.

M^e Barillon hocha la tête :

— Le seul moyen serait pour les héritiers d'attaquer le testament et de gagner leur procès. Chose qui présente de grosses difficultés, vu la précision des termes de cette pièce, en vérité, merveilleusement conçue.

— Merveilleusement ! se récria Anne, comment pouvez-vous dire des choses aussi abominables, mon vieil ami !

— Je parle au point de vue de la forme non du fond, se hâta de rectifier le notaire, se rendant compte que l'amour de l'art l'avait entraîné trop loin dans ses expressions, surtout pour les oreilles d'une jeune fille non initiée aux beautés de la procédure. Ce que je veux dire c'est qu'il me paraît impossible d'y trouver un point faible qui puisse offrir quelque prise à nos adversaires.

— Mais, rectifia Mlle de Maurois avec vivacité, vous oubliez qu'ils ne seraient nos adversaires que pour donner le change au public. Au fond, nous serions avec eux, l'avocat que nous prendrions aurait mission de se montrer faible, très faible, et d'amener le résultat désiré par toutes les maladresses possibles...

— Rôle bien ingrat pour un avocat, fit M^e Barillon faisant une grimace, nous aurions de la peine, j'imagine, à en trouver un capable d'une telle abnégation...

— Bast ! fit Anne avec un de ses sourires railleurs et curieusement sceptiques qui, parfois, interloquaient les gens ; en payant bien n'obtient-on pas tout ce qu'on veut ?

Mme de Bedarrens poussa un soupir d'asthmatique qui parut lui déchirer le sein :

— Alors, non seulement vous renonceriez à ce superbe héritage, mais vous payeriez encore pour ne pas le toucher ! Anne, mon enfant, c'est à croire vraiment que vous êtes folle !

Anne fut prise d'un fou rire qui éclata avec un tel entrain que M^e Barillon lui-même sentit sa gravité désarmée.

— Ma folie est douce, ma chère cousine, et parfaitement raisonnée, assurez-vous, reprit la jeune fille. Je suis sûre que les demoiselles Ollerolles n'auront aucun doute à cet égard. Il faut leur soumettre ce plan, mon cher conseiller, s'entendre avec elles.

— C'est vraiment votre dernier mot, Anne ? questionna le notaire songeur.

— Mon dernier mot et ma volonté formelle, répondit-elle avec feu.

M^e Barillon, le front baissé, réfléchit un instant.

— Eh bien, reprit-il, je vais faire sonder à nouveau les intéressés ; vous-même, réfléchissez encore sur cette question.

— Oh ! c'est tout réfléchi. Rapportez-moi la réponse le plus tôt possible, c'est tout ce que je désire. Où demeurent ces demoiselles Ollerolles ? A Paris ?

— Oui. Quelque part dans Passy. Attendez, je dois avoir leur adresse sur moi.

Il tira un carnet de sa poche, le feuilleta et lut :

« M^{es} Huguette et Estelle Ollerolles, rue Bois-le-Roy, 95, et leur neveu, Xavier de Sembreux, représentant sa mère défunte : Lucile Ollerolles, même adresse. »

Anne jeta les yeux autour d'elle, vit, sur un coin de table, son carnet de bal, s'en saisit et commença à transcrire les noms et l'adresse sur la feuille d'ivoire.

— Xavier de Sembreux, un joli nom pour un danseur, fit-elle légèrement, et telle fut la conclusion de ce grave entretien.

V

Zéphir : on prend un ris.

Anne, dans un coin de salon où elle avait disposé, avec le sens du confortable qu'elle tenait de sa grand'mère, un élégant petit bureau à demi dissimulé derrière un paravent Empire, faisait sa correspondance. Une lumière abondante, tamisée par un grand store en étamine ajourée, tombait de la large

fenêtre sur les ondes souples de ses cheveux bruns et sur son front penché. Sa plume couvrait un feuillet de papier rose d'une écriture dont le trait ferme et assuré, les traits hardiment barrés eussent donné, sans doute, fort à penser à un graphologue. Sa main courait, courait sans arrêt ni hésitation, et un pli volontaire mettait une fine ride entre ses deux sourcils.

La porte s'ouvrit et le domestique annonça :

— Mme la marquise de Meslandes.

Une vieille dame à cheveux blancs, qui semblait marcher assez difficilement, appuyée sur une petite canne à béquille dorée, s'avanza dans le salon.

— Eh bien, petite, je suis heureuse de te trouver.

Anne vivement avait fait volte-face, et s'élançant au-devant de la visiteuse, s'empressait pour l'installer dans une large bergère.

— Voilà un tabouret... un écran... On voit le feu avec plaisir, n'est-ce pas ? Ce début de printemps est froid. C'est bien gentil, tante Isabelle, d'être venue me voir...

— Oh ! c'est gentil pour moi, surtout, de me procurer le rafraîchissement de contempler tes joues de pêche et tes yeux de jeunesse... Tu ne me les prodigues pas assez, quand je les attends chez moi, sais-tu.

Anne rougit légèrement.

— Je ne sais pas où court le temps, fit-elle avec une contrition sincère. Bien des fois, le matin, je me dis : « J'irai voir tante Belle aujourd'hui » ; et cette pensée me fait plaisir, je m'en réjouis... Puis... crac ! la journée se passe et les moments dont j'avais cru pouvoir disposer s'enfuient je ne sais comment. Il y a autre chose encore, ajouta-t-elle avec la franchise qui lui était naturelle, c'est que quand je vais vous voir, c'est toute la famille qu'il me faut voir, le ban et l'arrière-ban du tribunal qui me juge sans cesse et sans miséricorde.

— Pour ton bien, petite fille ! pour ton bien, si tu l'écoutes. Aujourd'hui même...

— Oui, aujourd'hui même, on vous a déléguée pour me chapitrer, je le sais... et votre chère visite en sera toute gâtée... Et c'est toujours ainsi ! Vous m'aimez, vous, tante Belle, aussi est-ce vous que l'on choisit pour m'apporter les récriminations et m'accabler des foudres perpétuelles suspendues sur ma tête ! N'est-ce pas un mauvais procédé, ce choix même ?

— Du tout, c'en est un très bon ! J'aurai la main

plus douce pour lancer les foudres et la parole plus modérée pour formuler les reproches.

— Bah !... tout cela vous ennuie... et ne m'amuse pas... Tenez, bonne tante, mettons, voulez-vous ? que c'est chose faite, et passons à un autre sujet. Attendez, je vais vous lire la missive que j'étais en train d'écrire à Yolande... Yolande Vertbois, vous savez ? une de mes amies... Oh ! une amie, tante Belle, comme on en a beaucoup, qui vous embrasseraient souvent pour avoir l'occasion de vous mordre. Enfin ! c'est une amie, et comme telle je m'intéresse à son état d'âme ainsi qu'au mien. Voici ce que je lui écrivais :

Anne alla chercher sur son bureau la petite feuille rose et lut, debout, au milieu du salon :

« Chère Yolande,

« J'ai reçu, ce matin, de Mme de Lontay, une proposition de venir vendre, à son comptoir, pour la grande Vente de Charité qui se prépare. Je me disposais à refuser, ma grand'mère n'ayant jamais voulu, jadis, me voir me mêler de ce genre de choses, de peur, je crois, qu'on ne m'accaparât trop ; mais, maintenant, j'ai vieilli et ce n'est plus pareil, aussi je me décide, tout bien réfléchi, à accepter. J'ai pensé fraternellement à vous, pour me seconder, Mme de Lontay me priant de lui fournir, s'il m'était possible, une autre vendeuse. Vous en serez une parfaite, qui fera sûrement grosse recette. Ne me dites pas que cela vous ennuie ; moi aussi cela ne m'amuse pas, et je trouve infiniment plus séduisant d'être *acheteuse* plutôt que *vendeuse*, rôle qui ne vous laisse aucune liberté ; mais il faut pourtant se dire que s'il n'y avait pas de vendeuses, il n'y aurait pas d'acheteuses ! Acceptons donc, pour le bien de notre âme... Car avez-vous jamais pensé, chère Yolande, que nous avions une âme, et qu'elle est singulièrement égoïste ? C'est une révélation que j'ai eue dernièrement, avec la sensation que nous marchions dans la vie les bras pleins de fleurs, chantant si fort et si gaiement que les plaintes et les souffrances de ceux qui portent de vrais fardeaux n'atteignent ni nos oreilles ni nos yeux... » — Comment, c'est à Yolande que j'écris cela ! s'écria Anne s'interrompant. Mais, c'est absurde ! J'ai suivi le fil de mes pensées, oubliant à qui je m'adressais. Point d'explications sentimentales ! ce serait peine perdue. Voici ce que je vais

mettre, et le résultat sera certain : « Yolande ! faites-vous très belle, je m'efforcerai d'en faire autant, et nous engagerons une joûte formidable à qui saura extraire le plus de louis d'or du gousset de nos danseurs... qui sont tous vos admirateurs, point faible pour moi ! » Voilà, tante Belle, qui la séduira beaucoup plus que mes dissertations philosophiques.

— Pourquoi, Anne ? prononça la vieille marquise fixant sur elle ses yeux pâlis par l'âge, mais où une flamme persistante de bonté et d'intelligence conservait une lueur chaude ; pourquoi ne pas croire ton amie susceptible de se laisser persuader par le sentiment échappé à ta plume, plutôt que par cet appel à sa vanité ?

— Mais, tante, c'est le monde, c'est la vie...

— Où as-tu pris cela ?

— J'ai de bons yeux et l'oreille très fine, tante Belle, voilà tout.

— Et tu crois que le désintérêt n'existe nulle part ?

— Nulle part, c'est peut-être trop dire, quoique... Tenez ! il y a au moins deux personnes que je sais parfaitement désintéressées : c'est vous, tante Belle, et... et Renaud de Fontennes.

— De sorte, qu'à t'en croire, il n'existerait que deux honnêtes gens par le monde ? C'est peu ! Enfin !... Alors, Renaud de Fontennes, tu l'estimes, jeune sceptique ?

— Oui, certes !

— Et rien de plus ? questionna la vieille dame avec un sourire.

Anne baissa la tête et se mit à déchirer méthodiquement, mais avec une certaine rage contenue, le feuillet rose qu'elle tenait encore entre ses doigts :

— Est-ce que ce n'est pas suffisant ? Pourquoi cette question, tante ?

Et son regard, bien franchement, aborda celui de la vieille dame.

— Pourquoi ? Mon Dieu ! tout simplement parce que je suis venue, en grande partie, pour te parler sinon de Renaud, du moins d'une question à laquelle il serait sage de songer sérieusement, maintenant que le deuil de ta grand'mère est clos... Toi-même, il paraît que l'autre jour, dans une petite réjouissance privée, réunion blanche nouveau siècle... tu as déclaré tes intentions très formelles à ce sujet...

— Et, tout de suite, on vous a députée pour savoir

sur qui je trahissais des velléités de fixer mes aspirations conjugales ? Et toute la famille s'agit ! On a eu tant de peine à laisser couler tranquillement la période de mon deuil, sans comprendre que moi, qui avais causé à ma pauvre grand'mère le chagrin de repousser toute idée de mariage, je ne pouvais cependant pas, aussitôt après sa mort, me hâter de faire ce que je lui avais, malgré tout son désir, refusé de son vivant... En cela, vous m'accorderez bien, tante Belle, que j'ai eu raison ?

— Oui, ce sentiment était légitime ; mais celui de ta famille ne l'était pas moins. C'est une situation facheuse que celle d'une jeune fille qui reste seule au monde, une grosse responsabilité...

— Dont ses parents ont hâte de se débarrasser, sur n'importe qui et n'importe comment... interrompit la jeune fille avec un rire moqueur.

Mme de Meslandes la regarda, demeurant silencieuse, sans relever ce sarcasme. Sous son regard, Anne se troubla ; elle se laissa glisser, du siège bas où elle était assise, à genoux aux pieds de la vieille dame, et prenant les deux mains fines et parcheminées qui reposaient sur la soie mate de la robe noire, elle les embrassa avec une grâce caline :

— Pardon, tante Belle ! j'ai été très impertinente de vous interrompre pour dire cela... Tout de même, je sais bien que c'est exact, je l'ai vu cent fois, en dehors de mon propre cas. Je sais bien que vous, vous n'auriez pas agi ainsi, à mon égard ; mais, vous devez en convenir : c'était ce sentiment, et non un véritable intérêt pour moi, qui poussait la plupart à désirer si vivement me voir sous la coupe d'un mari ?

— C'est que, permets-moi de te le dire, ma bien chère petite, tu es plus inquiétante qu'une autre à laisser la bride sur le cou. Tu as été élevée par un père qui te gâtait ou te négligeait trop (je suis obligée de le dire, malgré toute l'affection que j'ai eue pour lui) et par une grand'mère qui n'était qu'une charmante vieille enfant.

— Oui, fit Anne vivement, on trouve mon éducation insuffisante, et on juge à propos de me donner comme redresseur de torts Renaud de Fontennes, bon pour la corvée de me faire rentrer dans la ligne du devoir sérieux et de couper court à ce qu'on appelle mes originalités... qui ne sont en somme que la manifestation de mes droits à l'indépendance.

— Manifestation parfois intempestive, avoue-le !

Et Mme de Meslandes sourit : — On n'est pas, on ne peut pas être indépendant comme tu le crois, dans cette vie, ce serait contraire à la loi de Dieu... et ce ne serait pas le bonheur, tu l'apprendras en vieillissant. C'est à mon âge que l'on gémit de se trouver trop indépendant.

Et la limpideur du beau regard de patience et de tendresse se voila, un instant, d'un nuage où passèrent les inconsolables tristesses d'une longue suite de jours.

Anne mit encore un baiser de vénération sur les vieilles mains d'ivoire :

— Pouvez-vous dire cela, chère tante, quand vous vous faites, sans cesse, dépendante de tous et de toutes ! Si l'on a quelque ennui c'est à vous qu'on le confie ; c'est vous que l'on dérange, à qui l'on demande conseil, recommandations, démarches... Sans parler de vos pauvres, qui vivent de vous...

— Laissons cela, mon enfant, interrompit la marquise, je ne suis pas venue pour parler de mon vieux présent, mais de ton jeune avenir. Que reproches-tu à Renaud, voyons ? Il t'aime, j'en suis certaine, et ne demanderait qu'un mot d'encouragement. Vous vous compléteriez parfaitement ; il a tendance à s'égarer dans des utopies généreuses, tu le ramènerais à des idées plus modérées, plus « praticables », comme disent les Anglais ; et toi, tu aurais en lui le guide qui te manque... Pourquoi pas celui-là ?

Anne secoua la tête, raidie et obstinée :

— Justement parce que je ne veux pas *un guide*, je veux un compagnon qui comprenne les choses du monde comme moi, sachant les goûter tout en les estimant très peu... Tenez, tante, ajouta-t-elle, à demi sérieuse à demi plaisante, avec un désir visible de détourner la conversation ; je vais vous faire une confidence, pourvu que vous me gardiez le secret : je crois que j'ai presque fait mon choix.

— Ah bah ! et qui donc ?

— Fabien de Monternon... M. de Monternon, vous ne voyez pas de qui je parle, tante Belle ? Un bon jeune homme, de taille moyenne, d'un blond moyen... traits moyens... intellect moyen... Mais une élégance, un modern style, un train de vie ultra... et une fortune de même.

— Je ne le connais pas, dit la marquise, mais... j'ai peine à croire que tu songes sérieusement à épouser un homme dont tu parles sur ce ton.

— Ah ! tante Belle ! tante Belle ! vous avez vécu

du temps des cœurs sensibles, maintenant ce n'est plus cela du tout, mais du tout ! Chacun joue serré ; si l'on met du sentiment dans la vie on est perdu ! Le sentiment, c'est une très fausse compréhension du bonheur, c'est la porte qui mène à la médiocrité.

— De fortune parfois, je te l'accorde, mais non pas à la médiocrité d'âme à laquelle les nouvelles formules de la vie poussent infailliblement. Je suis trop vieille pour retourner à cette école-là, mais je m'attriste de t'en voir prendre le chemin...

— Il faut marcher avec son siècle, dit sentencieusement Anne qui s'était relevée. Tenez, tante, voulez-vous me faire un grand plaisir ? Menez-moi, dans votre voiture, au patinage. Nous ne pouvons manquer d'y rencontrer M. de Monternon et je suis certaine de vous faire revenir de vos préventions.

— Je ne demande pas mieux, mais n'oublie pas qu'il te faudra compter avec toute ma franchise. Qu'as-tu donc fait de Mme de Bedarrens ?

— Elle savoure sa sieste et sera enchantée de n'être point dérangée. Je la ferai avertir par la femme de chambre de venir me rejoindre là-bas, pour relever votre faction. Donnez-moi cinq minutes et je suis prête.

La marquise la regarda s'éloigner, en hochant la tête d'un air pensif :

— Lui aurait-on gâté le cœur et serait-il vraiment trop tard pour y remédier ? murmura-t-elle. Je ne puis le croire ! Son regard est parfois déconcertant, mais il reste pur comme une belle source que rien n'a encore souillée. Où la poussera la vie ? dans quel terrain salubre ou fangeux ? Tout est là ! Pauvre enfant !

On jouissait des dernières gelées et il y avait foule au Cercle des patineurs. Il y régnait un parfum de haute élégance, et ce murmure spécial aux milieux mondains où le bon ton est toujours observé, même lorsqu'on y déchire à belles dents une réputation, même lorsqu'on y engage de ces duels où toutes les passions sont sourdement en jeu et combattent avec des armes effilées et implacables.

Patineurs et spectateurs se pressaient sur la glace, se groupaient autour des braseros ou devant le buffet. La marquise de Meslandes et sa nièce, à peine arrivées, furent entourées et gaiement accueillies. Anne, rapidement munie de ses patins, ne s'éloigna qu'après avoir installé confortablement la vieille dame dans une guérite de paille, avec fourrures sur

les genoux et chaufferette sous les pieds, et après lui avoir murmuré à l'oreille :

— Je l'aperçois là-bas, tante Belle ! Je vais vous l'amener tout à l'heure.

En effet, quelques instants plus tard, Mme de Meslandes l'apercevait de loin, à travers son face à main, qui revenait de son côté, escortée par un jeune homme mince dont le visage blond s'ornait de très élégantes moustaches. Et, en les regardant se rapprocher lentement, à petits coups de patins harmonieusement combinés avec les besoins de la conversation qui semblait fort animée de la part de M. de Monternon, la marquise se prit à répéter malgré elle : « Taille moyenne, blond moyen, traits moyens... »

— Monsieur Fabien de Monternon, tante Isabelle, qui avait le plus vif désir de vous être présenté.

— Le plus vif, le plus grand, madame ! le plus vif, répéta le jeune homme, avec le rire contenu, un peu niais et de bon goût, indiqué par l'usage pour ce genre de circonstances.

La conversation s'engagea avec toute l'aisance et la futilité désirable. Fabien de Monternon, dissimulant mal un désir ardent de se faire apprécier à sa juste valeur et même au delà, multipliait les amabilités un peu à tort et à travers, et cherchait à faire ressortir tout ce qui lui semblait susceptible de le poser en jeune homme bien né, lancé dans la grande vie. Il parlait des deux chevaux qu'il montait au bois le matin, suivant les jours, l'un craignant la poussière et l'autre la fraîcheur ; de la précieuse voiturette qu'il venait d'acheter, type inédit et pneus primés aux dernières expositions ; du yacht qu'il avait en vue, mais que sa mère, poursuivie par la crainte des naufrages, ne lui avait pas encore laissé acquérir. Puis, sautant à un autre sujet, il vantait discrètement, mais avec enthousiasme, le style et la légèreté d'Anne en patinant ; enfin, en connaisseur, il décrivit dans tous ses détails une toilette originale qui avait fait une courte apparition sur la glace, quelques instants plus tôt, et y avait produit une violente sensation...

Et Mme de Meslandes, très droite dans sa guérison, sa main gantée posée sur la béquille d'or de sa petite canne, tout en inspectant le personnage et en écoutant ses caquets, ne pouvait s'empêcher de continuer mentalement l'énumération d'Anne : « Vues moyennes, esprit moyen, distinction moyenne... total désespérément moyen ! »

Lorsque la volubilité de Fabien semblait faiblir, Anne, adroitemment, lui donnait quelque nouvel alimenter. La marquise s'étonnait de ce manège et de l'air prodigieusement amusé de sa nièce, qu'elle ne trouvait pas justifié.

Elle ne voyait pas qu'Anne, par-dessus sa tête, lançait à la dérobée des coups d'œil du côté où patinait, non loin de là, la belie Yolande, ses cheveux rutilants massés en coques savantes sous une ravisante toque de velours amande. Yolande causait, très animée, avec son cavalier, l'un de ses soupirants d'une heure. Mais, Anne ne s'y laissait pas prendre, et ne perdait aucun des regards inquiets ou irrités dont Mlle Vertbois foudroyait à tous moments le trio si parfaitement d'accord, eût-on dit, formé par la vieille marquise et les deux jeunes gens.

Enfin, la voix de Yolande s'éleva toute proche, dans un appel que l'exaspération rendait presque impérieux :

— Monsieur de Monternon ! Anne ! Nous voudrions former un quadrille. Venez donc ?

— Mais certainement, Yolande, répondit Anne, avec empressement. Nous ne saurions repousser une proposition aussi gracieuse.

Elle s'éloigna avec Fabien. Mme de Meslandes les suivit des yeux, tandis qu'ils glissaient et virevoltaient, les mains entrelacées, dessinant avec plus ou moins de succès les figures du quadrille, au milieu de rires joyeux qui venaient jusqu'à elle.

L'arrivée de Mme de Bedarrens arracha la marquise à ses réflexions. La voyant se lever pour s'en aller, Anne quitta brusquement ses amis et, glissant au bord de la glace, appela :

— Tante Belle ! tante Belle ! vous partez ? je voudrais vous dire adieu et ne puis aborder la terre avec mes patins aux pieds.

Mme de Meslandes se rapprocha, et Anne, en lui tendant sa joue, questionna :

— Eh bien ! tante Belle, votre impression ?

— Mon impression, petite, tu la veux en toute franchise ?

— Oui, je vous en prie.

— Eh bien ! c'est que, sans te flatter, tu vaux mieux que cela.

— Cela dépend de ce qu'on entend par valoir, tante. Financièrement parlant, M. de Monternon vaut infiniment plus que moi, repartit la jeune fille en riant.

— D'accord ! mais c'est d'une autre valeur dont je parle. J'entends qu'il faut, en associant deux existences pour la vie, chercher entre elles le même niveau. Et je te fais l'honneur de croire le tien bien supérieur à cette moyenne, frisant la complète nullité, que tu m'avais si parfaitement décrite... A part ceci, ce joli oiseau est assez bien huppé, je te l'accorde ; mais la huppe, n'en doute pas, recouvre peu de cervelle.

Et, sérieuse, la vieille dame ajouta :

— Ne fais pas cela, Anne, pas cela !

Elle ne put en dire davantage. Déjà le personnage, objet de ce colloque, arrivait vers elles comme un trait et se jetait au travers de leur conversation, suppliant Anne, d'un ton désespéré, de ne pas partir encore.

Celle-ci eut un regard en arrière pour jouir de la physionomie de Mlle Vertbois, et un autre, tout brillant de malice, qui semblait dire à sa tante :

— Ne voyez-vous pas comme je le tiens déjà !

Mais, avec la même gravité, Mme de Meslandes répéta tout bas, en l'embrassant :

— Pas cela, non pas cela, Anne ! Au besoin mets un peu de glace sur le feu. Pris à temps, un incendie n'éclate pas.

VI

Vent qui ferme les portes.

— Rien à faire, vous le croyez vraiment, cher maître Barillon ?

— Rien ! C'est de la façon la plus catégorique, je vous le répète, qu'ils ont repoussé toute proposition de pourparlers sur la question. Et ils ont tous signé leur refus : les deux vieilles demoiselles et le jeune homme, pour lui-même et pour le fils de son frère défunt, un enfant dont il est le tuteur... Devant ce refus formel, il faut donc décider ce que vous comptez faire, Anne ; vous avez le temps, ne brusquez rien, réfléchissez avant de prendre un parti sur lequel il ne nous sera plus possible de revenir. Non ! non ! ne me répondez pas aujourd'hui, termina hâtivement M^e Barillon, en prévenant les paroles que la jeune fille se disposait à prononcer avec un de ces

mouvements volontaires du front qui accompagnaient chez elle les résolutions irrévocables.

— Aujourd'hui, continua le notaire, j'ai une affaire pressante qui me force à compter les minutes. Réfléchissez à tête reposée, je reviendrai à la fin de la semaine et nous en parlerons.

— Comme vous voudrez, mon bon ami, consentit Anne, esquissant un geste radouci. Pour ce qui me concerne, ma décision est toute prise ; mais je voudrais trouver moyen d'amener à composition l'entêtement de ces héritiers vraiment uniques en leur genre ! La vieille tante avait la rancune impitoyable, elle l'a prouvé, mais eux ne semblent pas l'avoir moins tenace ; c'est une disposition bien de famille, il faut croire !

Cette boutade fit sourire M^e Barillon, qui sortit abandonnant la jeune fille à ses réflexions.

Elle se promena d'abord de long en large dans le salon où il l'avait laissée seule, et sa figure mobile trahissait une vive impatience. Soudain, elle suspendit sa marche, songea un instant, puis se précipita vers son petit bureau. Elle chercha fiévreusement dans l'un des tiroirs, y retrouva le carnet de bal où, huit jours plus tôt, elle avait inscrit l'adresse des demoiselles Ollerolles et, un sourire de satisfaction aux lèvres, s'assit pour écrire.

Mais un premier feuillet, raturé, fut jeté de côté et suivi d'un autre, puis d'un autre... Tous éprouvaient le même sort, avant qu'Anne eût dépassé la moitié de la page.

Découragée, elle finit par reposer son porteplume dans le plateau de l'écrivoire :

— Tout cela ne fera rien de bon... Ce qu'il faudrait, c'est une démarche personnelle qui provoquerait entre nous, sans qu'on puisse l'éviter, une explication à l'amiable, comme dirait M^e Barillon... Je lui en parlerai... Je ne demande pas mieux que d'être *amiable*, moi ! ce sont eux qui... Mais, après tout, pourquoi ne pas la faire dès aujourd'hui cette démarche ? Les lenteurs de M^e Barillon me désespèrent ! Je n'ai pas besoin de le consulter : je me présente chez les demoiselles Ollerolles, comme une « presque » parente... je fais la conquête de tous ces gens rébarbatifs, et j'enlève la chose... *Veni, vidi, vici !*... (Est-ce bien cela ? Il faudra que je demande à Renaud, avant de me permettre cette citation en public)... Mais, si mon latin n'est pas bon, mon idée, du moins, est excellente...

Anne vérifia l'adresse sur le carnet de bal, et, sans plus de réflexion, sonna pour donner l'ordre d'atteindre. Elle passa dans la chambre de Mme de Bedarrens et lui exprima son désir impérieux de sortir immédiatement.

L'excellente femme, habituée aux façons de sa jeune compagne, se montra, comme toujours, disposée à faire sans objection ce qu'elle lui demandait. Un quart d'heure plus tard, elles roulaient, côte à côte, vers Passy.

La chanoinesse, qui ignorait le but de cette promenade, essaya d'engager la conversation, mais Anne, absorbée dans de graves pensées, ne s'y prêtait pas et répondait par monosyllabes.

Cependant, comme elles approchaient du but, elle se décida à sortir de son mutisme.

— Je vais voir, dit-elle à la chanoinesse abasourdie, les deux vieilles demoiselles Ollerolles, pour cette question d'héritage que vous savez. Je crois que l'explication sera plus facile, s'il n'y a pas de tiers entre elles et moi... Je vous demanderai donc, ma bonne cousine, de vouloir bien m'attendre dans la voiture. Ce ne sera peut-être pas très long; en tous les cas, j'ai pensé à tout: la boule est bien garnie d'eau chaude et votre *Correspondant* est là, dans la case...

— Mais, Anne, protesta faiblement la chanoinesse, je ne sais trop si cela est bien convenable. Dans une maison où on ne vous connaît pas...

— Pas convenable! d'aller voir seule ces vieilles personnes qui, à elles deux, ont près d'un siècle et demi! Ma chère cousine, permettez-moi de vous dire que vous exagérez vraiment un peu trop les convenances. S'il s'agissait de deux vieux messieurs, encore passe!

— Encore passe! se récria la chanoinesse scandalisée; et avec un grand déploiement d'autorité: S'il s'agissait de deux messieurs, Anne, auraient-ils un siècle chacun, sachez que je ne transigerais pas!

— Ce serait donc pour leur propre préservation et non pour la mienne, taquina la jeune fille, car je vous assure que, de mon côté, le danger de séduction serait nul. Enfin, il s'agit authentiquement de deux personnes portant le costume féminin, ainsi n'ayez aucun scrupule.

La voiture, après plusieurs détours dans des rues solitaires, bordées de petits hôtels et de jolies maisons que l'on apercevait par-dessus les murs d'en-

clos plus ou moins grands, s'arrêta devant la grille d'un jardinier, au fond duquel se voyait un gracieux pavillon dont le toit, entaillé par la large baie d'un vitrage d'atelier, étincelait sous le pâle soleil de mars.

Le jardin était soigné ; des plantes d'hiver, chrysanthèmes et géraniums, fleurissaient les corbeilles. Sous un bosquet de lilas, dont les pousses vives verdissaient déjà les rameaux, on voyait un banc, une table de bois et, auprès, un de ces fauteuils-guérites en jonc tressé, comme on en a au bord de la mer pour s'abriter du vent.

Anne, qui avait sauté lestement de la voiture, sonna. A travers la grille, elle vit venir à elle un homme en tablier de grosse toile bleue dont la poche bâillait, pleine d'outils de jardinage ; il quittait un coin de l'enclos, où elle ne l'avait pas aperçu d'abord occupé à rattacher les rameaux d'une glycine.

— Mesdemoiselles Ollerolles, demanda la jeune fille, c'est bien ici ? Sont-elles chez elles ?

— Oui, madame, répondit l'homme en ouvrant la grille, elles y sont... Seulement la domestique est sortie et, tel que je suis, — il montrait ses gros souliers boueux, — je n'oserais pas entrer pour conduire madame dans la maison... Moi, n'est-ce pas ? je ne viens que pour travailler au jardin, de temps en temps, madame comprend ?... Mais, si madame connaît la maison, elle n'a peut-être pas besoin qu'on la conduise.

Anne, déjà au milieu du jardinier, s'arrêta un peu embarrassée :

— Non, fit-elle, je ne la connais pas. Mais vous pourrez toujours me montrer la porte du salon et j'attendrai le retour de la domestique.

De son pas léger et souple, elle avait déjà atteint le petit perron de cinq ou six marches qui donnait accès au rez-de-chaussée du pavillon.

L'homme courut pour la rejoindre et lui ouvrir la porte. Ils se trouvèrent à l'entrée d'un vestibule dallé, orné de plantes vertes. Au fond, la rampe d'un escalier à demi masqué par un énorme phénix, tournait en montant vers l'étage supérieur.

Le jardinier désigna cet escalier de la main, en s'écartant avec respect des dalles immaculées du vestibule :

— Ces dames sont dans le petit salon, là-haut, qui mène à l'atelier de Monsieur. Si madame veut monter ; c'est un étage seulement, et tout de suite en face de l'escalier...

— Merci, fit Anne.

La porte du perron retomba sur l'homme et Anne se trouva seule. Elle traversa lentement le vestibule, jetant au passage un regard discret à l'intérieur d'une salle à manger et d'un salon dont les portes étaient entr'ouvertes. Ces deux pièces lui parurent disposées avec une grande simplicité, à part deux ou trois meubles anciens d'une réelle beauté. Le tapis de l'escalier, à mesure qu'Anne montait, d'un pas hésitant, se montrait usé à plus d'une place comme par un long usage ; les rideaux de guipures des fenêtres trahissaient aussi des blanchissages répétés et de nombreuses quoique habiles réparations. Evidemment le seul luxe des habitants du pavillon, c'était le jardin fleuri et les belles plantes d'hiver dont les verdures découpées et souples tapissaient le vestibule.

Cette constatation rendit à Mlle de Mauroy toute son assurance un peu ébranlée d'abord, à l'idée qu'il lui faudrait non seulement se présenter, mais s'annoncer elle-même.

— Cet ameublement et une seule domestique, mais c'est presque la pauvreté ! se dit-elle. En tout cas, c'est une vie très étroite. Allons, allons ! — et la petite lueur sceptique passa dans son regard, — il y a là-dessous quelque malentendu : ils voulaient se faire forcer la main simplement, ils sauront l'ouvrir au moment opportun... pour prendre... ce qui leur est dû, d'ailleurs. Je vais être accueillie comme la fée Bienfaisante dont on baise la baguette d'or !...

En prononçant mentalement ces mots de triomphe anticipé, Anne franchit la dernière marche de l'escalier. Elle s'arrêta pour s'orienter.

Un autre vestibule, parqueté celui-là, et frotté comme un couloir de couvent, formait un rectangle sur lequel s'ouvraient quatre portes. Derrière celle qui faisait face, la jeune fille perçut un bruit de paroles ; elle prêta l'oreille : une voix de vieille femme, un peu fêlée mais douce, lisait tout haut, sur un ton monotone.

Anne, bravement, se dirigea vers cette porte et heurta du doigt le panneau.

Il se fit un silence, puis la voix douce prononça :
— Entrez !

Anne tourna le bouton et, du couloir un peu sombre, se trouva, subitement, à l'entrée d'une pièce qu'inondait la lumière crue d'une grande fenêtre.

Deux personnes l'occupaient, assises auprès de la cheminée dans laquelle brûlait un feu de charbon

assez parcimonieux : deux vieilles femmes. L'une d'elles, de large et imposante carrure, s'enfonçait dans un vaste fauteuil. Elle leva sa tête un peu forte, mais d'un dessin régulier assez puissant, dont le caractère plutôt masculin était accentué par une ombre de moustache sur la lèvre supérieure de la bouche impérieuse, et par des sourcils très accusés au-dessus des yeux ; ceux-ci avaient dû être fort beaux et gardaient encore un éclat tout particulier.

Sur une chaise basse, frileusement rapprochée du manteau de la cheminée, se tenait sa compagne, la lectrice de tout à l'heure, qui avait laissé glisser son journal à terre. A l'opposé de sa sœur, c'était une petite vieille, toute menue, avec des papillottes grises à l'ancienne mode, qui encadraient légères et soyeuses son visage aux petits traits effacés et aux doux yeux pâles.

Il y eut, de part et d'autre, un court moment de stupeur. Mais Anne se domina très vite et s'avança avec aisance :

— Mesdemoiselles, pardonnez-moi de ne pas m'être fait annoncer. C'est le jardinier qui m'a introduite, en l'absence de votre femme de chambre, et il n'a pas osé monter l'escalier... Ne vais-je pas vous déranger ? Pouvez-vous me recevoir ?...

La petite vieille s'était soulevée de sa chaise et balbutiait des mots d'accueil et d'excuse. L'autre personne demeurait silencieuse ; ses yeux noirs, très graves et dignes, posés sur la jeune visiteuse, elle semblait attendre un complément d'explications.

— Vous me permettrez de me présenter moi-même, mesdemoiselles, reprit Anne en s'avançant, puisque je n'ai pu vous faire porter ma carte... Je suis presque une parente... et mon nom... ne doit pas vous être tout à fait inconnu... Anne de Maurois.

La petite vieille, dont la main ébauchait un geste pour offrir une chaise à la visiteuse, tourna, en entendant ces derniers mots, son regard surpris et inquiet vers la dame imposante. Celle-ci avait légèrement rougi ; ses beaux yeux eurent un regard aigu, encore plus direct, et, avec une grande froideur, elle répéta :

— Mademoiselle de Maurois... Votre nom nous est connu en effet, mais depuis peu seulement... Et, si flatteuse que puisse être la parenté pour nous, nous n'avons aucun droit à la revendiquer. Mais, veuillez vous asseoir, mademoiselle, quel que soit l'objet de votre visite.

Anne, interloquée par le ton glacial de ces paroles, s'assit sur le bord de la chaise que lui poussait la petite vieille avec son même murmure confus mais plutôt bienveillant.

Le sentiment qu'elle eut de se laisser si vite démonter piqua au vif l'amour-propre de la jeune fille; aussi, avec un subit regain d'aplomb et un sourire très sûr d'elle-même, elle reprit :

— Si vous me le permettez, mademoiselle, je reven-diquerai, cependant, cette parenté peut-être un peu factice, en effet, mais qui excusera l'incorrection de ma visite et rendra notre entretien amical comme je le désire. Je me trouve de la façon la plus inattendue et la moins volontaire, veuillez bien le croire, entre vous et une fortune qui vous appartient de plein droit. S'il ne s'agissait que de me retirer, ce serait déjà fait... mais la loi est là... par suite de la forme du testament, voilà la difficulté!... M^e Barillon, vieil ami de ma famille et mon conseiller en affaires, a dû vous faire savoir que... je désirerais... par une entente à l'amiable entre vous et moi... tourner ce... cette difficulté...

La belle assurance avec laquelle Anne avait commencé ce discours préparé d'avance se troublait de plus en plus, sous le regard chargé d'éclairs de Mlle Ollerolles. D'un geste coupant du bras qu'elle avait court et gros, celle-ci interrompit la jeune fille :

— Pas un mot de plus, mademoiselle ! si tel est le motif de votre visite. Nous, — et elle appuya avec autorité sur ce *nous*, — nous ne voulons entrer sur ce sujet en aucun pourparler. Nous l'avions pourtant signifié d'une façon assez nette dans notre réponse aux ouvertures de M^e Barillon.

— Cependant, mademoiselle, balbutia Anne, j'ai pensé... il m'avait semblé que vous n'aviez pas compris...

— Nous n'avions rien à comprendre : Mme de Camfermont, votre tante, n'existe pas pour nous... pas plus que nous n'existons pour elle...

— Pardon, mademoiselle, riposta, non sans à propos, mais avec un peu de rudesse, Anne qui s'échauffait dans la discussion en proportion de l'effort même qu'elle faisait pour ne pas se laisser gagner par un complet désarroi, — pardon ! vous existiez pour *votre* tante, Mme de Camfermont, puisqu'elle a tenu à souligner l'injustice que vous infligeait son testament, en vous le faisant notifier d'une façon spéciale.

Le visage de Mlle Ollerolles était devenu ponceau; sa voix éclata, tandis qu'un tremblement convulsif agitait ses mains sur ses genoux :

— Vous avez raison ! Mme de Camfermont a voulu, par delà la tombe, confirmer à notre égard le mépris sous lequel elle avait tenté en vain de courber notre mère. Nous relevons le gant et nous le lui rejetons à la face !... Je le répète, Mme de Camfermont n'a jamais existé pour nous ! Sa mort, son testament, ces choses ne nous touchent en rien ! en rien ! en rien !

La vieille demoiselle suffoquait. Sa sœur s'agitait autour d'elle, murmurant :

— Je t'en prie, Huguette ! tu vas te faire mal, — et, avec un pulvérisateur, cherchait à projeter quelques gouttes rafraîchissantes sur le visage enflammé de son ainée.

— Je comprends que vous soyez révoltée de cette injure et de cette injustice, fit Anne revenant à la charge, tandis que sa terrible interlocutrice reprenait son souffle, — mais il est en votre pouvoir de les effacer l'une et l'autre, si vous voulez m'y aider, en faisant valoir vos droits, devant lesquels je me retirerai, sur les six cent mille francs de cet héritage... Oui, mademoiselle, répéta-t-elle, il s'agit de six cent mille francs ! Et je ne viens pas vous proposer un partage, c'est une restitution complète que j'entends vous en faire... Vous n'aviez pas compris sans doute ce point...

Inconsciemment, la voix d'Anne s'était faite un peu mordante, avec une pointe d'ironie ; mais le ton de la réponse qui vint lui couper la parole fut si violent que, d'un mouvement instinctif, elle se trouva debout.

— Eh ! mademoiselle ! six cent mille francs, six cents millions, cela est tout un pour nous ! criait Mlle Ollerolles. Qu'ils aillent à qui bon leur semblera, à vous ou à tout autre, que nous importe ! Cette injure, cette injustice dont vous parlez, ne nous atteignent pas, elles n'égaleraient jamais notre dédain... Mais il y a eu, jadis, une injure à l'être vénéré entre tous pour nous, à la mère auguste, grande et noble, dont votre tante de Camfermont n'était pas digne de toucher la main, et cette injure-là, tout l'or du monde ne saurait l'effacer. Nous payer sur la fortune de Mme de Camfermont des affronts du passé ! Non, non, mademoiselle, la proposition d'un pareil compromis aux de Sembreux

est un affront de plus que vous ajoutez, innocemment, je veux le croire, à tous les autres. C'en est assez, rompons là ! Il ne peut y avoir rien de commun entre nous !

Les yeux hors de la tête, ses joues énormes violacées et marbrées, les gestes violents de son bras et de son buste jeté en avant contrastant avec l'immobilité rigide du reste de son corps, tout cela rendait vraiment la vieille demoiselle effrayante. Elle écartait sa sœur en larmes qui cherchait à la calmer, et répétait d'une voix de plus en plus exaspérée qui s'étranglait :

— Sortez ! mais sortez donc, mademoiselle ! Faut-il qu'une femme de mon âge vous cède la place ? Si je n'étais à demi paralysée, ce serait déjà fait, croyez-le !

Dominée par le geste et l'accent impérieux, Anne battait en retraite vers la porte, mais la colère la gagnait à son tour de se voir si mal comprise et si maltraitée.

A ce moment, un pas précipité se fit entendre sur les marches d'un escalier que dissimulait une portière dans un coin de la pièce ; elle fut vivement écartée et livra passage à un grand jeune homme de vingt-huit à trente ans, à figure mince et fine, allongée par une barbe blonde taillée en pointe.

Il n'eut d'yeux, d'abord, que pour la vieille demoiselle vers laquelle il s'élança :

— Tante Huguette, calmez-vous, je vous en conjure ! Qu'y a-t-il ?

Mais Mlle Ollerolles, au paroxysme de la fureur, répétait dans une sorte de crise nerveuse, son index menaçant dirigé vers Anne, comme si la jeune fille eût incarné l'ombre abhorrée de Mme de Camfermont :

— Sortez, mais sortez donc, mademoiselle de Mauroy !

Anne se redressa et de sa voix jeune et vibrante prononça très net :

— Je sors, mademoiselle, et ne vous importunera plus, soyez tranquille ! Je connais maintenant l'accueil que l'on peut attendre des de Sembreux, et une de Mauroy ne s'y exposera pas deux fois.

Xavier de Sembreux, qu'Anne avait deviné, retenait à demi dans ses bras sa tante convulsive. Il se redressa à ces mots, d'un geste fit signe à la petite vieille toute en pleurs de prendre sa place, et se précipita sur les pas de la jeune fille. Mais

Anne, dans sa colère, volait plutôt qu'elle ne marchait. M. de Sembreux ne la rejoignit qu'au moment où elle franchissait la grille du jardinier et se préparait à entrer dans le coupé dont Mme de Bedarrens tenait la portière ouverte.

— Mademoiselle ! Mademoiselle de Mauroy ! prononça le jeune homme très ému, — permettez-moi de protester contre vos dernières paroles. Je vous supplie de recevoir mes plus profondes excuses pour ce qui vient de se passer. Une attaque de paralysie a rendu ma tante, Mlle Ollerolles, d'une impressionnabilité nerveuse qu'elle ne peut dominer. Je ne saurais assez vous dire mon regret de n'avoir pu vous épargner, ainsi qu'à elle, cette scène pénible.

— Je le regrette aussi, monsieur, répondit Anne froidement.

Elle se soulevait déjà sur le marchepied de la voiture, Xavier de Sembreux continua avec hâte, mais d'un accent très ferme :

— Croyez que nous vous sommes infiniment redevables pour vos intentions généreuses, mais rien ne saurait ébranler notre décision. C'est ce qu'aurait dû comprendre M^e Barillon.

— Ma démarche a été faite en dehors de M^e Barillon, monsieur, fit Anne sans se départir de sa raideur ; elle s'assit, ferma la portière et dit au cocher : « A la maison ! »

A travers la vitre baissée et tandis que le coupé s'ébranlait, elle put voir encore M. de Sembreux incliné dans un salut très correct et respectueux, mais derrière lequel elle crut retrouver quelque chose de la hautaine intransigeance de la vieille demoiselle Ollerolles. Avec une politesse glaciale, elle inclina la tête et se rejeta au fond de la voiture, souhaitant de toute son âme ne jamais revoir de sa vie ni Xavier de Sembreux ni son intolérable tante !

VII

... Celui qui les ouvre...

— Que s'est-il passé, mon Dieu !... Que vous est-il arrivé, Anne ? s'écria, au troisième tour de roues, Mme de Bedarrens qui était demeurée muette de stupéfaction pendant le colloque des deux jeunes gens.

Anne ne lui répondit pas. Elle mordait son mouchoir, les doigts crispés sur le petit morceau de batiste, honteuse des larmes de dépit amassées malgré elle, sous ses paupières. La chanoinesse insistant, elle finit par lui jeter ces mots qui coupèrent court aux questions :

— Il y a que ce sont des gens que je ne veux plus voir et dont je ne veux plus qu'on me parle !

Mme de Bedarrens, reconnaissant le ton des mauvaises heures, se le tint pour dit ; elle poussa un soupir de résignation et se remit à la lecture de sa revue, avec l'espoir qu'Anne, lorsqu'elle aurait repris un peu de calme, voudrait bien satisfaire sa juste curiosité.

Le calme ne revenait point à la jeune fille ; plus elle songeait à la scène qui venait de se passer, plus sa nervosité augmentait avec son indignation. Oui ! parler, se plaindre, conter la chose et se faire rendre justice, l'aurait soulagée. Mais, elle jugeait de trop médiocre valeur pour la solliciter la sympathie de la pauvre chanoinesse, avec sa respectable insignifiance, doublée d'une totale incapacité de formuler une idée ou un jugement personnel.

A qui s'adresser ? Il lui fallait mieux qu'une oreille bienveillante : comme une enfant désolée par quelque grosse déception, elle avait besoin d'un cœur compatissant, bien capable de la comprendre et d'adoucir sa peine et la meurtrissure de son amour-propre.

Et, au dedans d'elle, un écho intime murmurait avec persistance un nom qu'elle cherchait à ne pas entendre : Renaud !

Oui, Renaud, l'ami patient, le frère aimant, *M. le Censeur*, enfin, dont les seules censures, au fond, lui paraissaient supportables et souvent justes, même quand elle se refusait à l'avouer.

Lui écouterait, lui comprendrait sûrement, il lui donnerait raison; et quelle douceur de l'entendre blâmer les ingrats qui l'avaient repoussée de façon si offensante!

Anne fit jouer le timbre du coupé :

— Rue d'Alésia, dit-elle au cocher; je ne sais plus le numéro, mais je vous arrêterai quand il faudra.

— Où allons-nous? questionna Mme de Bedarrens effarée.

— J'ai à parler à Renaud de Fontennes, fit la jeune fille laconiquement.

— Mais, Mme de Fontennes et son fils demeurent boulevard des Invalides, observa la chanoinesse, comprenant de moins en moins.

— Il ne s'agit pas de Mme de Fontennes, que je ne puis aller voir sans qu'elle s'imagine que je viens la conjurer de m'offrir son fils sur un plat d'argent... C'est à Renaud seul que j'ai affaire, et je vais le chercher *chez lui*, là où il a toutes ses œuvres ouvrières, où il passe ses journées et souvent aussi ses nuits... C'est son idée, que voulez-vous? et, quand on veut être sûr de le trouver, il faut aller là.

La chanoinesse, reprise des scrupules dans lesquels la jetait si fréquemment son difficile chaperonnage, s'agita de nouveau :

— Mais, Anne, est-ce convenable que...

— Encore! fit la jeune fille, déversant sur la pauvre chanoinesse l'irritation qui la dévorait. Voyons, ma cousine! Renaud est comme mon frère... Vous dites qu'il y a une différence? quoi? laquelle?...

— Pour le monde, tenta timidement Mme de Bedarrens; — le monde n'admet pas ces sortes de fraternités qui n'en sont pas.

— Le monde! Ah! voilà qui m'est égal, par exemple!

Mais sentant que cette assertion manquait de sincérité, Anne ajouta aussitôt :

— Du reste, je vais parler à Renaud dans un lieu public, ouvert à tout le monde, une sorte de bureau où il administre des conseils et des secours à tous ceux qui en veulent. Puisque vous serez là, ma cousine, et que vous assisterez à l'entretien, les convenances seront assez gardées, il me semble.

— Si c'est ainsi, alors... c'est différent, murmura sans conviction la chanoinesse.

Elles demeurèrent silencieuses jusqu'à ce que la voiture s'engageât dans la rue d'Alésia, dont l'aspect populacier consterna de plus en plus Mme de Bedarrens. Anne, penchée à la portière, observait les maisons ; elle fit arrêter devant un grand immeuble ayant assez l'apparence d'une école ou d'une fabrique, avec les hauts vitrages des larges fenêtres qui perçaient régulièrement les murs en briques rouges et jaunes.

Quelques années plus tôt, M. de Fontennes avait fait l'acquisition du terrain qu'occupait ce bâtiment. C'est sur ses plans qu'on l'avait élevé ; il contenait bibliothèque, salles de conférences et de réunions, d'esgrime et de gymnastique, et cabinet d'affaires et de renseignements tenu par un docteur en droit qui n'était autre que lui-même.

Et là, il poursuivait son idée de régénération sociale, secondé par un certain nombre de jeunes gens de tous les rangs de la société qu'il avait su s'attacher et, par l'ardeur et la conviction qui rayonnaient de lui, passionner à leur tour pour son œuvre.

Le plus clair de ses revenus s'écoulait dans cette entreprise, sa famille avait même en grande appréhension qu'un jour il ne s'endettât. Car son cabinet d'affaires et de renseignements était plus exactement un bureau de secours dont la porte se trouvait connue du tout Paris besoigneux.

Sa mère, faible et peu intelligente, disait en tremblant : « Il s'y fera assassiner ! Mais il ne veut pas m'écouter ! Seule une jeune femme, si je parvenais à le marier, aurait assez d'influence pour le détourner de ce coupe-gorge. »

Quant à ses bons amis du centre mondain, qui n'avaient pas voulu suivre Renaud dans cette voie dangereuse, ils ne tarissaient pas en plaisanteries faciles sur ce dont les murs du fameux cabinet de consultation étaient témoins jurement.

Bon nombre de ces moqueries, comprises ou non par elle, avaient atteint les oreilles d'Anne, et ce ridicule jeté sur la personnalité de Renaud la cinglait au vif, sans qu'elle voulût le laisser voir.

Elle connaissait vaguement l'immeuble pour y être venue jadis, avec sa grand'mère, à l'occasion d'une vente de charité organisée par M. de Fontennes. Sans hésiter, elle poussa la porte, traversa un vestibule, suivie par la chanoinesse essoufflée, et entra dans une vaste pièce qui précédait le cabinet du docteur en droit.

Un certain nombre de gens d'assez piteuse mine s'y trouvaient, assis sur les bancs garnissant la base des murs.

Anne, un peu interloquée à l'idée d'attendre en cette compagnie, hésitait sur le seuil, lorsqu'un petit jeune homme imberbe qui portait un insigne à sa boutonnière et faisait l'office d'introducteur, s'avança précipitamment vers elle.

— Je voudrais parler à M. de Fontennes, dit Anne. Est-ce qu'il est très occupé ? Voulez-vous lui faire passer ma carte, je suis sa... une de ses parentes.

Le petit jeune homme, l'air très intimidé et empêtré, prit la carte qu'il tourna entre ses doigts, sans même jeter un regard sur le nom.

— C'est... c'est que, balbutia-t-il, M. de Fontennes n'est pas là, en ce moment, c'est son secrétaire. Il faudrait attendre et ici ce n'est guère... c'est-à-dire que...

Un grand ouvrier, en bourgeois bleu, en train de faire une réparation à une serrure d'armoire, et qui s'était interrompu dans son travail pour regarder les belles dames, dit tranquillement, avec un désir évident de rendre service :

— Fontennes est à la salle d'armes, je l'y ai vu tout à l'heure... y se délassait ; c'est bien naturel, depuis ce matin six heures qu'il n'a quitté son rond de cuir, qu'à peine le temps de manger un morceau ! Les dames pourraient lui parler dans le petit vestiaire... tu sais bien, Vibert ?

— Ah oui ! fit vaguement Vibert, qui se trahissait novice dans ses fonctions ; si vous voulez me suivre...

Anne fit un signe d'acquiescement, un peu froissée dans ses idées de hiérarchie sociale par la familiarité déployée à l'égard de son cousin qu'on appelait Fontennes « tout court » !

— Il pourrait bien se faire nommer le président, au moins !

Mme de Bedarrens suivait, de plus en plus essoufflée, le pas alerte des deux jeunes gens. Tous trois, à cette allure, longèrent plusieurs couloirs et sortirent sur une petite cour plantée, au fond de laquelle se voyait un pavillon qu'on avait dû chercher à isoler du reste du bâtiment. De loin, se faisaient entendre des clameurs qui bourdonnaient derrière ses portes : interjections énergiques, souffles bruyants, piétinements dont gémissait le bois d'un plancher...

Le petit jeune homme introduisit les visiteuses dans une pièce meublée de quelques chaises de paille et d'une table commune.

— Je vais avertir M. de Fontennes, dit-il, et il disparut derrière une porte qu'il laissa entr'ouverte.

Le bruit étrange s'augmentait encore de cette circonstance, aussi Anne s'avança-t-elle, curieuse, tandis que la chanoinesse se laissait tomber sur un siège.

A travers la fente de la porte, Mlle de Maurois aperçut une vaste salle de gymnastique dont l'extrémité opposée à celle où elle se trouvait était garnie d'un plancher propre à faire des armes. Un groupe de trois hommes l'occupait : deux grands gaillards en pantalons de velours côtelé de tonalités étranges, en corps de chemise, et munis de gros gants de boxe, se démenaient, administrant et parant tour à tour de majestueux coups de poing dont le moindre eût assommé un bœuf; à côté d'eux, Renaud de Fontennes, en manches de chemise également, les mains dans ses poches, une cigarette aux lèvres, appréciait les coups et produisait ses conseils et ses encouragements.

Le petit jeune homme arriva près de lui, après avoir traversé péniblement toute la longueur de la salle, en enfonçant jusqu'à la cheville dans le sable doux qui couvrait le terrain ; il lui tendit la carte d'Anne.

Renaud, ahuri, la lut, fit un geste de stupéfaction et, après quelques mots échangés avec le jeune commissaire, se précipita sur sa jaquette, qu'il renfila :

— Affaire urgente ! répondit-il aux exclamations de regret des deux joueurs en le voyant s'éloigner.

— Toi ici, Anne ! s'écria M. de Fontennes, en trouvant sa cousine derrière la porte. Une légère rougeur monta à ses joues mates et une flamme d'étonnement et de plaisir s'alluma dans ses yeux noirs.

Et s'agitant, bousculant les chaises, chassant du pied des haltères qui traînaient sur le plancher, il ajouta :

— Tu aurais dû me prévenir de ta visite... Madame de Bedarrens, je vous fais mes excuses... Si j'avais su, je vous aurais attendues dans mon cabinet, c'aurait été plus convenable.

— Mais, ici, ce n'est pas mal du tout, protesta Anne ; nous y serons très bien, pourvu que nous puissions causer tranquillement... J'avais absolu-

ment besoin de te voir tout de suite et si je t'avais attendu... Voila quinze jours que je ne t'ai rencontré nulle part... pas depuis le bal des Montanais.

— Oui, répondit Renaud gravement et avec intention, pas depuis le bal des Montanais.

Anne rougit un peu, mais, sans se laisser démonter, reprit avec vivacité, saisissant le rôle d'accusatrice :

— Eh bien! c'est mal à toi, voilà! Tu m'abandonnes justement, quand j'ai des ennuis, des tracas, des contrariétés dont tu n'as pas idée. Tu prodigues tes conseils et tes sympathies à tout le monde, excepté à moi qui en ai besoin plus que personne!

Renaud, troublé par ces reproches, bien qu'il les sut parfaitement injustes, se défendit avec une froideur affectée :

— Comment pouvais-je savoir, Anne! Tu ne peux douter que ma sympathie ne te soit toujours assurée... et même mieux... Mais quand tu me fais sentir qu'elle t'importe...

— Je te fais sentir!... Il s'agit bien de cela! interrompit nerveusement Anne. Je crois que si tu savais combien j'ai été peinée, traitée injustement, et... tout ce que j'ai eu à subir aujourd'hui, tu n'y ajouterais pas encore...

Au souvenir de sa récente mésaventure dont elle avait été distraite un moment, et à laquelle se joignait, maintenant, la crainte de ne pas trouver non plus chez Renaud l'accueil qu'elle avait espéré, ses yeux se remplirent de larmes.

La froideur voulue du visage de M. de Fontennes s'altéra immédiatement, et, d'un geste trop rapide pour venir d'une volonté réfléchie, il saisit les deux mains de sa cousine.

— Ma petite Anne! que dis-tu?... On t'a peinée, traitée injustement! qui cela? Et tu venais à moi?... Dis-moi tout, et ce que je puis faire... ce que tu veux... dis-moi!

Tous deux debout, leurs deux visages presque à la même hauteur et tout proches, ils se regardaient avec une émotion que ne justifiaient peut-être pas complètement les circonstances, mais qui allait de l'un à l'autre comme une sorte de courant magnétique. Anne pensait : « Combien il m'aime! Jamais personne ne m'aimera ainsi ». Et Renaud : « Combien je l'aime! Jamais je n'aimerai personne comme elle! »

Les yeux d'Anne se séchaient, tandis que ceux de Renaud s'humectaient malgré lui, et tous deux en même temps se sourirent, d'un même sourire de confiance et de tendresse.

Mme de Bedarrens, qui les observait, sentit une certaine inquiétude sourdre en elle, et, s'agitant sur sa chaise, poussa un *hum!* d'embarras et de détresse !

Le charme fut rompu. Anne dégagea ses mains et dit vivement :

— Ce que je veux ? C'est que tu me dises que j'ai eu raison ; c'est ton approbation que je veux *d'abord*, après viendront les conseils.

— Approbation, conseils, tu auras tout, fit Renaud, s'engageant d'avance avec une imprudence qui ne lui était pas habituelle ; — mais pas ici, nous sommes vraiment trop mal, avec le tapage que mènent ces deux braves, à côté. Venez, venez ! ne me faites pas l'injure de croire que mon installation est partout aussi peu digne de l'honneur que me fait votre visite.

Et avec une imperceptible réticence dans la voix, il ajouta, s'adressant à la chanoinesse :

— Vous offrirai-je mon bras, madame ?

Mais dans l'esprit de la chanoinesse un revirement venait de se faire : elle s'était rappelée qu'après tout, l'union d'Anne et de Renaud était chose souhaitée et approuvée par leurs familles, qu'elle ne pourrait être blâmée pour y avoir contribué, au contraire !... Aussi, avec un sourire machiavélique, elle répondit au jeune homme en quittant sa chaise sans se presser.

— Merci, je préfère aller à mon pas. Montrez donc le chemin avec Anne, je vous suis.

Renaud, sans plus insister, se tourna vers sa cousine.

— Veux-tu, Anne ?

Retenant la main de la jeune fille, il la posa délibérément sur son bras et se dirigea vers la porte.

Ils traversèrent une seconde fois la cour plantée où des bandes d'oiseaux pépiaient dans les arbres qui commençaient à verdir.

— C'est joli ! dit Anne, se sentant le cœur joyeux et troublé tout ensemble. Joyeux, parce qu'il lui semblait que toute sa peine s'était dissipée ; troublé, parce que Renaud, en marchant, emprisonnait dans sa main droite la petite main qui reposait sur son bras gauche. Et c'était, pensait Anne, comme

une sorte de prise de possession qui la fâchait un peu et contre laquelle elle aurait voulu avoir le courage de s'insurger.

Mais, à mesure qu'ils s'avançaient lentement le long des couloirs et à travers les salles désertes, Mme de Bedarrens faisant si peu de bruit derrière eux, qu'ils auraient pu se croire seuls, cette petite révolte intime d'Anne se dissipait, se fondait en un abandon très doux, très confiant, tandis qu'elle écoutait Renaud parler à mi-voix, penché vers elle :

— Rien ne pouvait me donner plus de joie, me rendre plus heureux, Anne, que ta venue, *ici*. Jamais je n'aurais osé la rêver ! imaginer que toi, tu mettras les pieds sur ce plancher, entre ces murs où j'ai concentré tout l'effort de ma vie, où j'ai mon travail de chaque jour... Et un rude travail, parfois, sais-tu ? avec des désillusions, des déboires, des dégoûts devant les mauvaises volontés, les méchantes qui trop souvent font obstacle ; obstacles dont les auteurs n'agissent presque toujours que par ignorance, mais dont on souffre, quand même, dans sa foi au bien... Comprends-tu cela ? Oui, tu comprends !... Et comme cela me sera bon, maintenant, à ces heures noires, d'évoquer ta chère présence, de me dire : « Elle était là ! elle souriait, elle avait sa main sur mon bras ! Est-ce que je vais me facher, est-ce que je vais lever ce bras pour maudire ou pour jeter le manche après la cognée ? J'ai trop de bonheur pour ne pas avoir assez de patience à l'égard de tout le reste !... » Car mon bonheur, tu sais, tu sais bien, Anne, qu'il tient tout entier dans cette petite main-là ! Jamais je ne l'ai cherché, jamais je ne le chercherai ailleurs. A toi de donner ou de garder.

Et ses doigts longs et forts resserraient leur étreinte sur la petite main qui se mit à trembler un peu.

— Chut ! chut ! fit Anne, avec la sensation de chercher à se raccrocher à d'insignifiantes brindilles dans le grand torrent qui l'emportait. Tu vas trop vite. Ceci, c'est une chose sur laquelle nous pourrons revenir à loisir... nous avons le temps... Tu parles, tu parles !... c'est bien mon tour ! A toi de m'écouter.

— Mais, ensuite, tu me répondras, tu me répondras, dis, Anne ?

Et les yeux noirs, brillants d'intelligence et de volonté, plongeaient dans les siens leur beau regard

profond et ardent où se lisait tant d'amour. Anne ne cherchait pas à le fuir, au contraire, elle éprouvait une indicible douceur à sentir ce regard descendre en elle, la dominer, la prendre toute, devançant son aveu; et dans ses propres yeux si purs et si francs, plus rien ne restait de la lueur sceptique, de cette volonté mauvaise, armée contre toute apparence d'attendrissement.

Ce fut d'une voix dont elle dominait mal l'émotion qu'elle balbutia :

— Oui, oui, je te répondrai... Mais... avant, écoute... Où sommes-nous?

— Dans la bibliothèque, dit M. de Fontennes; nous n'y resterons pas, de peur d'être dérangés. Il y a là une petite pièce qui communique avec mon cabinet d'affaires, et où personne que moi n'a le droit d'entrer. C'est *mon boudoir* pour les mauvaises heures; ce sera désormais mon paradis.

Ils entraient dans la pièce assez exiguë, meublée d'un divan qui pouvait, au besoin, servir de lit, d'une table et de deux chaises en moquette commune.

Renaud fit asseoir Anne sur le divan et se mit auprès d'elle.

Dans la bibliothèque dont la porte était demeurée ouverte, on entendait remuer Mme de Bedarrens qui, avec affectation et pour bien faire comprendre qu'elle n'irait pas plus loin, tirait une chaise, s'asseyait lourdement et froissait des journaux sur la table.

— Dis-moi ce qui t'a fait de la peine, demanda Renaud, sans lâcher la main dont il s'était emparé.

Mais les mots, les idées échappaient à Anne pour faire ce récit; l'événement, si grave une heure plus tôt, lui semblait, maintenant, devenu de très petite importance.

Sans répondre à la question, elle regardait autour d'elle, et pour gagner du temps, doucement moqueuse :

— Ce n'est pas beau, sais-tu! Toute ta batisse, du reste, est très laide.

— C'est vrai, avoua M. de Fontennes avec humilité, mais, étant donné son but, crois-tu qu'elle tirerait quelque avantage à être plus belle?

— Certainement, dit Anne, il me semble qu'on doit toujours éviter autour de soi la laideur; il y a dans ce qui est beau, harmonieux, une influence heureuse, un charme que tout le monde, même les plus simples, doivent subir.

— Mais c'est une idée de Ruskin, cela ! s'écria Renaud, la religion de la beauté !... tu as donc lu Ruskin ?

— Je ne sais seulement pas de qui tu me parles, fit Anne dédaigneuse. Ruskin ? pourquoi supposes-tu que je lui emprunte ses idées, à ce monsieur ? et pourquoi ne serait-ce pas tout aussi bien lui qui aurait pris les miennes ?

Un rire d'une gaieté inaccoutumée s'échappa des lèvres de Renaud :

— C'est-à-dire que vos deux belles âmes se sont rencontrées. Oui, Anne, tu as raison : ceci est laid, trop laid ; mais qui saura, si ce n'est toi, y apporter le charme que tu juges nécessaire ? Conseille, je t'obéirai en aveugle.

— Ce sera nouveau ! repartit Anne, moqueuse, mais de plus en plus attendrie. Alors, c'est ici le sanctuaire sacré ? Et que fais-tu, quand tu t'y retires tout seul ?

— Souvent, fit Renaud pensif, je m'y prends la tête à deux mains et je cherche la solution de problèmes qui m'oppressent autant le cœur que le cerveau... Mais, il en est un dont tu vas me donner la réponse aujourd'hui, Anne... chérie !

Le dernier mot passa ses lèvres, presque insaisissable, dans un murmure qui semblait une caresse :

— Tu veux, Anne... tu veux ?

Anne se taisait, mais sa réponse était dans son silence et tremblait sur sa bouche.

A ce moment, un bruit de voix se fit entendre derrière la porte qui donnait dans le cabinet d'affaires de M. de Fontennes, où son secrétaire le remplaçait.

On frappa à cette porte, Renaud eut un geste d'impatience, se leva et alla l'entr'ouvrir.

Par l'entrebattement, le secrétaire lui parla à mi-voix. Anne ne pouvait pas le voir, mais elle voyait très bien le visage de Renaud, qui exprima une vive contrariété et une extrême inquiétude.

Avec constrainte, il se tourna vers Anne :

— Je suis désolé, il faut que je te quitte un instant. Moi seul puis régler cette affaire... Mais, dans cinq minutes, je serai de nouveau à toi.

Il disparut en tirant le battant sur lui; Anne l'entendit, cependant, dire au secrétaire : « Laissez-nous seuls. »

Quelques instants s'écoulèrent, mais Anne, absorbée dans son rêve, n'y prit pas garde. C'était

l'éclosion subite, victorieuse, irrésistible du sentiment qu'elle avait voulu longtemps se nier à elle-même, en cherchant à l'étouffer avec une sorte de crainte de le trouver son maître. Et maintenant, cette heure-là était venue, tout le reste s'effaçait : l'amour dont elle avait prétendu l'existence aussi imaginaire qu'inutile l'éblouissait d'une telle lumière qu'elle en demeurait stupéfaite. C'était à la fois terrible et très doux.

Elle regardait autour d'elle et au dedans d'elle, respirant l'atmosphère de cette étrange existence de Renaud, heureuse, avec toute l'ardeur passionnée de sa nature, de la comprendre et de la trouver belle, et fière à l'idée d'en prendre sa part...

Mme de Bedarrens commença à s'agiter et, après avoir toussé discrètement, demanda sans quitter sa place :

— Anne, que faisons-nous ?... M. de Fontennes me semble occupé.

Anne, arrachée à son rêve, répondit avec un peu d'impatience :

— Je ne puis partir sans l'avoir revu.

Elle se leva, fit quelques pas dans la pièce étroite, et, sans intention, se trouva rapprochée de la porte derrière laquelle s'était retiré Renaud.

Un bruit de voix lui parvint ; le battant n'était que joint, non fermé par la serrure qui n'avait pas joué ; mais, sans doute, quelque lourde portière obstruait les sons qui n'arrivaient que confus et étouffés. Peu à peu, cependant, ils paraissaient s'enfler comme dans une discussion. Anne distinguait très bien le timbre mâle et un peu bas de Renaud et un autre, plus élevé, une voix de femme qui semblait implorer, voix jeune et d'un accent très musical, ne pouvant appartenir à un gosier populaire. Enfin des sanglots atteignirent les oreilles d'Anne étonnée de se surprendre à écouter, de grands sanglots de femme désespérée, auxquels se mêlaient des mots qui paraissaient bien des mots de reproches.

Anne s'éloigna de la porte, mais une angoisse étrange par sa nouveauté lui étreignit le cœur. Que se passait-il derrière cette porte ? Quelle était cette femme qui pleurait ainsi, dont le nom, prononcé si bas par le secrétaire, avait jeté Renaud dans un trouble évident, et avec laquelle il avait voulu demeurer seul ?

En dépit d'elle-même, Anne se rapprocha de nouveau. Les sanglots, les supplications ou reproches

continuaient. Anne saisit les mots : « Trop dur... trop cruel... » puis ceux de « mépris... abandon... »

Les joues d'Anne brûlaient, ses oreilles tintaient ; ne pouvant dominer le sentiment passionné qui la bouleversait, elle murmura :

— Je suis... je vais être sa fiancée... j'ai le droit de savoir !

Ses doigts crispés pesèrent sur le battant mal clos, il glissa sans bruit et s'ouvrit devant elle. Brusquement, hardiment, Anne écarta la lourde portière qui la séparait encore des deux interlocuteurs.

Alors, elle put voir. Auprès d'un bureau chargé de papiers et de livres, une jeune femme très élégante était assise ; le buste affaissé sur la table, le visage caché dans ses mains, elle pleurait violemment. La masse abondante de ses cheveux d'un blond cuivré, à demi dénouée sous son chapeau, glissait sur son cou très blanc.

Debout à côté d'elle, un peu incliné comme cherchant à la calmer, à la persuader, se tenait Renaud, l'air très ému, inquiet même... A leurs pieds, quelques lettres gisaient sur le plancher.

Anne, pétrifiée devant ce spectacle, restait immobile, tenant la portière d'une main. Il lui sembla que les battements, tout à l'heure si fous, de son cœur, s'arrêtaient subitement, et quand Renaud l'aperçut soudain, elle était mortellement pâle.

Le jeune homme retint avec peine un cri de stupeur et eut un geste instinctif pour la repousser, l'éloigner.

Une flamme d'indignation s'alluma dans les grands yeux dilatés d'Anne et, silencieusement, elle laissa retomber la portière.

D'un pas automatique, elle rejoignit Mme de Bebarrens, et lui saisissant un peu rudement le bras :

— Allons-nous-en ! Allons-nous-en !

La chanoinesse, stupéfaite, presque effrayée du ton de ces paroles, était à peine debout qu'Anne l'entraînait déjà vers la porte, sans écouter ses protestations, répétant d'une voix de colère et de souffrance qu'elle-même ne se connaissait pas :

— Allons-nous-en ! Allons-nous-en !

VIII

Aquilon et bourrasque.

« Anne, pourquoi es-tu partie ainsi ? Quand je ne t'ai plus trouvée, quand j'ai vu, au bout de la rue, la voiture qui t'emportait, j'ai cru devenir fou ! Qu'as-tu donc pensé, qu'as-tu imaginé ? Je n'ai rien à te cacher, je te le jure. Cette personne n'est rien pour moi. Je t'expliquerai tout. Où puis-je te voir pour te parler demain ? Deux fois, ce soir, j'ai été à ta porte, demander si vous étiez rentrées. Tu avais donné la consigne... J'ai compris, je n'ai pas insisté à cause des domestiques. Mais je suis fou de chagrin si tu ne me dis pas où je puis te voir, te parler demain, demain matin. Je te promets de tout te dire, et que tu ne trouveras rien à me reprocher, rien qui me rende indigne du bonheur que tes chers yeux me promettaient et que je ne veux pas, que je ne peux pas perdre !

« Ton tout dévoué et très aimant,

« RENAUD. »

Anne froissa entre ses mains ce petit bleu qu'on venait de lui apporter dans sa chambre où elle avait voulu rester obstinément seule, depuis qu'elle était rentrée. Blottie dans un fauteuil, au coin du feu, elle n'avait pas touché au dîner sommaire que, sur les instances de la chanoinesse éploquée, on avait disposé auprès d'elle.

Dans son cœur de vingt-trois ans, tout neuf encore aux choses de la vie sentimentale et gonflé d'orgueil blessé, un terrible vent de tempête passait et repassait, le rendant inaccessible à toute autre voix.

Son imagination, surexcitée par le mouvement passionné de jalouse qui l'égarait, sans qu'elle en eût conscience, n'avait fourni à la scène surprise entre Renaud et l'inconnue qu'une explication : réminiscence de propos légers, tenus devant elle, sur des liaisons attribuées à des jeunes hommes de son entourage, et qu'avec sa nature droite qui ne savait point transiger, elle avait toujours flétries du fond de son âme. Le mauvais démon de méfiance et de scepticisme s'était réveillé en elle : ainsi Renaud,

Renaud qu'elle avait toujours placé au-dessus de ces vilenies, Renaud était donc comme les autres ? Oui, cette scène était sûrement une rupture ; Renaud avait bien eu toute l'apparence d'un coupable ; son saisissement quand il l'avait aperçue au seuil de la pièce ne pouvait lui laisser de doutes.

Qui était cette malheureuse femme ? Quelle place lui avait-il donnée dans sa vie ? Qu'avait-il donc promis pour qu'une rupture fût nécessaire et provoquât un tel désespoir, de si véhéments reproches ?...

Et quelques instants plus tôt, Renaud lui jurait n'avoir jamais cherché ni voulu de bonheur en dehors d'elle, Anne !... Pauvre Anne ! sotte Anne qui l'avait cru !

Il avait menti, — menti comme les autres, lui qu'elle mettait au-dessus de tous ! de qui elle n'avait jamais douté et qu'elle aurait aimé si fort, si pleinement, si confidentiellement, de ce grand amour dont elle se sentait capable depuis qu'un éclair, aussitôt éteint, le lui avait révélé.

Mais Renaud ne lui mentirait pas deux fois !... Ah ! certes non ! sotte, elle ne le serait plus maintenant, ni avec lui ni avec personne. On ne la jouerait plus, elle était forte de la nouvelle science acquise. On le verrait bien, et M. de Fontennes tout le premier !

Le petit bleu, espoir de Renaud, écrit avec l'incohérence d'une inmaîtrisable angoisse, le pauvre petit bleu, lacéré, déchiqueté, fut jeté aux flammes du foyer. Anne, dans une subite résolution, quitta son fauteuil et, s'asseyant à la table, écrivit tout d'un trait deux billets, de sa grande écriture qui, en copiant le type à la mode, demeurait si personnelle :

« Mon cher Renaud, » disait le premier, « demeure chez toi ; je ne serai libre de t'entendre ni demain ni plus tard. Nous n'avons plus rien à nous dire. Ton imagination, seule, t'a fait croire à des choses qui n'existaient pas, et je n'admettrais point d'échafauder mon bonheur sur le désespoir, sans doute très légitime, d'autrui. Au reste, j'ai à te faire part d'une nouvelle bientôt officielle : j'épouse M. Fabien de Monternon. J'envoie par le même courrier la réponse sollicitée par lui et qui m'engage irrévocablement. Il est bien juste que tu sois le premier à l'apprendre.

« Ta cousine,

« ANNE DE MAUROIS. »

Le second billet, adressé à la marquise de Meslandes, était ainsi formulé :

« Chère tante Belle,

« Pardonnez-moi si je ne me rends pas à votre avis. Contre votre attente, j'ai pris en considération la demande de M. de Monternon que vous m'avez transmise hier et, tout bien pesé, je l'accepte. Je trouve à la situation que m'apportera ce mariage de réels avantages, et dans la personnalité parfaitement correcte de M. de Monternon autant de garanties qu'en celle de tous ceux qu'on m'a présentés jusqu'ici comme les plus estimables. Vous ne serez pas contente de moi, je le sais, tante Belle, mais je suis de mon siècle, que voulez-vous, chère tante ! C'est ce qu'il faut pour marcher avec lui, sans être dupe des gens et des choses... Je vous demanderai donc de transmettre immédiatement ma réponse à M. de Monternon, car c'est une décision que je ne veux pas discuter et sur laquelle je ne reviendrai certainement pas. J'en suis très satisfaite, très heureuse...

« Je vous embrasse, bonne tante, et suis votre nièce très respectueuse et très affectionnée,

« ANNE. »

Anne sonna et donna l'ordre de porter ces deux lettres à la poste.

Elle se rassit auprès du feu. Devant le fait accompli, son exaltation tomba. Elle se sentit faible et désolée ; mais elle se raidit contre la défaillance qui la gagnait et, redressée, fixant, un peu farouche, sa propre image que lui renvoyait la glace surmontant la cheminée, elle déclara :

— Je ne pleurerai pas, non !... Et je n'en ai pas envie, d'abord. Mme de Monternonoubliera toutes les sottises d'Anne de Maurois, et sera parfaitement heureuse.

Sur cette grande parole, Anne se coucha. Mais, quand, sa lampe éteinte, elle se trouva enveloppée de silence et d'obscurité, alors, à la dérobée, cherchant à se le cacher à elle-même, longtemps et sans bruit elle pleura.

Le lendemain, Mme de Meslandes, qui vint la trouver à la première heure, en faisant sa tournée habituelle de visites de charité, ne put par aucun raisonnement modifier sa résolution.

Anne ne voulut même pas laisser repartir la marquise, sans lui avoir vu tracer, devant elle, la réponse qui « couronnait la flamme de M. de Monternon », comme disait la jeune fille avec un rire un peu nerveux. Et, lui montrant un billet qu'elle avait écrit pour Mlle Vertbois, Anne ajoutait :

— Je ne vous donne pas deux jours, tante Belle, pour que ce secret soit celui de tout le monde. C'est vous prouver que je ne m'engage pas à la légère, en me ménageant des moyens de retraite. Ce que je fais, je le fais loyalement.

Anne avait dit vrai : la nouvelle fut bientôt dans toutes les bouches et les billets de félicitations ambrés, parfumés et de toutes les couleurs vives ou tendres, plurent entre ses mains.

Son fiancé était si ravi et si fier de sa prompte conquête, qu'il en devenait, de façon attendrissante, plus sot que nature. Sa parole n'était plus que rires et balbutiements. Il avait surtout, à son usage, trois séries d'interjections dont il émaillait ses discours chaque fois que l'idée lui faisait défaut, et ce cas se présentait avec une déplorable fréquence :

— Oui ! oui !... Ah ! ah !... Quoi ! quoi !...

Et, bombant la poitrine, la boutonnière fleurie le plus élégamment du monde, guindé sur ses jambes minces, il se balançait d'un pied sur l'autre.

Anne avait peine, parfois, à réprimer l'agacement qui la gagnait en contemplant cette mimique inoffensive. Mais elle se gourmandait :

— Bah ! il est étourdi du choc, le pauvre garçon ; il s'y fera, et ces tics que lui donne le bonheur passeront. Je n'avais pas remarqué cela avant.

Et elle l'appelait auprès d'elle, lui parlait avec un petit accent autoritaire qui le dominait, le faisait tourner et virer comme un pantin dont les ficelles sont tenues de main de maître.

— J'en ferai ce que je voudrai ! se redisait-elle sans cesse, comme panacée aux meurtrissures que lui infligeaient par moments certains retours sur elle-même. — C'est un excellent garçon, en somme, et qui n'aura jamais l'audace de se croire de force contre moi. Et, quant à être amoureux, il l'est autant et plus que les gens les plus sentimentaux le pourraient désirer ; il l'est pour deux, cela suffit !

Alors, dans le fond de son cœur encore un peu obscur et troublé, Anne tâchait de faire pénétrer la réconfortante satisfaction que lui procurait le dépit manifeste de Mlle Vertbois.

Après des compliments aigres-doux et l'aveu très humilié de sa défaite (cette *discrédition* si imprudemment engagée), Yolande s'en allait, maintenant, affichant à l'égard de M. de Monternon une charitable commisération :

— Pauvre garçon ! pauvre garçon ! il méritait vraiment mieux.

— Mieux ! protestaient quelques âmes bien intentionnées, avec une surprise ingénue ; — même pour lui, Anne est un beau parti ! Il aurait pu chercher encore davantage comme fortune, mais cette alliance lui procurera un lustre qui manque à sa noblesse de très fraîche date.

— Cela dépend... glissait, avec des réticences habilement mesurées, Mile Vertbois ; — on sait fort mal, en somme, ce qu'était la mère d'Anne, personne n'a été se renseigner à la Guadeloupe sur sa famille... Et j'ai entendu dire que sa grand'mère maternelle aurait été une femme de couleur... Ho ! ho ! vous savez, ces choses-là laissent des traces, et Anne a un teint de brune ravissant mais bizarre, plutôt, pour nos climats ; et regardez bien ses ongles... Enfin, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle possède un caractère infernal, et je plains ce pauvre Fabien, pour lequel j'ai toujours eu beaucoup d'amitié.

— Vraiment ! cette histoire de femme de couleur est exacte ?... Mais c'est qu'on peut, dans ce cas-là, voir paraître à la troisième ou quatrième génération des enfants tout noirs !

— C'est épouvantable !

Et on était fort intéressé par ces piquantes insinuations.

Sans les soupçonner, les deux fiancés, très satisfaits qu'on parlât d'eux, se prodiguaient et se faisaient voir partout. Anne, plongée dans un véritable tourbillon mondain, affectait de dire que l'on avait en perspective assez de tête-à-tête dans la vie en ménage pour ne point les rechercher pendant les fiançailles.

Les magasins absorbait une grande part de leur temps Fabien y suivait Anne, même quand on ne l'en priait pas, donnait son avis sur tout, à tort et à travers, et, lorsque d'un ton facilement péremptoire elle tranchait une question, suçait avec docilité la pomme d'or de sa canne et ratifiait le choix de sa fiancée sans le moindre conteste. Les jours, les semaines passaient ainsi. Anne, qui s'efforçait de ne plus penser à Renaud, ne l'avait pas revu.

Pour le monde, M. de Fontennes avait disparu. On le disait plus absorbé que jamais par ses entreprises ; le bruit courait même qu'il allait partir pour l'Amérique, afin d'y étudier *de visu* certaines organisations sociales et philanthropiques. On en riait, on rappelait, à ce propos, la tentative de phalanstère où avait échoué, jadis, Victor Considérant et ses adeptes ; on le prétendait disposé à se faire quaker, ou penchant très fortement vers les idées d'altruisme particulières aux Mormons...

Anne se mordait les lèvres et rougissait malgré elle, lorsqu'elle entendait ces plaisanteries absurdes. Elle avait, par instant, une folle envie de les combattre par quelque cinglante saillie qui lui brûlait la langue ; mais, le plus souvent, dans son for intérieur, elle se demandait comment elle eût pu endurer d'être la fiancée d'un homme qui bravait si formellement cette arme terrible, devant laquelle les plus forts tremblent : le ridicule.

Un jour qu'elle passait en voiture, en compagnie de Fabien et de Mme de Bedarrens, le long de la rue Royale, elle eut un sursaut soudain et baissa si précipitamment la glace de la portière qu'elle faillit la casser.

— Qu'est-ce ? fit M. de Monternon avec des efforts désespérés de son cou mince, emprisonné dans un gigantesque faux col, pour se rendre compte de ce qui émotionnait ainsi sa fiancée.

— Je regardais les bijoux de Sandoz, fit celle-ci froidement en se laissant retomber au fond de la voiture ; sous certains jours, ils lancent des feux vraiment surprenants.

— Ah oui ! ah oui ! repartit Fabien ; des feux surprenants, oui... oui, surprenants !

Anne rougit et, tout à coup, brusque, avec un remords de son âme trop fière pour manquer de franchise, elle déclara :

— Ce ne sont pas les diamants que je regardais, il y a beau temps qu'ils sont passés et hors de vue.

— Au fait, oui... oui... qu'était-ce donc ?

— Bah ! cela ne vous intéresserait pas ! continua la jeune fille du ton agressif qu'elle adoptait parfois, et qui bouleversait l'esprit simple de son fiancé en lui faisant croire qu'il s'était oublié en quelque incorrection.

— Mais, mademoiselle Anne, tout ce qui vous intéresse, au contraire ! Vraiment... oui... oui... rien ne m'intéresse davantage, protesta-t-il désolé.

— Eh bien ! Je regardais mon cousin Renaud de

Fontennes, qui sortait du ministère de la marine accompagné d'un matelot jaune comme un citron.

— Un citron ! Ha ! ha ! vous êtes amusante, mademoiselle Anne. Il est vrai que votre cousin affectionne de singulières compagnies. Un citron ! Ha ! ha !

Et le rire d'amusement, mêlé d'un peu de compassion à l'adresse de M. de Fontennes, continuait à secouer agréablement Fabien.

Mme de Bedarrens, qui avait regardé Anne avec effarement en lui entendant jeter ainsi le nom de Renaud, fit écho à M. de Monternon par un rire soulagé.

Anne les observait tous les deux ; une singulière clarté luisait au fond de ses prunelles veloutées.

— Ce matelot avait l'air affreusement malade, reprit-elle.

Et, baissant vivement la glace du devant de la voiture, elle dit au cocher :

— Auguste ! retournez, et tâchez de rejoindre M. de Fontennes que nous venons de dépasser au coin de la rue de Rivoli.

Quelques secondes plus tard, la voiture rasait le trottoir, le long des arcades sous lesquelles marchaient M. de Fontennes et son compagnon.

— Renaud ! appela la jeune fille ; mais sa voix sortit trop faible de son gosier, il n'entendit pas.

— Ah ! ah ! attendez, je vais l'avertir, dit galamment M. de Monternon.

Et, sautant à terre, il rejoignit Renaud qui s'éloignait.

Par la portière où elle se tenait penchée, Anne les regardait. Elle vit le haut-le-corps de surprise de M. de Fontennes et l'air glacial dont il accueillait les courbettes gracieuses et frétilantes de son interlocuteur.

Puis, il se retourna et, d'un pas automatique, s'avança vers la voiture.

— Tu désires me parler, Anne ? demanda-t-il parfaitement maître de lui, mais très pâle, et avec un regard de froideur et de dédain sous lequel celui de la jeune fille flétrit.

Elle se ressaisit et répondit, sans trouble, de sa jolie voix bien timbrée :

— J'ai entendu dire que tu organisais une œuvre de secours pour les marins revenant malades des colonies... Celui-ci en est un, n'est-ce pas ? Je désirerais lui donner quelque chose... Tiens, prends donc cette somme pour lui.

Elle mit un billet de 100 francs dans la main de Renaud qui restait silencieux.

— Mon père était marin, c'est bien le moins que je puisse faire de m'intéresser à ces hommes qu'il aimait, continua-t-elle. Du reste, tu sais que je m'intéresse à toutes tes œuvres et que je les admire. C'est ce que je tenais à te dire devant M. de Monternon.

— Oui! oui! oui! consentit Fabien. Mais, mon cher de Fontennes, ne craignez-vous pas que ces maladies... d'un jaune aussi violent... ne puissent se gagner? Vous êtes intrépide!

Renaud ne se tourna pas vers lui; ses yeux ne quittaient pas le visage d'Anne, il semblait qu'il n'y eût là qu'elle et lui.

— De l'admiration, dis-tu? prononça-t-il enfin; quel sens donnes-tu à ce mot? Là où l'on doute, peut-on admirer? Il y a des cas, crois-moi, où l'admiration devient cruelle, quand on demandait beaucoup moins et... beaucoup plus.

Anne, à son tour, demeura muette.

Fabien répétait, sans rien comprendre à cette scène:

— Moi, j'aurais peur que cela ne puisse se gagner... déteindre... tout ce jaune... oui... oui...!

— Ce qui se gagne, ce qui déteint, fit Renaud avec une colère contenue, c'est l'odieux esprit du monde, vaniteux et sceptique, fait de mensonge et de niaiserie. Il trouble plus la vue et est d'une pire contagion que la fièvre jaune... Ce sera le dernier avis que tu recevras de « M. le censeur », Anne. Excuse-moi, je suis fort pressé et ne veux pas, surtout, abuser davantage de vos instants. *Nous n'avons plus rien à nous dire.*

Il salua et s'éloigna.

M. de Monternon reprit place dans la voiture qui partit dans la direction du Bois. Sans s'apercevoir du silence d'Anne, il parlait avec volubilité, s'étendant sur le danger des maladies coloniales, citant des exemples à l'appui, et blamant l'étrangeté de Renaud qui ne voulait admettre aucune des idées communes.

— Que vous a-t-il donc dit, mademoiselle? Il a eu l'air de vous faire la leçon. Oui... oui... C'est ridicule! Et vous l'admirez? Quoi... quoi?

— Je l'admire et je le déteste! répondit Anne avec une violence dont son fiancé demeura abasourdi.

Puis, après réflexion, il se dit mentalement, assez satisfait:

— En voilà toujours un qui ne me portera pas ombrage!

Et il eut son petit rire léger et de bon ton, tandis que les yeux d'Anne, dans l'ombre de la voiture, se remplissaient de larmes.

IX

Brise contrariante.

Une semaine de plus s'était écoulée.

Anne et son fiancé se trouvaient dans la salle de billard communiquant avec le petit salon où Mme de Bedarrens, au bras d'un fauteuil copieusement capitonné, digérait, dans une douce somnolence, l'excellent déjeuner qui venait de finir.

— Nous ne tarderons sans doute pas à goûter la compagnie de Yolande Vertbois ; j'attends sa visite, fit Anne d'un ton gai qui eût pu donner à penser que la perspective de voir leur duo changé promptement en trio ne lui déplaisait pas.

— Ah ! ah ! dit Fabien en allumant une cigarette que Mlle de Maurois l'avait autorisé à fumer. C'est une charmante personne, Mlle Vertbois. Oui, oui, charmante, en vérité ! Belle taille, beaux cheveux... Il est fâcheux qu'elle ait un père.

— C'est un inconvénient auquel beaucoup de gens sont sujets, répondit Anne avec un si grand sérieux que l'ironie de cette phrase échappa à Fabien.

Elle se retourna après avoir choisi une queue de billard, et un agacement formidable s'empara d'elle à l'aspect de M. de Monternon impeccable et guindé, dans la rigidité de son linge empesé à Londres, le pli obligatoire nettement dessiné à son pantalon ; d'un geste un peu précieux, il laissait fumer entre les doigts de sa main gauche sa cigarette parfumée, tandis que, dans la main droite, comme un paladin du moyen âge sa lance, il tenait sa queue de billard.

Anne disposa les boules et ils commencèrent à jouer.

— Comment va votre mère aujourd'hui ? demanda la jeune fille.

— Oh ! oh ! comme toujours ; elle ne quitte pas sa chambre. Ce matin, elle m'a chargé de mille compliments affectueux pour vous, répondit Fabien avec l'habituelle indifférence des hommes devant le délabrement d'une santé de femme, chose pour eux si

naturelle qu'il leur semble rarement nécessaire de la déplorer ou d'en rechercher les causes.

— J'irai la voir demain et lui annoncerai la visite de M^e Barillon. Mais, avant, j'ai une explication à vous donner, monsieur Fabien, puisque nous en sommes à aborder la question du contrat. Vous avez peut-être entendu dire que j'avais fait dernièrement un héritage inattendu ?

Fabien ouvrit des yeux un peu ronds et avoua :

— Oui, oui ! En effet, on m'a posé quelques questions là-dessus que j'ai jugées indiscrettes et... prématuées... oui... oui... et j'ai répondu que je ne savais pas encore.

— Bien, fit Anne en abaissant sa queue sur le billard pour préparer un carambolage. — Voici le fait : une vieille grand'tante par alliance de mon père, Mme de Camfermont, qui n'avait nul motif de s'inquiéter de moi, m'a laissé toute sa fortune, soit 600.000 francs, avec un château sur un coteau quelconque.

— Bah ! bah ! bah ! articula Fabien sur une note admirative qui ne se rapportait en rien à la très belle « série » qu'Anne venait d'exécuter tout en parlant.

— Eh bien ! dit-elle avec un peu d'impatience, cela fait 6 à 9.

— Neuf cent mille francs ! s'exclama Fabien hébété ; — quelle charmante femme ! Neuf cent mille francs !

— Mais non ; il ne s'agit pas de mon héritage, je vous parle des points gagnés : j'ai *neuf*, vous *six*. Jouez donc !

Fabien lança un coup de queue au hasard et questionna, très excité :

— Alors, l'héritage, c'est 600.000 francs ? C'est déjà un joli denier !

Et comme, penchée sur le drap vert, Anne demeurait silencieuse, il ajouta :

— Et... vous êtes déjà en possession, en jouissance... quoi... sans difficulté ?... On m'avait raconté quelque chose... parlé d'héritiers plus proches qui réclamaient !...

— On vous a dit des sottises, alors, repartit Anne un peu rudement ; — les proches héritiers, qui existent en effet, ont déclaré qu'ils ne feraient valoir aucun droit et se désintéressaient complètement de la question.

Les yeux de Fabien s'arrondirent de plus en plus, il eut son petit rire :

— Ha ! ha ! très drôle !... Ils se désintéressent ? Mais c'est tout à fait charmant ! charmant !

Et, content de lui et de l'existence, il s'assit avec grâce sur le rebord du billard, la jambe droite élégamment tendue, le bois de la queue passé sous les bras, derrière le dos, dans une pose de professionnel-amateur qui avait l'avantage, à son idée, de faire valoir l'élégance bien prise de son buste.

Anne s'impatientait :

— Vous allez manquer votre coup. Là ! Je l'avais dit ! vous avez les bras trop courts pour des essais de ce genre.

Humilié, M. de Monternon protesta.

— Courts, courts ! C'est possible, après tout, je ne tiens pas à avoir des bras de singe, quoi, quoi ? Mais pour souples, ça on ne peut pas dire... Ah ! quel magnifique carambolage ! Vous jouez divinement, mademoiselle Anne... En tout du reste, vous êtes divine, oui, oui !... Je ne m'étonne pas que ces héritiers prudents n'aient pas voulu engager la lutte avec vous, ils étaient vaincus d'avance ! Ils ne pouvaient que se faire un plaisir de vous abandonner leurs droits...

Anne ébaucha une moue railleuse :

— Je doute fort qu'ils aient regardé la chose à ce point de vue. Et puis, il ne s'agissait pas d'une lutte, car, moi non plus, je ne veux pas de l'héritage.

A cette révélation inattendue, M. de Monternon eut un si brusque mouvement de stupeur que l'extrémité de sa queue alla donner contre un lustre, dont une fleur en cristal, enveloppant une ampoule électrique, se brisa.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Mlle de Maurois très froide. Vous jouez sur le plafond, maintenant !

Fabien, consterné, regardait son œuvre, et se confondait en excuses ; mais, malgré lui, revenant au sujet dont la contrariété de sa maladresse n'arrivait même pas à le distraire :

— Je crois que je n'ai pas bien compris. Vous n'avez pas voulu dire que... quoi ? quoi ?... que vous refusiez l'héritage ? balbutia-t-il.

Anne frottait de blanc son procédé ; puis, visant avec lenteur, elle lança le coup et la phrase en même temps :

— Cher monsieur et fiancé, permettez-moi de vous dire qu'aujourd'hui, vous n'avez ni l'ouïe, ni la vue bien nettes. Je répète en soulignant : *Je refuse cet héritage.*

— Mais, mais... puisqu'ils n'en veulent pas, ni vous... si personne n'en veut, que va-t-il devenir ? articula Fabien, avec l'accent de commisération qu'il eût pu prendre en parlant d'un orphelin repoussé par sa famille.

Entrant dans cette idée, Anne répondit ironique :

— Rassurez-vous, l'Etat est là, tout prêt à le recueillir dans son sein. Mais c'est ce que je ne veux pas non plus.

— Alors, quoi ? quoi ? quoi ? questionna M. de Monternon comprenant de moins en moins.

Anne fit deux fois le tour du billard, sans parler, comme si elle cherchait le point d'attaque le meilleur pour le carambolage qui se présentait ; en réalité, elle essayait de calmer l'irritation qui la gagnait. Puis, elle regarda fixement son fiancé et, bien maîtresse d'elle-même, songea :

« Avec cette tête d'oiseau, c'est, en fait, un honnête homme, incapable de rien prendre dans la poche de son prochain. Il va comprendre, en y mettant le temps. »

— Voilà, reprit-elle tout haut, il s'agit de réparer une grande injustice.

Et, brièvement, elle exposa le cas de l'héritage et l'histoire des vieilles et réciproques rancunes des de Sembreux, Ollerolles et de Camfermont.

De temps à autre, M. de Monternon risquait par trio quelqu'une de ses interjections favorites : « Ah ! ah ! ah !... » ou : « Oui, oui, oui ! » Sa cigarette était éteinte, il tenait comme un cierge sa queue de billard inutile.

— Alors, termina la jeune fille, — devant cet irréductible entêtement, que pouvais-je faire ? M^e Barillon m'a conseillé d'accepter provisoirement, afin que l'héritage ne fit pas retour à l'Etat.

— Bien ! bien ! bien ! prononça M. de Monternon, mais pourquoi provisoirement, puisque les autres n'en veulent pas ? Pensez-vous qu'ils pourraient revenir sur leur décision ?

Et, dans cette question, il laissait percer un blâme à l'adresse de ces héritiers intempestifs et fantasques.

— Je ne sais, répondit Anne, — mais voulant un autre avis, également compétent, en dehors de celui de M^e Barillon, j'ai... j'ai écrit à mon cousin de Fontennes.

Fabien eut une grimace moqueuse, se souvenant du bref colloque, si peu amical, lui avait-il semblé,

entre sa fiancée et M. de Fontennes, dans la rue de Rivoli.

— Ah ! ah ! fit-il malicieusement, votre admiration pour ses hautes capacités fait donc taire parfois votre haine ?

— L'affection n'avait rien à voir dans le billet d'affaire que je lui ai adressé, prononça Anne, la voix nerveuse, tandis qu'elle lançait un si brusque coup de queue que deux boules d'ivoire, renvoyées avec force par les bandes, passèrent par-dessus le bord du billard et roulèrent sur le plancher avec un bruit formidable.

— Vous pouvez lire, ce billet, j'en ai gardé le double, dit-elle, lorsque Fabien qui s'était mis à quatre pattes pour courir après les boules fugitives, se releva ; et elle lui tendit un carton à tranches dorées, marqué à son chiffre.

Fabien, sans décliner cette marque scrupuleuse de confiance, comme la jeune fille l'avait peut-être imaginé, lui baissa galamment la main et prit le billet, qu'il lui tout haut, en bredouillant :

« Nous n'avons plus rien à nous dire, prétends-tu, Renaud, cependant ton avis sur un sujet grave m'est essentiel, en ce moment, dans le grand embarras moral où je me trouve. Quelques lignes me suffiront : il s'agit d'une question de droit dans tout le sens du mot. Voici le cas : On a déshérité par pure rancune, en ma faveur, deux vieilles demoiselles, leur neveu et leur petit-neveu, mineur, tous sans fortune. Ces gens, poussés par un autre sentiment de rancune plus légitime, refusent formellement de faire valoir des droits que la justice telle que les hommes l'ont faite leur contesterait sans doute. A ma place, quel parti prendrais-tu ? C'est au docteur en droit que je m'adresse, et j'attends sa réponse.

« Ta cousine,

« ANNE. »

— Voici la réponse, et Anne tendit un second billet, que Fabien lut de même :

« Le docteur en droit te répond, Anne : il est à la disposition de tout le monde. Puisque, dans le cas très spécial que tu m'exposes, il y a un enfant mineur, chez qui les rancunes de famille seront peut-être émoussées plus tard, voici ce que je ferais à ta place : Je me considérerais comme simple dépo-

sitaire de ces fonds et les répartirais en placements à intérêts composés, sur la tête de cet enfant, jusqu'à l'époque de sa majorité où il serait libre de prendre la décision qui lui plairait. — Je t'ai dit ce que je ferais, mais, j'ajouterais que tes droits sur cet héritage, surtout après le refus si formel de ces gens, sont strictement et légalement indisputables... Il me paraît donc que pour régler cette question, le sentiment de ton fiancé te serait plus utile que le mien et je te conseille de le consulter.

« Ton cousin,

« RENAUD. »

— Très bien! très bien! fit M. de Monternon en terminant, c'est très bien cette réponse: « consulter votre fiancé »... C'est très bien, très correct... On ne peut contester que, malgré ses bizarries, Renaud de Fontennes ne soit gentilhomme jusqu'au bout des ongles.

— Eh bien! demanda Mlle de Maurois de sa voix brève des mauvais jours, eh bien! je vous consulte, je reconnais votre compétence; que feriez-vous à ma place?

— Alors... alors... tâtonna Fabien, — voyons... Vous, je le vois bien, vous penchez, par scrupule, vers la solution des placements sur... sur la tête du mineur.

— Oui, je penche, confirma Anne très ferme, et vous?

— Moi, moi... voyons, je ne sais pas... il faut que je demande à maman.

La queue de billard d'Anne résonna sur le plancher:

— Écoutez, monsieur Fabien, votre mère n'a rien à voir là-dedans. Je vous ai consulté puisque le *docteur en droit* semblait m'en faire une obligation, mais ma décision est bien arrêtée... Et, comme je veux qu'on n'ait plus à revenir sur cette question, je vais écrire à l'instant même à M^e Barillon de procéder sans tarder à ces divers placements.

Fabien s'agitait :

— Ce... cependant, je trouve que vous devriez vraiment réfléchir... Vous voyez que M. de Fontaines, qui a beaucoup de jugement, dit en finissant que vos droits sont strictement légaux... et incontestables. Il y a bien deux côtés à la question, oui, oui... que vous faites unique... Oui... oui... vous

devriez réfléchir... Si le mineur refuse lui aussi, plus tard, quoi? quoi? Ces revenus se seront donc bêtement entassés, pendant des années, sans que personne en ait joui... Oui, oui, oui! vous devriez réfléchir.

— C'est déjà fait, dit Anne en jetant sa queue sur le billard. J'aurais, en agissant autrement, le sentiment de commettre non seulement une indécatesse mais un vol manifeste... Renaud le sait très bien, lui-même ne pourrait pas juger la chose d'une façon différente.

Et sur un regard flamboyant qui signifiait : « Vous aussi, c'est ainsi que vous devriez la juger! » Anne quitta la salle de billard, laissant Fabien se distraire à de mélancoliques carambolages, en attendant son retour.

— Elle n'a pas dit où se trouvait le château, songeait-il, suivant la fumée bleue de sa cigarette ralumée, qui lui semblait emporter vers le plafond et ensuite dans l'insondable infini ce château mystérieux, placé par Anne sur un coteau problématique.

C'est dans cette attitude que le trouva Mlle Vertbois. Flairant vite quelque dissensément entre les fiancés, elle eût désiré l'intéroger sur le sujet de ses méditations solitaires, mais le retour d'Anne l'en empêcha. Elle sut néanmoins prodiguer à Fabien mille témoignages, habilement enveloppés, de sa sympathie. Et il les trouva doux, reprenant peu à peu son assurance et sa coutumière bonne estime de lui-même, sous les regards discrètement admiratifs que lui dardaient par instant les langoureuses prunelles vertes de la belle Yolande.

X

Vent sinistre.

— Eh bien, Yolande, que pèse votre escarcelle? La mienne commence à prendre de l'embonpoint. Je crois que je vais faire plus belle recette encore qu'hier.

Anne, très animée et charmante, dans une toilette d'un tissu léger et soyeux, dont la blancheur d'ivoire faisait ressortir le type particulier de sa tête brune et fine, allait et venait devant « sa boutique » comme

elle disait en riant, où, depuis la veille, marchande improvisée, elle vendait les objets les plus variés et les plus élégamment inutiles, à l'enseigne du « Lys d'or ».

— Nous sommes pourtant bien médiocrement placées, à cette extrémité de la salle, si loin de l'entrée ! grommela Yolande affaissée sur une chaise, à quelque distance de l'étalage auquel elle semblait prêter un intérêt médiocre.

— Nous sommes, en tout cas, admirablement placées pour le coup d'œil, repartit Anne, en embrassant du regard la vaste galerie vernissée et polie, pimpante et drôle comme un grand jouet d'enfant, sous le jour adouci qui tombait de son toit vitré doublé d'un gracieux velum.

L'agencement en était d'une extrême originalité, avec la double rangée des comptoirs pittoresquement encadrés par les décors en toile peinte et découpée qui en faisaient autant de petites maisons style moyen âge, dont les auvents et les enseignes se tremoussaient aux courants d'air des portes.

— Le coup d'œil ne me fait pas oublier la chaleur, qui est abominable, répondit Mlle Vertbois, d'un ton plutôt maussade ; — c'est une véritable corvée que vous nous avez imposée là, à toutes les deux, ma chère ! Je me demande quelle singulière idée vous avez eue ; je ne comprends pas ce qui peut vous plaire dans cette occupation monotone, et d'où vous vient votre extrême satisfaction.

— Elle me vient de deux motifs, répondit Anne que l'humeur de son amie amusait visiblement ; — premier motif : je ne m'ennuie pas du tout ; peut-être, je l'avoue, parce que l'occupation est nouvelle pour moi ; et, deuxièmement : pour la première fois de ma vie, oui, Yolande, pour la première fois j'ai le sentiment de faire quelque chose d'utile.

— Utile ! utile ! répéta Yolande, pas si utile que cela, après tout. Il serait bien plus simple de réunir, par quêtes ou par souscriptions, la même somme, sans se donner tout ce mal et s'imposer cette perte de temps.

— Non, non ! protesta Mlle de Maurois qui, armée gravement d'un plumeau multicolore, époussetait son magasin ; — quêtes ou souscriptions n'atteindraient pas le même but ; des gens se déroberaient, d'autres donneraient peu qui, venant ici par curiosité ou par obligation, subissent l'entraînement et se montrent dix fois plus généreux. Enfin, c'est une

jolie manière de faire la charité ; on n'a pas l'air de dire aux pauvres : « Nous nous donnons bien trop de mal pour vous ! » Aimablement, on semble leur dire : « C'est un plaisir pour nous de vous obliger. » Moi, je trouve cela charmant.

Yolande, sans se rasséréner, observa un moment les groupes élégants qui circulaient dans l'espace vide entre les comptoirs, et au milieu desquels se détachaient, de loin en loin, la robe de bure, le voile noir, ou la cornette blanche d'une religieuse.

— Personne de connaissance ! soupira Mlle Vertbois, en retombant sur sa chaise ; — c'est mortel ! Enfin, Mme de Lontay, au moins, nous a laissées seules pour quelque temps ; c'est un soulagement de n'être pas forcée de dissimuler qu'on meurt d'ennui et de chaleur.

— Il fait un peu chaud, c'est vrai, admit Anne doucement ironique ; — mais, chère Yolande, cela ne fait qu'embellir votre teint. Voici M. de Vareux qui se démène, là-bas, entre deux bouquetières ; je ne doute pas qu'il vous cherche. D'un coup d'œil magnétique, vous allez l'attirer ici, et je suis sûre qu'avec un seul (je dis un seul !) de vos sourires, vous lui ferez acheter la moitié de notre étalage. Ne le ménagez pas, Yolande, dressez toutes vos batteries !

— J'ai trop chaud ! bâilla Mlle Vertbois, indifférente.

Mais, soudain, sa physionomie changea. Elle se redressa, à la dérobée se mit sur les joues un nuage de poudre vite essuyé par son mouchoir en fine batiste et, dans sa glace de poche, vérifia la bonne harmonie de ses cheveux et de son chapeau.

— Ah ! ah ! mesdemoiselles, dit la voix un peu flûtée de Fabien de Monternon, les affaires vont-elles bien ?

— Comment ! fit Anne gaiement, vous revenez seul ! vous ne nous amenez pas d'acheteurs ! Voulez-vous bien vous en aller !

Anne eut pour son fiancé, malgré ce reproche, un regard assable. Elle était vraiment satisfaite de lui ; depuis deux jours, il s'était montré tout à fait à son avantage, papillonnant agréablement dans ce va-et-vient continual d'élégance ; très élégant lui-même ; causeur expert pour les conversations à bâtons rompus, qui s'ébauchaient sans jamais s'achever, les interlocuteurs changeant à tout instant. Et puis, il s'était, en vérité, donné beaucoup de mal pour seconder les deux jeunes filles et accomplir avec

ponctualité les ordres variés dont l'étondissait Anne, prenant au sérieux le rôle de racoleur qu'elle lui avait imposé. Enfin, il s'était montré lui-même client si largement généreux de « la boutique » de sa fiancée, qu'il était bien juste de lui en témoigner quelque reconnaissance.

Aussi Anne, écartant toute idée inquiétante, tout retour fâcheux sur le passé ou incursion trop indiscrete dans l'avenir, ne voulait songer qu'au joli présent.

— Cette fois, ma chasse n'a pas été fructueuse, dit Fabien gentiment, il faut que je m'avoue bêdouille. Cependant, j'ai vu tout à l'heure Hugues de Giffon, et il m'a promis de me rejoindre ici, oui, oui !... Mais vous savez que sa bourse est aussi fermée que son cœur qui, dit-on, n'a jamais eu de faiblesses. Alors, ça n'est pas une recrue dont je puisse tirer grande gloire, ha ! ha !...

Et Fabien rit de toutes ses dents, qu'il avait brillantes et soignées, à l'instar de sa jolie moustache.

— Monsieur Fabien, gémit Yolande, je crois que je vais me trouver mal ! Eventez-moi un peu, s'il vous plaît, je n'en ai plus la force ! et vous éventez délicieusement, comme personne, vous avez un coup d'éventail à vous.

M. de Monternon, flatté, prit l'éventail et l'agita devant le visage de Mlle Vertbois qu'elle tenait, avec une grâce dolente, incliné sur une épaule, les yeux à demi clos.

Anne contemplait ce tableau d'un œil quelque peu narquois. Les coquetteries de Yolande ne lui inspiraient ni jalouse, ni inquiétude.

— C'est parfait, au contraire, pensait-elle, cela me permet de voir et de juger mon fiancé à l'épreuve des séductions féminines !

Elle fit quelques rangements, inspecta la salle du regard et déclara :

— Je crois que je puis vous laisser le soin de la vente, tandis que je vais voir ce que devient tante Isabelle ; je ne serai pas longtemps absente.

Yolande, dès qu'Anne eut disparu, rouvrit instantanément ses yeux clos et, plongeant son regard dans ceux de M. de Monternon incliné au-dessus d'elle, murmura :

— Et vous, monsieur, êtes-vous comme... comme Hugues de Giffon ? Votre cœur n'a-t-il jamais eu de faiblesses ?

— Oh !... jamais ?... répéta Fabien avec quelque

fatuité ; vous pensez bien que je ne puis pas être aussi insensible que cela, vraiment !

— C'est-à-dire, n'est-ce pas ? glissa Yolande de la même voix murmurante, qu'on ne l'a guère été à votre égard.

Et ses yeux s'efforçaient d'exprimer une mélancolie touchante.

M. de Monternon, un peu troublé, agitait l'éventail dans tous les sens, au risque de compromettre par de trop vigoureux courants d'air les frissons savants disposés sur le front de Mlle Vertbois.

— Vous pouvez bien me le dire, insistait-elle ; — vous n'avez pas à craindre de me rendre jalouse : je ne suis pas votre fiancée (un soupir). Dites-moi, ne fréquentiez-vous pas l'ambassade polonaise ?

— Oui, oui... J'y ai eu un cousin, secrétaire ; j'y allais souvent, un moment...

— Ah !... Et vous avez eu des aventures avec de grandes dames polonaises ? Oh ! j'en suis sûre ! On dit qu'elles sont si... qu'elles sont très... Enfin c'était inévitable... Oh ! contez-moi cela ! Je serai discrète... Dites-moi, ces grandes dames de la noblesse polonaise, elles sont blondes, n'est-ce pas ? De mon blond, m'a-t-on dit souvent... Je me demande comment, après avoir été aimé de grandes dames polonaises de ce blond merveilleux, vous avez pu vous éprendre d'une brune comme Anne... Oh ! contez-moi vite, pendant qu'elle n'est pas là.

— Mon Dieu ! je vous assure... vous vous exagérez beaucoup... un peu trop... articula-t-il avec peine, désolé de n'avoir rien à avouer de ce genre et ne pouvant prendre son parti de démentir d'aussi agréables suppositions.

— J'en étais sûre... j'en étais sûre ! applaudit Yolande s'excitant à froid : — Mais chut ! voici Anne, taisons-nous ! Avec son caractère, elle ne pardonnerait ni à vous, ni à moi !

Et Mlle Vertbois, refermant à demi, sur ses yeux, ses longs cils roux, ajouta, à voix couverte, avec un attendrissement communicatif :

— Je vous remercie de vos confidences, elles m'ont été bien douces, mon cher Fabien... Je puis bien vous appeler Fabien, n'est-ce pas ? il y a si longtemps que nous nous connaissons et vous allez épouser ma meilleure amie !

— Eh bien ! dit Anne gaiement ironique ; vous n'avez pas fait grande besogne, il me semble. Tante Belle, avec ses soixante-seize ans, se donne

plus de mal que vous. Elle est admirable, pauvre tante ! Elle paraît si fatiguée ! Monsieur Fabien, voulez-vous aller au buffet pour lui faire porter quelque chose ? Elle a une masse d'acheteurs et ne veut pas quitter sa vente un seul instant.

— Oui... oui... bien volontiers, j'y vais, dit M. de Monternon, aimablement.

— J'ai fort envie de vous accompagner, gémit Mlle Vertbois ; je meurs de soif !

— Allez, allez ! Yolande, fit Anne, d'autant plus conciliante que les lamentations continues de son amie l'ennuyaient. Promenez-vous un peu, pour vous distraire, vous me reviendrez quand il y aura du monde. Pour l'instant, je me passerai très bien de vous. Allez ! allez !

Elle suivit du regard le couple qui s'éloignait et eut, derrière le dos des deux jeunes gens, un petit rire étouffé. Le siège en règle de son fiancé, par la belle Yolande, ne la laissait pas aveugle bien qu'indifférente :

— Tu ne me l'enlèveras, ma petite amie, chanta-t-elle entre ses dents, que si je le veux bien !

Inconsciemment, elle restait immobile, la main tendue vers un objet de l'étalage sans le prendre, et elle ajouta, plus haut :

— Il n'est pas encore trop tard pour le vouloir.

Deux secondes passèrent, puis Anne, revenant à elle, rougit et eut un instinctif regard pour s'assurer que personne n'avait pu l'entendre.

— Est-ce que je suis folle, voyons ! se dit-elle, irritée contre elle-même. Est-ce que l'admiration dont je suis l'objet partout où je vais, depuis mes fiançailles, ne prouve pas que mon choix est parfait... et mon sort enviable ?...

Retenant son petit plumeau multicolore, elle se remit à épousseter son étalage, en fredonnant :

Allons Manon ! Allons Manon !
Plus de folies ! plus de chimères !
Où va ton esprit en rêvant ?...

Elle s'arrêta de nouveau, songeuse, mais, presque aussitôt, reprit sa besogne, avec un de ses mouvements de tête volontaire :

— Je sais où il va, mais il faudra bien qu'il cesse d'y aller, puisque je ne le veux pas !...

Un flot d'acheteurs passa, elle fut fort affairée, pendant quelques instants, et maudit plusieurs fois Yolande de son abandon qui se prolongeait.

Puis, de nouveau, le calme se fit. La visite d'une sommité ecclésiastique détournait l'attention et la curiosité des visiteurs et interrompait la vente. Anne, inoccupée devant son comptoir, retomba, malgré elle, dans ses rêveries. Elle en fut distraite par la vue d'un petit garçon de trois à quatre ans qui courait à travers la salle, secouant d'admirables boucles blondes, avec l'exubérance de mouvements et les transports de gaieté que donne à certaines natures enfantines le sentiment d'échapper à la surveillance coutumière.

Anne aimait les enfants, surtout lorsqu'ils étaient jolis, et celui-ci était ravissant. En passant près d'elle, il buta et faillit tomber; d'instinct, elle tendit ses deux bras dans lesquels le petit se jeta avec confiance.

Tout en le remettant sur ses pieds, elle l'embrassa, et l'enfant, de ses yeux bleus et limpides, la regardait, étonné; puis il partit d'un grand éclat de rire et se sauva du plus vite de ses petites jambes. Anne rit aussi, tant l'égrènement joyeux de ce trille était irrésistible. Mais, de nouveau impatiente, elle se mit à inspecter le bazar dans toute sa longueur.

— Je me demande quand ils se décideront à revenir!

A ce moment, il lui sembla qu'un singulier mouvement se produisait du côté de la sortie; puis, un murmure de voix effrayées grossit, s'enfla... et, soudain, un cri jaillit: « Au feu! »

Anne eut un tressaillement et se sentit pâlir. Mais elle était de bonne race et, dès l'enfance, son père lui avait fait du mépris de la peur un idéal presque égal à celui de l'honneur; son regard vif parcourut dans tous les sens la longue galerie: elle ne voyait rien, ni fumée, ni flamme.

— Quelque fausse alerte, sans doute, songea-t-elle, et si l'on manque de sang-froid, il peut se produire une horrible panique!

En effet, on courrait déjà autour d'elle; l'instinct de tous était de se porter vers l'unique sortie sur la rue, assez éloignée de ce fond de salle. Le cri: « Au feu! » et des appels épouvantés se multipliaient de tous côtés. La vendeuse, voisine d'Anne, passa devant elle comme une trombe avec sa compagne de comptoir en lui criant:

— Sauvons-nous! sauvons-nous!

La jeune fille regardait toujours et ne voyait rien. Cependant une odeur bizarre commençait à se

répandre ; puis, de petites flammes coururent au bord du plafond, le velum prenait feu...

Anne sentit plus fort le frisson de la peur. Elle saisit l'escarcelle de Yolande, demeurée sur sa chaise, sa propre bourse, puis fit un mouvement pour s'élanter vers une étroite porte, située en face d'elle, de l'autre côté de la salle, et qu'elle savait donner dans un terrain vague qui, par derrière, bordait sur deux faces la construction tout en bois du bazar. Elle s'arrêta au bout de quelques pas, à l'idée soudaine que si le danger était véritable M. de Monternon viendrait la rejoindre, et qu'il pourrait, en la cherchant, se trouver exposé à cause d'elle.

— Du sang-froid ! du sang-froid ! se répétait Anne, je puis attendre encore, il ne me faut que quelques secondes pour gagner cette porte.

Cependant les courses folles, les cris redoublaient autour d'elle ; des flammèches tombaient du velum embrasé. Ne sachant trop ce qu'elle faisait, Anne jeta dans un pan de sa robe une partie des objets de son étalage pour les sauver. A ce moment, une voix d'enfant la fit retourner, c'était le petit garçon ramassé par elle quelques minutes plus tôt, qui courrait comme un fou avec des appels désespérés ; une flammèche attachée à sa manche menaçait d'embraser ses longues boucles. Anne bondit ; laissant glisser à terre les objets qui remplissaient sa robe, elle saisit l'enfant et, de ses mains gantées, éteignit la flamme ; puis, prenant dans ses bras le garçonnet tout sanglotant :

— N'aie pas peur ! lui dit-elle, ne crie pas ! nous allons retrouver ta maman tout de suite.

L'enfant se tut et la regarda de ses immenses yeux surpris mais confiants. Elle le serra contre elle. L'idée de ce petit être à protéger acheva de lui rendre sa présence d'esprit. Jugeant qu'il devenait dangereux d'attendre plus longtemps, elle se décida à sortir en emportant l'enfant. Mais, soudain, une pensée lui traversa l'esprit comme un éclair :

— Tante Belle ! Mon Dieu ! tante Belle ! que sera-t-elle devenue ? Peut-être Fabien l'aura-t-il emmenée ? Oui... sans doute... et c'est pourquoi je ne l'ai pas revu, lui...

Ce n'était qu'une supposition qui lui laissait une si intolérable incertitude qu'elle ne put se décider à quitter le bazar sans s'assurer, autant que possible, que sa vieille tante n'y était plus. Tenant toujours dans ses bras l'enfant qui se cachait la

figure dans son cou comme un pauvre oiseau épourré, elle fit quelques pas en courant vers le comptoir qu'occupait Mme de Meslandes. Un groupe de gens qui couraient dans un sens opposé la bouscula et faillit la jeter par terre avec son fardeau. Elle reprenait à peine son équilibre, le tourbillon passé, lorsqu'elle aperçut, au milieu de la galerie, s'acheminant de son pas lent et embarrassé, appuyée sur sa petite canne, la marquise de Meslandes.

Anne se précipita vers elle :

— Tante ! tante ! Comment, vous êtes seule !... M. de Monternon ?...

A ce cri, à la vue de la jeune fille, une émotion bouleversa le visage étrangement calme de la vieille dame :

— Toi ! Anne ! encore ici ! Sauve-toi vite, mon enfant !... Pas par là, on s'écrase ! Par le fond ! par le fond !

— Oui, je sais, tante, — fit Anne, d'un effort violent rendant sa voix paisible et assurée, — il y a une petite porte tout près ; prenez mon bras, nous irons plus vite.

La marquise, consciente du danger, refusa vivement :

— Non ! non ! va seule, ne m'attends pas !

Mais Anne, de force, lui prit le bras et le mit sous le sien. Elle avait posé à terre l'enfant qui se cramponnait à son autre main. Voyant la décision et la fermeté de la jeune fille, Mme de Meslandes cessa de se défendre, afin de ne point perdre un temps précieux. Ainsi groupées, avec l'enfant muet de terreur, elles se dirigèrent vers l'issue, si proche en réalité, mais qui leur semblait si loin, dans leurs efforts désespérément lents pour l'atteindre.

En vain, Mme de Meslandes cherchait à hâter le pas de ses pauvres membres pesants ; heurtées, bousculées, presque jetées à terre, dans un indescriptible tumulte, elles avançaient péniblement. L'atmosphère devenait irrespirable ; derrière elles, une lueur rouge grandissait, gagnait de proche en proche, si intense que bientôt la galerie entière, même dans les parties qui n'étaient pas encore la proie du feu, parut incandescente.

Mme de Meslandes redisait avec angoisse :

— Anne, va-t'en ! laisse-moi !

Et Anne serrant le bras de la vieille dame, serrant la main de l'enfant, répondait, raidie dans son inébranlable volonté :

— Non, ma tante ! non !

Enfin, elles atteignirent la porte, au moment où les deux comptoirs qui la cachaient à demi prenaient feu sous une pluie de flammèches.

— Sauvées ! cria Anne comme elles la franchissaient. Mais ce cri de joie s'étrangla dans sa gorge : à travers la fumée que le vent rabatiait, elle n'apercevait de tous côtés que d'immenses murs sans fenêtres, qui semblaient barrer le ciel même qu'on ne pouvait voir.

Un crissement assourdissant, un ronflement formidable où se perdaient les voix, les appels et les cris, les poursuivaient avec d'étouffantes bouffées de chaleur.

— Plus loin ! ma tante ! plus loin ! répétait la jeune fille, trainant, portant presque, avec la force décuplée de sa vigoureuse jeunesse, la pauvre vieille femme haletante.

On courait toujours autour d'elles ; un groupe se pressait devant un point du mur où l'on entendait frapper de grands coups précipités :

— On fait une ouverture ! C'est une fenêtre grillée !... disaient des voix angoissées. Mais l'entassement des gens, toujours plus nombreux, ne laissait rien voir.

— Je ne pourrai jamais passer par une fenêtre, Anne, dit Mme de Meslandes ; — laisse-moi, je m'abriterai contre le mur, la chaleur restera sans doute supportable, ici. Va avec cet enfant, tâche de te faire un chemin.

Anne secoua la tête et ressaisit le vieux bras tremblant qui cherchait à quitter le sien :

— Je ne vous laisserai pas, tante Belle ; si vous pouvez rester là, je le peux aussi. Je vais essayer seulement de faire passer l'enfant.

Elle se pencha pour le reprendre dans ses bras et, malgré l'effroi du moment, l'idée de se séparer de ce petit être qui avait cherché protection près d'elle lui fut douloureuse. Elle l'embrassa de toutes ses forces, des larmes dans les yeux... Puis, l'élevant au-dessus de la foule, elle crio :

— Un enfant ! prenez un petit enfant !

Mais, à la vue de l'épouvantable bousculade des gens qui s'écrasaient pour atteindre les premiers fissures libératrices, le petit garçon, crispé de terreur, se rejeta vers elle, lui serrant le cou à l'étouffer.

Alors, elle y renonça. La foule grossissait à chaque instant, assolée, n'écoutant rien, et risquait

de la séparer de sa tante ; elle lui reprit le bras, la tira au dehors et longea le pied du mur infranchissable, dans l'espoir, du moins, de s'éloigner du foyer de l'incendie. Au milieu de la fumée qui s'épaississait et, acre, prenait à la gorge, elle voyait passer et courir des gens ; une voix d'homme crio :

— Par ici ! par ici ! on peut gagner la rue...

Elle suivit, s'engagea dans une sorte de couloir, entre deux murailles brûlantes, l'une de pierres, l'autre de vapeurs dont les tourbillons étaient, heureusement, chassés du côté opposé par le vent. La chaleur était atroce. Contre son bras, elle sentait, à grands coups, battre le cœur de la marquise, et elle entendait haletter sa respiration oppressée ; le petit garçon trottaient, caché dans sa robe. Elle les abritait ainsi de son mieux, mais rien ne la protégeait elle-même contre l'ardeur croissante du brasier qui mugissait derrière le rideau de vapeur. Son visage ruisselait, elle croyait respirer du feu ; quelques secondes à peine s'étaient écoulées, il lui semblait marcher depuis des heures, et le poids de sa tante allait toujours s'alourdisant.

Elle l'entendit murmurer :

— Mon Dieu ! ayez pitié de cette pauvre enfant !

Pour la première fois, l'idée bien nette que la mort pouvait se trouver là, se dressa devant elle. La mort !... mourir !... Dieu !... Que serait-elle devant la mort, devant Dieu, y avait-elle jamais songé ? Et toute la futilité de sa courte vie de vingt-trois ans passa sous le regard soudain clairvoyant de son esprit. Avec une humilité jamais ressentie, Anne songea :

— Ma journée d'aujourd'hui, c'est tout ce que j'aurai à offrir à Dieu !

Et, tout à coup, d'un élan désespéré de tout son être jeune soulevé contre l'horreur de cette destruction en pleine vie, un appel instinctif jaillit de ses lèvres contractées :

— Renaud !... Si Renaud était là, je ne mourrais pas !

Il lui semblait qu'elle ne pourrait faire un pas de plus !... Mais, à travers la fumée, des mains se tendaient vers elles, on les attira par-dessus des débris de palissade renversés et broyés... Elles se trouvaient dans la rue, au milieu de gens qui criaient tous à la fois. On les repoussait toujours plus loin, la chaleur affreuse disparaissait, un air respirable, délicieux, rafraîchissait leur poitrine... c'était la délivrance, le réveil après un cauchemar d'épouvante.

XI

Vent qui chasse les mirages

Le jour tombait et l'obscurité envahissait déjà les coins de la chambre aux draperies lourdes et aux meubles anciens, où Anne était assise auprès de la marquise de Meslandes.

Celle-ci, étendue sur une chaise longue, respirait péniblement, les yeux fermés, le visage d'une paleur de cire. Le silence était presque absolu, les bruits de la ville se fondaient dans un roulement lointain et étouffé qu'on finissait par ne plus percevoir. Un parfum subtil d'éther flottait dans l'atmosphère, mais n'empêchait pas Anne de respirer l'odeur acre de fumée et de résine qui imprégnait ses vêtements, sa robe blanche souillée de taches et de déchirures.

Deux heures à peine les séparaient de la catastrophe qui, la première impression d'allégement après leur fuite dissipée, les laissait interdites et bouleversées, en proie, dans l'incertitude des événements, à mille sentiments tumultueux et opposés. Toutes deux se taisaient : la jeune fille n'osant formuler les espoirs que, malgré tout, avec l'élasticité de son âge, sa jeunesse cherchait à entretenir ; la vieille femme renfermant en elle l'horreur des appréhensions que lui dictait l'expérience d'une longue vie.

Dans le fiacre où elles s'étaient jetées avec l'enfant, au sortir de la foule grossissante autour du sinistre, Mme de Meslandes avait été prise de spasmes violents. Sachant sa tante atteinte d'une grave maladie de cœur qui rendait dangereuse pour elle toute émotion trop vive, Anne, saisie d'inquiétude, avait voulu la reconduire chez elle et ne pas la quitter avant d'être rassurée sur cette crise. Le médecin, demandé aussitôt, venait de sortir, et n'avait qu'à demi dissimulé à Mlle de Maurois sa préoccupation ; il recommandait instamment du calme, du calme ! Dans les circonstances, la chose était difficile. Cependant, Mme de Meslandes promit de se conformer à tout ce qu'on exigerait, à condition qu'on envoyât de suite un domestique au téléphone, pour rapporter des nouvelles précises de toutes les personnes dont elle appréhendait la présence dans le bazar au moment de l'incendie. L'ordre avait été donné et,

depuis, elle se taisait docilement, abattue du reste par la souffrance, ne trouvant de force que pour ouvrir de temps en temps les yeux et fixer la petite pendule placée sur une table auprès d'elle. Dans l'intervalle, elle semblait dormir ; Anne savait qu'il n'en était rien et que sa tante pensait...

Elle aussi pensait, mais s'étonnait de ne pouvoir donner un cours suivi à ses pensées. Tantôt elle revivait les minutes d'inoubliable angoisse que la multiplicité et l'intensité des sensations avaient rendues longues comme des siècles ; tantôt, elle revoyait les avenues, les rues toutes ensoleillées et pleines de leur animation et de leur gaieté journalières, telles qu'elle les avait contemplées, presque avec stupeur, tandis que le fiacre les ramenait à l'hôtel de Mme de Meslandes. Alors, il lui avait semblé impossible de croire à la réalité du sinistre et, de très bonne foi, elle répétait à la marquise : « Voyez, tante Belle, ce calme des rues ! Il y aura eu plus de peur que de mal, tout le monde aura échappé au danger... comme nous... » Puis soudain, elle croyait sentir sur ses lèvres le doux frôlement des mèches blondes du petit garçon qu'elle avait tenu sur ses genoux pendant le trajet, et ses idées prenaient un nouveau cours. Quelle étrange coïncidence ! une coïncidence d'histoire faite exprès, à n'y pas croire, vraiment, bien que sa tante affirmât que la vie fut remplie de ces singuliers rapprochements ! Lorsque Anne avait interrogé l'enfant, à la question : « Comment t'appelles-tu ? » le petit avait répondu tout d'une haleine, comme une leçon soigneusement apprise :

— Zavier de Sembreux, 3, rue Lambrune.

Deux fois, Anne le lui avait fait répéter, et, dans sa surprise, une autre question lui était venue logiquement à l'esprit : « As-tu des tantes qui s'appellent Mmes Olleroles ? »

Très affirmatif, le petit répondait aussitôt :

— Bien sûr ! c'est tante Huguette et tante Estelle. Elles sont vieilles ! vieilles ! et tante Huguette ne peut presque plus marcher.

Le doute n'était pas possible. Remettant à plus tard les conclusions à tirer de cette singulière rencontre, Anne avait fait reconduire l'enfant par une femme de chambre, ordre donné à cette dernière de le confier à la concierge de la maison habitée par ses parents, sans se montrer à ceux-ci ni dire le nom de la personne qui le renvoyait.

Mais Anne avait éprouvé un vrai chagrin à se séparer du garçonnet ; il lui semblait presque avoir acquis des droits sur lui ! il était si doux de baisser ses cheveux de chérubin et de penser que, sans elle, cette petite vie aurait peut-être été dévorée par l'horrible flamme...

Un gémissement de sa tante fit pencher la jeune fille vers elle :

— Rien encore, Anne ? Joseph n'est pas revenu ?

— Non, tante. Ne vous tourmentez pas, ce n'est pas étonnant : il aura trouvé le téléphone encombré, et, même avec une voiture, il n'aurait pu faire, en si peu de temps, une telle tournée.

La marquise soupira et se tut de nouveau. Malgré le ton persuasif de sa réponse, Anne, retombée dans ses réflexions, sentait croître l'inquiétude qu'elle avait cherché à réprimer jusque-là. Elle s'étonnait que personne ne fût encore venu s'informer de la marquise, dont toute la famille, tout leur cercle, savait le rôle assidu à la vente de charité. Était-ce de bon ou de mauvais augure, ce silence ? Soudain, elle se demanda ce qu'avaient pu devenir Yolande et... M. de Monternon... Surprise, un peu honteuse de ne pas s'être posé plus tôt cette question, elle sondait, avec une singulière curiosité, le calme, la presque indifférence de son cœur à l'égard de son fiancé. Se serait-elle si facilement contentée de suppositions rassurantes si...

Tout à coup, un flot de sang envahit ses joues, son front, son cou... Elle venait de se souvenir du cri d'angoisse, appel désespéré, ardent, jeté par elle dans le moment d'agonie où elle avait cru tout perdu ; cet appel qui était vraiment celui de son cœur et qu'elle entendait, à ce souvenir, vibrer encore à son oreille, comme si sa propre voix l'eût poussé de nouveau :

— Renaud ! Si Renaud était là !

Et entraînée par sa pensée, elle se le représentait tel qu'il eût été, s'il avait pu être là ; ce qu'il eût fait, ce qu'il eût dit, et comment, avec lui, nulle crainte n'aurait pu l'atteindre... Quoiqu'elle le sût parti depuis trois jours pour son voyage en Amérique, elle se laissait aller à la douceur d'imaginer ce qu'il ferait s'il entrât à ce moment même dans la pièce, sachant le danger terrible qu'elle avait couru. Elle voyait ses yeux avec leur expression d'angoisse puis de joie, elle entendait ses exclamations de bonheur en la retrouvant saine et sauve, elle sentait ses mains

presser les siennes, tandis qu'elle, de tout l'élan de son cœur, elle allait vers lui...

Une ombre s'avanza, du fond de la chambre, Anne tressaillit et faillit jeter un cri. C'était la femme de chambre; elle murmura quelques mots tout bas, en remettant une carte à la jeune fille. Celle-ci se dressa comme poussée par un ressort.

Mme de Meslandes, arrachée à sa torpeur, fit un mouvement et demanda avec vivacité :

— Qu'est-ce ? Joseph est-il revenu ?

— Non, ma tante, répondit Anne, ne vous agitez pas. C'est seulement M. de Monternon. Mais, par lui, nous aurons des nouvelles, et rassurantes sans doute, puisque, vous le voyez, à lui non plus, il n'est rien arrivé.

Dans le grand salon, Anne se tenait, maintenant, toute droite, presque rigide sur sa chaise, et, devant elle, s'agitait son fiancé, bouleversé jusqu'à l'incohérence. La froideur et le calme extraordinaire avec lesquels la jeune fille avait accueilli ses premières paroles et réprimé l'expression émue de sa joie en la revoyant indemne, achevait de faire perdre ses moyens au pauvre garçon.

— Qu'aurez-vous pensé de moi, mademoiselle Anne, chère Anne ? Je suis au désespoir !... Dites-moi que vous n'avez pas cru que je vous abandonnais dans un tel moment, que, volontairement, je n'étais pas auprès de vous. Non ! vous ne pouvez pas penser cela !... Je viens de passer deux heures affreuses... Chez vous, où j'ai couru tout de suite... j'y étais avant cinq heures... on n'a rien pu me dire, les domestiques ne comprenaient rien à ce que je demandais... Mme de Bedarrens n'était pas rentrée... on ne vous avait pas vue... Je suis retourné, revenu, retourné encore, piétinant sur place... oui, oui, oui... vraiment fou ! Et, tout le temps, l'idée que vous étiez peut-être restée *là-bas* ! Ou que si vous en étiez sortie, vous pensiez je ne sais quoi de moi, je ne sais quoi... quoi... quoi... J'aurais pourtant bien mieux aimé être près de vous, allez ! et vous aider à échapper au danger... Je ne pensais qu'à vous, tout le temps ! Mais, Anne, quand une femme affolée se jette sur vous, se cramponne à vous, hurlant de peur pour qu'on la sauve, que peut devenir l'homme le plus fort ? Que voulez-vous... mettez-vous à ma place... Il aurait fallu la battre pour lui faire lâcher prise... Je n'ai même pas eû le temps... elle m'a poussé dans la foule... la foule nous a pris, jetés dehors... dehors... Je ne l'y ai pas

portée de bonne volonté, je vous assure !... Nous étions dans la rue, hors de danger, qu'elle me serrait encore le cou à m'étrangler... Elle en restera folle, j'en ai peur !... Vous comprenez...

— Vous ne m'avez pas dit de qui vous parliez, mais c'est de Yolande, n'est-ce pas ? interrogea Anne, avec le même calme glacial.

Fabien, rouge, en sueur, s'essuyait le front :

— Oui, oui, oui. C'est elle ! Elle avait été avec moi au buffet, vous vous en souvenez ?... Oh, combien je maudis cette absence, sans laquelle j'aurais été auprès de vous !... Après le buffet, elle a voulu que je la conduise au cinématographe... c'était tout à côté, vous savez... pour y jeter seulement un coup d'œil, prétendait-elle... Quand on a crié : « Au feu ! » nous allions le quitter. Je lui disais que nous étions là depuis trop longtemps, que vous auriez besoin de nous... elle soutenait qu'il n'y avait que cinq minutes...

Anne, d'un geste, l'interrompit de nouveau :

— Oui, oui, j'ai compris, je vois comment cela s'est passé. Je pensais bien, du reste, que vous étiez avec elle.

— Oh ! vous pensiez... Mais vous n'avez pas cru que, volontairement, je serais assez lâche pour vous oublier ?... Vous ne m'en voudrez pas ? Oh ! c'est à genoux que je devrais...

— Voyons ! voyons ! dit Anne sur une note paisible bien faite pour refroidir l'excitation sentimentale de son fiancé, ne vous exaltez pas ainsi. Je ne vous en veux de rien du tout. Pareille aventure sera arrivée, sans doute, à bien d'autres. Tout est expliqué, n'en parlons plus. Savez-vous s'il y a des blessés ? Est-ce que tout le bazar est brûlé ? Nous sommes sans nouvelles, ma tante s'agit, je voudrais la calmer...

— S'il y a des blessés ! répéta Fabien de Montronn la regardant avec stupeur. Vous ne savez donc pas ?... Quand je suis retourné là-bas, ne vous trouvant pas chez vous, on ne pouvait plus passer... des voitures d'ambulance partout... On disait qu'il y avait plus de deux cents personnes restées là... dans l'incendie... Et quant au bazar, il n'en subsiste pour toute trace que trois poteaux calcinés !...

— Mon Dieu ! s'exclama Anne, deux cents personnes ! Est-ce possible !

L'horreur d'un tel désastre l'étreignit tout entière, et un grand frisson la parcourut qu'elle n'avait pas ressenti au moment du danger.

Tandis que Fabien continuait à parler, emporté par le sujet, donnant d'effrayants détails, citant des noms, elle n'écoutait plus. Tout son être revivait l'affreuse scène et subissait cette impression dont Dieu nous fait parfois la grâce, afin de nous donner, dans un éclair, le vrai sens de la vie ignoré par la foule, cherché dans les tâtonnements et l'obscurité par ceux qui cherchent : le sentiment de notre impuissance, de l'erreur qui nous fait croire que nous possédons notre vie, cette vie qui nous semble si intense quand elle n'est qu'un souffle et ne pèserait dans tout l'univers pas plus qu'un atome, si elle n'y était pesée par la main et l'amour de Dieu...

Anne tressaillit et revint à elle. Fabien d'un geste reconnaissant portait à ses lèvres les doigts de la jeune fille, en murmurant :

— Vous m'avez pardonné, alors, n'est-ce pas, chère Anne ?

Elle eut un brusque recul, et, devant l'étonnement chagrin du pauvre Fabien, balbutia :

— Mais je n'ai rien à vous pardonner, rien ! rien ! Au contraire, je vous assure...

Elle descendait en elle-même, et se sentait remplie de honte ; toute sa conduite lui paraissait maintenant sous un jour odieux, si déloyale envers ce garçon honnête et sincère qui l'aimait... tandis qu'elle ?... Que devenaient l'honnêteté et la sincérité au milieu des calculs vaniteux et égoïstes qui avaient dirigé son choix ? Et comment qualifier cette sorte de mépris injuste avec lequel, sans tenir compte des sentiments de son fiancé, elle s'était si froidement disposée à accepter tout de lui, en se réservant tout d'elle-même, satisfaite de venger ainsi ses propres sentiments froissés par un autre... un autre que, malgré tout, elle avait si peu banni de sa pensée et de son cœur, que sans résistance, quelques instants plus tôt, elle lui abandonnait l'une et l'autre, pendant l'étrange réverie à laquelle l'avait arrachée l'arrivée de M. de Monternon.

— Rien à me pardonner... au contraire... au contraire ? répétait Fabien surpris et sans comprendre.

— Oui, oui, au contraire... redit Anne avec un accent d'humilité, un trouble qui la rendaient presque méconnaissable pour M. de Monternon qu'elle avait habitué à de tout autres allures. — Oui, au contraire... c'est moi qui devrais... Je vous dirai, Fabien, il y a des choses que je dois vous expliquer... Mais

aujourd'hui, ce n'est pas possible... je ne pourrais pas. Je dois réfléchir avec plus de calme, et puis... Qu'est ceci, écoutez ! fit-elle, en lui posant la main sur le bras.

Un bruit de voix et de sanglots, des exclamations, leur parvenaient à travers les portes. Anne s'élança, suivie plus lentement par Fabien.

Mme de Bedarrens venait d'arriver, si bouleversée et émue que, sans rien écouter, elle s'était précipitée dans la chambre de la marquise, et, là, en quelques mots, mêlés à ses transports de la retrouver saine et sauve ainsi qu'Anne, lui avait révélé toute l'étendue du désastre. Anne trouva Mme de Meslandes en proie à un nouvel assaut de ces terribles spasmes tant redoutés du docteur. Consternée, et comprenant trop tard sa faute, Mme de Bedarrens pleurait à chaude larmes à côté d'elle.

La pauvre chanoinesse, par le fait de la présence d'Anne à la vente, s'était trouvée devant une entière après-midi de liberté qu'elle avait employée à aller voir une amie dans un couvent de la banlieue. En rentrant à Paris, seulement, elle avait appris l'effroyable catastrophe, sur les boulevards que sa voiture traversait au milieu d'une foule épouvantée et affolée, prenant d'assaut les fiacres où les vendeurs de journaux luttaient de vitesse et débitaient à grands cris les éditions multipliées des feuilles du soir. Et, sous le coup de sa violente émotion, elle était accourue...

Le timbre de l'appartement, maintenant, n'arrêtait plus ; le salon de la marquise se remplissait de visiteurs consternés, apportant ou demandant, avec angoisse, de nouveaux détails.

En dépit des supplications d'Anne, Mme de Meslandes, la crise si pénible d'étouffements à peine passée, voulut voir tout le monde, parler, questionner, connaître toute la vérité ; jusqu'à ce qu'enfin une nouvelle crise, plus forte que les deux premières, la terrassât de nouveau. On dut la coucher et elle demeura si épuisée que toute parole lui devint impossible. Les mains jointes, les yeux clos, elle restait immobile dans son grand lit, ses lèvres seules s'agitaient faiblement dans une infatigable prière. Et Anne qui ne pouvait se décider à la quitter, assise à son chevet, la regardait de ses grands yeux bruns tout remplis de trouble et de pensées nouvelles.

XII

Vent qui pleure.

Une écrasante atmosphère de consternation et d'angoisse pesait sur Paris, depuis trois jours. La sonnerie lugubre des glas tombant de tous les clochers semblait dominer sans cesse les rumeurs de la ville. Dans les rues, la population terrifiée mais curieuse de sensations violentes et de drames, s'alignait au long des trottoirs, pour voir défiler les cortèges funèbres, plus ou moins somptueux, qui se dirigeaient vers les paroisses ou vers les gares. Un seul sujet absorbait toutes les conversations, de nouveaux noms s'ajoutaient chaque jour à la longue liste des victimes, et les larmes de ceux qui pleuraient troublaient même le cœur de ceux que n'atteignait aucun deuil.

Dans le salon de Mme de Meslandes, Anne se trouvait de nouveau avec son fiancé. La jeune fille, que l'affection et l'inquiétude retenaient pendant le cours de ces tristes journées au chevet de sa vieille tante, avait chargé la chanoinesse de la remplacer quelques instants qu'elle désirait passer seule avec M. de Monternon.

Ce qu'elle voulait lui dire en ce tête-à-tête, elle l'avait formulé avec la décision et la netteté propres à son caractère ; mais elle demeurait saisie de remords devant le résultat de cet aveu.

Le pauvre Fabien, anéanti sur sa chaise où le coup inattendu venait de l'écraser, regardait tantôt Anne, tantôt la bague des fiançailles qu'elle lui avait rendue et qu'il tournait nerveusement entre ses doigts. Et des larmes, de vraies larmes, rondes comme des perles, glissaient jusqu'à sa moustache blonde, sans bruit ni choquant éclat de désespoir ; de jolies et très correctes larmes, mais dont la vue crispait tous les nerfs d'Anne, tant elles lui semblaient à la fois ridicules et touchantes.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi ne voulez-vous plus ? balbutiait le malheureux, dans son émotion perdant le bégaiement qui le ridiculisait d'habitude. Il y a quelques jours, vous vouliez bien, vous ne pensiez pas à... à... cette objection que vous dites maintenant.

— J'ai très mal agi, fit Anne avec effort, je l'avoue,

agi très légèrement, et je me le reproche de tout mon cœur, je... je vous assure...

Et elle se mordait les lèvres, sentant qu'elle aurait dû dire autre chose, mécontente de la banalité des seuls mots qui lui venaient à l'esprit.

— Je n'ai qu'une excuse, continua-t-elle, c'est que presque tous les mariages se font ainsi, avec la même coupable inconscience que j'y mettais...

— Oui, oui, justement, interrompit M. de Monternon, se raccrochant à l'idée ébauchée par la jeune fille, mais en tirant une autre conclusion ; — justement ! quantité de gens se marient ainsi sans en chercher plus long. Quand on a tout pour être heureux ensemble, on s'aime après, même si on ne s'aimait pas avant avec toutes sortes de grands sentiments qu'on ne trouve que dans les romans. Moi je ne vous en demande pas tant... Je pense bien que vous n'avez pas de raison d'éprouver à mon égard ces sentiments-là. Mais vous savez bien que je suis incapable de vous rendre malheureuse. Je vous aime tant, moi ? Je vous admire ! J'étais si fier, depuis que nous étions fiancés, à la pensée de vous avoir pour femme !... Vraiment, Anne, vraiment vous croyez que ce n'est pas possible ? Non, je ne puis pas accepter comme définitive cette rupture !...

— Il le faut pourtant, prononça Mlle de Maurois ; en toute loyauté, je dois vous rendre votre parole ; je me suis trompée et nous ne devons pas prolonger une situation semblable.

Elle se reprochait la dureté de sa voix qui venait de la réelle émotion qu'elle était obligée de dominer. Bien qu'elle se rendit compte de ce qu'il y avait de superficiel dans le chagrin momentanément très sincère de M. de Monternon, le sentiment de l'injustice commise par elle pesait lourdement sur sa conscience et lui rendait cette scène plus pénible encore qu'elle ne l'aurait cru. Pour y mettre fin, une courte phrase eût suffi :

— Je ne puis pas vous épouser, puisque j'en aime un autre.

Mais cette phrase, elle ne pouvait pas la dire.

Fabien s'était levé et arpentaient le salon. Chaque fois qu'il se rapprochait de la porte, Anne espérait qu'il en franchirait le seuil ; même accompagné de sa malédiction, ce départ lui eût été un soulagement. Mais, le pauvre fiancé éconduit ne pouvait pas se résigner à ratifier le fait accompli. Il oubliait toute fierté pour se cramponner à des bribes d'es-

poir imaginaires : les caprices des temmes sont si incompréhensibles ! Une autre idée le tourmentait qu'il exprima piteusement :

— Que va-t-on penser de moi ?... Une rupture après cette affaire de l'incendie !... Tout le monde croira que vous ne voulez plus de moi à cause de mon attitude, de mon abandon, tandis que vous vous conduisiez héroïquement.

— Mais vous vous conduisiez héroïquement, vous aussi, puisque vous avez sauvé Yolande, fit Anne, sans pouvoir réprimer un sourire.

M. de Monternon eut un geste de rage :

— Ne me parlez pas de Mlle Vertbois ! Je n'oublierai jamais que c'est par sa faute que je me suis trouvé séparé de vous, ce jour-là.

— Pourquoi lui en garder rancune, puisque moi-même je ne lui en veux pas ? dit tranquillement Anne qui reprenait son sang-froid. Quant aux mauvaises interprétations que vous craignez, il y a un moyen bien facile de les éviter : l'état de ma tante, tous ces deuils multipliés autour de nous, autant de raisons de remettre notre mariage à une date indéterminée... Puis, vous me disiez que votre mère, très ébranlée par les horreurs de ces derniers jours, aurait désiré quitter Paris en ce moment : accompagnez-la à la campagne, on ne s'apercevra pas ainsi que vos visites près de moi ont cessé, et, dans quelque temps, nous insinuerons peu à peu la vérité.

Fabien l'écoutait avec un mélange d'admiration et de regrets :

— Ah ! quelle femme vous êtes ! comme tout est facile, lumineux avec vous ! Comment pourrai-je me consoler ? Nous aurions été si heureux ! Anne, si heureux !

Anne s'était levée. Elle le voyait, il lui fallait trancher dans le vif, pour mettre fin à cette scène qui, avec ce bon et simple garçon, menaçait de n'avoir pas de terme.

— Je dois retourner auprès de ma tante, Fabien, vous savez nos inquiétudes, je ne puis la laisser si longtemps. Disons-nous non pas adieu, mais au revoir, en nous serrant la main avec la cordialité d'amis sincères, nos fiançailles auront du moins servi à cela.

Elle dégagea sa main que le jeune homme désolé cherchait à retenir, et sortit très vite du salon. Elle avait hâte de fuir la vue du visage convulsé de chagrin du pauvre Fabien, et le reproche de ses yeux

où elle retrouvait le regard éploré d'un malheureux mouton que, quelques années plus tôt, à la campagne, elle avait blessé par maladresse, dans un pré, en jouant avec le fusil de Renaud.

Longtemps, auprès du lit où sa tante somnolait, elle resta inactive et pensive, roulant et déroulant sans bruit, entre ses doigts, le rosaire de la marquise. Un grand allégement lui emplissait de plus en plus le cœur. Elle avait vite oublié la peine de son fiancé si sommairement exécuté, prise tout entière par la douceur de sentir sa pensée libre maintenant d'aller au gré de son désir. Et c'était fort loin que la portait cette pensée, cherchant sur l'Océan, au milieu des vagues majestueuses, un paquebot qui s'éloignait sous la fumée de sa grosse cheminée... Dire que Renaud était là, sur le pont ou dans sa cabine, ne sachant rien de la catastrophe arrivée cinq jours après son départ, rien non plus de ce qui venait de se passer aujourd'hui !... Demain, sans doute, il toucherait terre, trouverait des journaux et apprendrait l'affreuse nouvelle. Craindrait-il pour elle ?... Que penserait-il ?... Lui écrirait-il, comme il l'eût fait autrefois, sous le coup de la première émotion, pour être plus vite rassuré ? Lui répondrait-elle... en le rappelant ?...

Mais soudain, la vision très nette de la scène singulière entrevue dans le cabinet d'affaires de M. de Fontennes, un mois plus tôt, lui passa devant les yeux, et une bouffée de colère et d'orgueil la redressa... Non ! jamais, elle, la première, elle ne le rappellerait !... Seulement... maintenant, elle lui permettrait de s'expliquer, s'il le pouvait...

A ce point de ses méditations, elle rencontra les yeux grands ouverts de la marquise qui fixait sur elle son regard profond et doux ; Anne tressaillit, il lui semblait que ses intimes pensées avaient eu pour témoin ce regard pénétrant.

— Oh ! tante Belle ! tante Belle ! vous ne dormiez donc plus ? Etes-vous éveillée depuis longtemps ? dit-elle en se penchant vers la vieille dame ; et, ne pouvant s'empêcher de traduire son impression, elle ajouta : — Avez-vous vu à quoi je pensais ?

Mme de Meslandes sourit, et de sa voix faible :

— Non, ma petite, Dieu ne m'a pas encore accordé le don de lire clairement les pensées. C'en est un qui fera partie, j'espère, de nos bonheurs Là-haut, afin que nous puissions alléger par nos prières les peines cachées (les plus lourdes !) de

ceux que nous aurons laissés sans notre affection ici-bas. J'espère, oui, j'espère ! qu'alors Dieu me permettra de connaitre les tiennes pour en prendre toujours ma part.

— Alors, tante Belle, fit Anne avec un enjouement factice, — pour être heureuse en Paradis, il vous faudra, plus encore que maintenant, porter les peines des autres ? Eh bien ! si ce sont là vos projets, j'espère, moi, que vous n'y arriverez que dans fort longtemps.

La marquise ne lui répondit pas, son regard se porta vers un grand crucifix suspendu au fond de son alcôve. Et, tandis qu'elle se détournait ainsi légèrement, Anne, malgré la gaieté des mots qu'elle venait de prononcer, observait avec inquiétude les traits de sa tante si étrangement changés depuis trois jours. Changés ? transfigurés, eût-on pu dire ; car, sur le visage décoloré, les rides, les signes des années semblaient s'être effacés sous une légère bouffissure. Les cheveux, encore abondants, encadraient de leurs ondes d'un blanc mat le front admirable et les yeux bleus agrandis. On eût hésité pour fixer un âge sur ce visage lumineux comme un beau marbre qu'une âme eût habité.

— Tante Belle, reprit la jeune fille avec un respect très tendre ; — quand je demandais si vous aviez deviné mes pensées, ce n'était pas dans l'idée de vous les cacher ; au contraire, c'était dans mon désir que vous eussiez pu lire en moi... Je m'explique, maintenant, pourquoi ma pauvre chère grand'mère se montrait autrefois si jalouse de vous à mon égard : c'est que je n'ai jamais éprouvé qu'avec vous ce grand besoin d'expansion... Aujourd'hui, je voudrais vous dire... mais je n'ose pas... j'ai peur de vous fatiguer.

La marquise secoua la tête :

— Parle. Je suis très bien, je n'éprouve nulle fatigue. Ta confiance, ma chérie, me sera douce, je la désire.

Anne se rapprocha du lit et parla presque bas :

— Tante Belle, j'ai reconnu, ces jours-ci, combien je m'étais trompée, et combien vous aviez eu raison de désapprouver ma résolution inspirée par des motifs... si purement mondains et... vaniteux... J'ai une idée de la vie toute différente de celle que j'avais il y a quelques jours à peine... Je viens de rompre mon engagement avec M. de Monternon... Ai-je bien fait ? Etes-vous contente ?

Là marquise fit de la tête un léger signe d'acquiescement :

— Je suis heureuse... tu m'enlèves un grand poids de l'esprit... Pauvre garçon ! ajouta-t-elle plus bas.

Anne, appliquant ces derniers mots au malheureux Fabien, dit, contrite :

— Pauvre garçon ! Oui, tante Belle, je l'ai fait souffrir, et cela est mal... Je me le serais pardonné bien facilement, il y a huit jours ; maintenant, j'en ai du remords plus que je ne puis dire !

Mme de Meslandes la regarda :

— Tu parles de M. de Monternon ? Tes remords sont justifiés et ils expieront ta légèreté... Mais, c'était à un autre que je pensais.

Une rougeur intense envahit le visage de Mlle de Maurois, mais elle ne baissa pas la tête, ne chercha pas à la dissimuler ; au contraire, ses larges yeux bruns s'ouvraient avec droiture aux regards interrogateurs de Mme de Meslandes, et, se rapprochant encore, elle murmura :

— Vous saviez, tante Belle ! Il vous avait dit, peut-être ?

— Oui, fit la marquise, il m'a tout conté, dans un moment d'attendrissement, la veille de son départ, en me faisant promettre de te donner l'explication que tu n'avais pas voulu entendre, s'il mourait là-bas...

— S'il mourait ! cria presque Anne ; oh ! tante !

Les yeux profonds de Mme de Meslandes scrutèrent encore davantage ceux de la jeune fille :

— Tu l'aimes donc, Anne ?

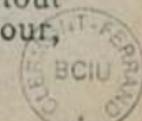
Et Anne, douloureusement, mais sans hésitation, répondit :

— Oui, tante, je l'aime de toutes mes forces, je l'ai toujours aimé, tout le temps, et toujours davantage.

— Ton cri de tout à l'heure le dit assez, reprit la marquise, et celui que j'ai entendu, quand tu t'exposais pour moi, pauvre enfant, ce jour terrible... Mais, alors, Anne, pourquoi M. de Monternon ?

Anne, cette fois, se cacha le visage :

— Oh ! tante Belle... oui c'était mal, mais si vous saviez !... J'ai été si désolée, si désillusionnée, si irritée contre Renaud, que je croyais, d'abord, ne plus l'aimer du tout. Ensuite, c'était contre moi-même que j'étais fâchée, et je voulais me forcer à ne plus l'aimer... Je voulais me persuader que mon mariage avec M. de Monternon me donnerait tout le bonheur que je pouvais désirer... hors l'amour,



dont je ne voulais plus... Surtout après... quand plusieurs fois j'ai essayé de faire comprendre à Renaud que je regrettais d'avoir refusé l'explication qu'il avait voulu me donner, et il a dédaigné! Il a tout fait, même, pour souligner qu'il m'avait prise au mot, que tout était bien fini entre nous... Jusqu'à ce départ... Pourquoi est-il parti?

— Il ne pouvait supporter de voir ton mariage avec un autre.

Anne réprima un sanglot qui lui contractait le gosier, son orgueil lui défendait encore de s'attendrir :

— Mais pourquoi... pourquoi parlait-il de mourir?

— Parce que, dans la jeunesse, il semble toujours facile de mourir. Il faut avoir vieilli, pour savoir jusqu'où peut aller la souffrance du pauvre cœur humain sans abréger sa vie... En somme, Renaud se montrait courageux; il voulait, là-bas, par le travail, arriver à dominer, à oublier sa peine. Mais le sentiment de ton injustice à son égard était pour lui comme un dard dans la plaie, et il a essayé de l'émoissonner en me le confiant.

— Mon injustice à son égard? répéta Anne troublée. — Tante Belle, vous a-t-il vraiment dit ce que j'avais surpris?... Ce tête-à-tête avec cette femme en larmes, criant si haut son désespoir que j'entendais, à travers la porte, les mots: *abandon... mépris...* Et ces lettres à terre, et l'effroi de Renaud, lorsqu'il m'aperçut. Comment a-t-il pu justifier une scène si étrange qui ne pouvait s'interpréter que d'une seule façon?...

— Il y en avait deux pourtant, mon enfant, puisque ton interprétation était fausse, dit la marquise d'une voix calme. Cette personne que tu as trouvée en conversation si émue avec Renaud, est une malheureuse femme, actrice de dixième ordre, menant à Paris une de ces existences tombées dont on ne peut parler ouvertement devant une jeune fille. Elle avait abandonné jadis, pour adopter cette vie, des parents honnêtes et dans une petite aisance. Depuis, la mauvaise chance, jointe au chagrin de sa faute, a plongé ces malheureux dans une affreuse misère. Leur fille l'a su et, par un sentiment d'amour filial que, malgré ses erreurs, elle a gardé très vif, elle a voulu leur venir en aide. Elle s'était adressée à Renaud, par l'intermédiaire de ses œuvres, pour faire cette démarche auprès de ses vieux parents. Mais ceux-ci, avec une respectable fierté, ont refusé

tout secours de la main de leur fille, ne voulant pas de l'argent acquis par leur déshonneur; à ses instances réitérées, ils ont même répondu qu'ils désiraient ne plus entendre parler d'elle, qu'elle était morte pour eux. Les lettres que tu as vues à terre, étaient des lettres d'elle qu'ils lui renvoyaient par Renaud, sans avoir voulu les ouvrir. Ces pleurs, ces sanglots, ces protestations que tu as surpris, c'était le désespoir de cette malheureuse à qui Renaud venait de dire la vérité; ce qu'il avait fait sans assez de ménagements, m'a-t-il avoué, parce qu'il n'avait qu'une pensée : te rejoindre, et, aussi, parce que l'idée que tu pouvais rencontrer cette femme, lui parler peut-être, te trouver, si peu que ce fût en contact avec elle, lui était odieuse et lui faisait perdre la tête. Il ne l'avait plus à lui du tout, quand il t'a vue sur le seuil de la porte, il me confessait avoir eu un vrai geste de terreur pour t'empêcher d'entrer...

— Oui, oui, voilà ! s'écria Anne avec passion; voilà ce qui m'a trompée, ce geste, son effroi, toute son attitude si équivoque ! N'aurait-il pas mieux valu me laisser comprendre ?... Quand même j'eusse parlé à cette malheureuse femme. Pourquoi a-t-il agi ainsi ?

— Par grand respect pour toi, mon enfant, qu'il considérait déjà comme sa fiancée, répondit Mme de Meslandes dont la voix s'affaiblissait et que ce long récit laissait un peu haletante.

Anne ne le remarquait pas et demeurait immobile, comme anéantie.

— Tu comprends, Anne, maintenant ? reprit sa tante avec insistance.

La jeune fille tourna vers elle son regard désolé.

— Oui, je comprends mon injustice... Mais il aurait dû m'expliquer... malgré mon refus... passer, pour cela, par-dessus tout... même mes fiançailles ! Il devait bien deviner que je le désirais... Lui ne semblait plus le vouloir !

— Que veux-tu, ma pauvre enfant, son orgueil à lui aussi était froissé... Ton refus si dur, tes fiançailles si rapides l'avaient profondément offensé. Quand j'ai essayé de t'excuser et de le retenir, il m'a dit...

— Qu'a-t-il dit, tante ? qu'a-t-il dit ? demanda Anne avidement, car Mme de Meslandes s'arrêtait oppressée.

— Il m'a dit, ma pauvre chérie, que malgré tout ce qu'il aimait et admirait en toi, il se rendait compte, maintenant, que vous étiez entraînés l'un et l'autre

dans des voies trop opposées, avec des vues si différentes sur tant de points qu'un mariage entre vous n'eût peut-être pas été pour votre bonheur.

Anne tourmentait de ses doigts crispés le long rosaire de sa tante qui se rompit. Elles n'y prirent garde ni l'une ni l'autre. Mme de Meslandes semblait souffrir autant que la jeune fille.

— Sur quels points nous pensait-il des vues si différentes ? Qu'est-ce qui lui faisait croire cela ? balbutia péniblement Anne.

— Ce qui le lui faisait croire, Anne, c'est que tu eusses pu douter si complètement de lui... Il retrouvait là, à son égard, ce scepticisme mordant dont tu te fais une cuirasse d'orgueil, résultat de la lutte entre ton éducation et ton caractère ; tu méprises le monde, mais tu en recherches pour ton amour-propre la louange et les vanités, tu en adoptes les doctrines... T'aimant comme Renaud t'aimait, le doute, de toi à lui, était la dernière chose qu'il put pardonner. Il a douté de toi à son tour.

Anne appuya sa tête sur le lit et pleura silencieusement, le visage caché. La marquise posa avec douceur et tendresse la main sur ses cheveux. Au bout d'un instant, elle reprit :

— Je t'ai dit ce que pensait Renaud. Voici, moi, ce que j'ai répondu : c'est que je ne doutais pas encore de toi, et que j'étais certaine que ton mariage n'aurait pas lieu.

Anne releva le front et prenant la main diaphane de la marquise la serra contre sa joue :

— Vous avez dit cela ! vous avez dit cela, tante chérie !... Mais, qu'importe, puisqu'il ne m'aime plus.

Mme de Meslandes sourit :

— S'il ne t'aimait plus, il ne m'aurait pas promis que, dans ce cas, il reviendrait.

— Il a promis !... Mais, s'il revient, que faudra-t-il faire ?

— Le reconquérir, tu sais maintenant le moyen.

Anne jeta ses bras autour de sa tante, dans un élan de reconnaissance et de tendresse :

— Tante Belle ! je vous aime tant !

Mme de Meslandes n'avait pas la force de répondre à cette étreinte, mais elle prit entre ses doigts pâles le visage de la jeune fille et le sourire de ses yeux le caressa :

— Moi aussi, ma chère petite, je t'aime ! Si je t'ai peinée tout à l'heure, j'en souffrais bien moi-même.

Anne remarqua sa pâleur accrue et sa respiration

haletante. Prise de remords, désolée, elle s'écria :

— Vous avez trop parlé, vous vous êtes fatiguée pour moi, je vous ai fait du mal !

Avec effort, la marquise esquissa, de la tête, un geste de dénégation :

— Mon enfant, je bénis Dieu qui a permis entre nous cette explication et m'en a donné la force. Je l'appelais, je la désirais...

Et, comme Anne se levait pour atteindre plus loin un flacon d'éther, Mme de Meslandes murmura, très bas, les yeux sur son crucifix :

— Il était grand temps !

Le lendemain, Anne, en arrivant chez sa tante, demeura saisie devant le visage inondé de larmes du vieux domestique qui lui ouvrit.

— Joseph !

— Madame s'en va, mademoiselle !

Elle s'élança vers la chambre de la marquise. Un vieux prêtre, qu'elle connaissait bien, en sortait et l'arrêta d'un geste ému :

— Ma pauvre enfant, c'est fini !

Anne eut un grand cri. Le prêtre, qui lui avait pris le bras, la mena doucement vers un siège où elle s'affaissa. Il la laissa pleurer, demeurant debout et silencieux auprès d'elle. Son expérience des douleurs humaines lui avait appris que, surtout dans la jeunesse, la source de larmes que Dieu a mise en nous est le meilleur baume à nos souffrances.

— Oh ! sanglota la jeune fille, j'aurais voulu la revoir encore, lui parler... lui dire comme je l'aimais !...

— Mon enfant, dit le vieux prêtre de sa voix lente et grave, elle savait votre affection. Sa dernière pensée terrestre a été pour vous ; toutes les fibres maternelles de son pauvre cœur solitaire, broyé par tant de deuils, s'étaient prises à vous ; elle vous a tendrement aimée. Vous l'aviez sauvée d'une mort affreuse ; mais, maintenant qu'elle n'est plus, je puis vous dire le secret qu'elle m'avait permis de vous révéler quand Dieu l'aurait rappelée à lui : le jour de l'incendie, au moment le plus terrible du péril où vous vous exposiez pour elle, elle avait, de toute l'ardeur de son âme de sainte, offert sa vie à Dieu pour vous. Son sacrifice a été accepté... elle s'en est allée avec des mots d'action de grâce sur les lèvres...

Un peu plus tard, Anne, maîtresse d'elle-même, reprenait au chevet de sa tante la place qu'elle avait

occupée les jours précédents. Sur le lit, les yeux clos, dans le calme du repos suprême, c'était le même beau marbre à peine plus rigide, les lèvres à peine plus pâles, avec la sereine gravité de ce mystérieux sourire où semble flotter un rayon de l'aube inconnue vers laquelle l'âme s'est élancée.

Anne s'absorbait dans sa contemplation désolée et, comme nous tous devant cette image matérielle de nos bien aimés désormais immatériels, et que ni nos appels ni nos baisers ne peuvent rappeler, le regret la poignait de l'irréparable insuffisance du passé : tant de négligences, de froideurs irréflechies, d'oublis où s'écoutait l'égoïsme indolent... Et pourtant on aimait !... Hélas ! n'avoir pas fait assez, n'avoir pas fait tout ce qu'on pouvait faire et, maintenant, ne plus rien pouvoir !...

Puis, dans sa pensée, au milieu du va-et-vient des visiteurs, en écoutant parler bas auprès d'elle les membres de la famille contemporains de sa vieille tante, elle reconstituait cette vie dont Dieu venait d'arrêter le labeur. Quel labeur ! tant de deuils accumulés : mari, enfants, petits-enfants ! puis la vieillesse isolée, peuplée des seuls souvenirs ; si belle vieillesse, cependant ! aux jours pleins de biensfaits, dans l'oubli du soi-même, les souffrances intimes cachées sous l'impénétrable et douce paix qu'altérait seule la vue des douleurs d'autrui...

« Cela vraiment ce fut *une vie !* » pensait Anne.

Et le cœur serré d'appréhension, tremblant devant la double énigme, sa détresse tout entière dans le regard qu'elle fixait sur le beau visage muet à jamais, dont le calme lui semblait incompréhensible, elle se répétait : « Une telle vie ! où en a-t-elle trouvé la force ? Et cette mort, où en a-t-elle trouvé la paix ? »

Une religieuse à voile noir et à guimpe blanche, mouvait, sans bruit, son humble personne qu'avait aimée la marquise, au milieu des visiteurs élégants et affairés. Elle s'était agenouillée auprès d'Anne qui tourna vers elle l'interrogation troublée de ses yeux. Une de ces singulières communions de pensées où, parfois, les âmes inconnues l'une à l'autre semblent soudain se pénétrer, se fit entre elles.

La religieuse sourit avec la douceur compatissante de ceux qui savent pour ceux qui ne savent pas ; et posant sa main sur celle de la jeune fille, elle lui souligna du doigt, dans un petit livre qu'elle tenait ouvert, une courte phrase qu'Anne lut en se pen-

chant et qui lui sembla la réponse même tombée des lèvres muettes de la morte : « *J'ai cru, maintenant, je vois !* »

Alors, elle comprit, et un étrange sentiment de joie envahit son cœur tout à l'heure si douloureux et inquiet ; l'effroi de la mort disparut ; le secret du sourire qui mettait sur le visage de marbre cette empreinte si grandiose lui était révélé.

XIII

Mistral et Mousson.

Au service de la marquise de Meslandes, Anne revit M. de Monternon, parmi la foule du Tout-Paris qui se pressait à la cérémonie. Il y était venu tout exprès, de la campagne, envoyé par sa mère, malgré une certaine répugnance de sa part ; car il était mal remis du choc éprouvé quelques jours plus tôt, et craignait les questions inopportunies.

Sa correction fut parfaite, comme toujours, et peu de personnes songèrent à remarquer la froideur singulière des deux pseudo-fiancés. Mais l'attitude de Mlle de Maurois avait porté le coup suprême à ce qui pouvait rester d'illusions au pauvre Fabien. Quoiqu'il eût bien des choses sur le cœur, qu'il s'était un peu promis de lui confier, ne fut-ce qu'à titre d'ami, il n'avait pas osé et était demeuré muet devant le visage grave de la jeune fille, devant le regard si absent, si lointain de ces yeux meurtris de larmes.

De son côté, Anne, bien que la présence de Fabien ne l'eût ni embarrassée ni émue, lui sut gré de la discrétion avec laquelle il se tint à l'écart, sans affection, et s'éclipsa à propos, leur épargnant à l'un et à l'autre l'inutile désagrément de cette situation fausse.

Ce fut donc dans un état d'esprit assez morose que M. de Monternon, après diverses commissions accomplies pour sa mère, rentra chez lui, préférant passer les quelques heures qui le séparaient encore du train, dans la solitude de l'hôtel inhabité plutôt qu'au cercle où la conversation lui eût été difficile à soutenir. Sa surprise fut profonde, en trouvant, sur

la table de sa chambre, une magnifique potiche de Delft, ornée d'une superbe gerbe de fleurs rares et accompagnée d'une carte de la baronne Vertbois portant ces mots suivis de trois points d'exclamation : « Une mère reconnaissante à jamais !!! »

Ahuri, Fabien regardait la potiche ; il se souvenait de l'avoir admirée chez les Vertbois, plutôt par politesse que par conviction, car son sens assez limité de l'art ne s'étendait pas jusqu'à la poterie.

Pourquoi la « maman » Vertbois, suivant l'appellation consacrée, lui envoyait-elle cet ustensile avec un bouquet digne d'une fiancée, et, sur sa carte, une dédicace rappelant les ex-voto ou les couronnes mortuaires ? Sans doute à cause de l'affaire de l'incendie... Et lui qui, depuis, n'avait même pas fait prendre des nouvelles de la belle Yolande, dans la crainte de paraître quêteur des remerciements qu'il savait ne pas mériter... et désirait encore moins !

— Elle peut m'envoyer des ex-voto, grogna-t-il, tournant le dos maussadement à la potiche, ce n'est pas moi qui lui en adresserai !

Tandis qu'il ruminait ainsi sa rancune réveillée par cet incident, son domestique lui apporta un petit bleu. Il déchira le contour pointillé, courut à la signature et y retrouva encore le nom qui l'irritait : « Baron Vertbois »... Avec une stupeur croissante, il lut la missive :

« Cher Monsieur,

« J'ai su que vous étiez de retour à Paris et serais heureux d'obtenir un rendez-vous pour vous exprimer toute la reconnaissance d'un père qui ne l'est encore que grâce à vous. Nous savons tout, monsieur ! Les journaux, en narrant votre superbe conduite, nous avaient laissés entrevoir bien des choses ; notre fille, sortie enfin de l'état d'atonie où elle était plongée depuis le jour terrible, nous a dit le reste... »

— Quoi ? quoi ? quoi ? rugit Fabien, qu'a-t-elle dit ? quel reste ?...

« ... Croyez que nos bras de père et de mère vous seraient ouverts tout grands, si votre admirable délicatesse ne vous retenait pas éloigné de nous... »

« Vous plairait-il que nous abordions ensemble cette question que vos scrupules obscurcissent peut-être autre mesure ?.... »

— Non ! non ! non ! clama de nouveau M. de Monternon, avec une terreur si vive que son valet de chambre accourut, croyant qu'il appelait à l'aide.

— Ma valise, mes paquets, une voiture pour la gare !... commanda Fabien d'une voix retentissante.

Marchant de long en large dans sa chambre, il répétait :

— Une entrevue avec le papa Vertbois, sur ce sujet !... Ah ! mais non ! non !

Pour prendre patience, en attendant que son domestique eût terminé les préparatifs, il décacheta quelques journaux accumulés depuis son départ. Mais, à mesure qu'il les parcourait, sa surexcitation fébrile augmentait.

— C'est insensé ! insensé ! s'exclamait-il tout haut... Où vont-ils chercher ce qu'ils écrivent ? Et ils se vantent d'être bien renseignés !

Il rappela son valet de chambre et lui fit une scène, voulant lui faire avouer qu'il s'était laissé interviewer pour de l'argent. L'autre, le regard un peu sournois, se défendait. Tandis qu'ils discutaient ainsi, le portier de l'hôtel apporta un nouveau petit bleu. M. de Monternon décacheta : même écriture, même signature, mais deux lignes seulement, en style télégraphique :

« Désolé de la publicité donnée à sentiments si intimes. Insiste et désire entrevue demain. Quelle heure ? où ?

« Baron VERTBOIS. »

— Ni heure, ni où ! rugit Fabien exaspéré, je m'en vais ! Ne vont-ils pas me faire croire que je l'ai compromise en la sauvant... malgré moi encore ! — Il s'essuyait le front. — Mais qu'est-ce que je vais faire, au milieu de tout cela, quand on saura mes fiançailles rompues ?

Cette dernière idée parut lui fournir une inspiration. Il se jeta sur une plume et écrivit un rapide billet qu'il mit, de sa propre main, à la poste, avant de prendre le chemin de la gare.

Et c'est pourquoi, dans l'après-midi du lendemain, Mlle de Maurois tournait et retournaient entre ses doigts un élégant billet parfumé, sur papier chiffonné et armorié, de haut goût, auquel elle paraissait ne rien comprendre. Ce billet daté de la veille et signé de Fabien de Monternon était bref, vêtement, mais absolument dépourvu de précision :

« Mademoiselle,

« Je repars tout de suite, ne croyez pas que je veuille vous importuner et pardonnez-moi cette incorrection, qui n'en est pas une vis-à-vis du monde ignorant encore que les choses sont changées entre nous. Et c'est justement ce que je veux vous supplier de m'accorder : la faveur de laisser croire encore un peu de temps que la situation est toujours la même. C'est de la dernière gravité pour moi. Je ne sais où donner de la tête, ni sur quel terrain je marche, surtout comme maman n'est pas là ; le moindre faux pas peut être irréparable ! Je vous en conjure donc, par cette amitié que vous m'avez promis de me conserver : rien, rien, surtout à Mlle Vertbois !... Et si vous pouviez lui faire croire que je suis reparti aujourd'hui avant quatre heures... Dans cinq minutes, j'aurai quitté Paris... Si vous me rendez ce service, croyez que je vous en serai reconnaissant toute ma vie.

« Votre très dévoué et inconsolable,

« FABIEN. »

Pour la dixième fois, depuis le matin, Anne relisait ces lignes, sans que sa perplexité en fut diminuée, lorsqu'on lui annonça Mlle Vertbois.

Yolande parut et se jeta au cou de la jeune fille.

— Ah ! chère Anne ! que c'est affreux de vous voir en deuil ! Il fallait ce malheur et mon désir de vous témoigner ma profonde sympathie pour me donner la force de quitter ma chambre et de remettre le pied dans les rues de Paris.

— Je vous remercie d'avoir fait cet effort pour moi, Yolande, répondit Mlle de Maurois, qui se prêtait sans enthousiasme aux effusions de son amie.

— Et vraiment, Anne, vous n'avez rien ? pas une écorchure ? pas une brûlure ? reprit, presque avec compassion, Mlle Vertbois.

Elle-même, bien que l'incendie remontât presque à huit jours, portait encore un bras en écharpe, soutenu par un élégant foulard de soie argentée qu'a-grafait une broche d'émeraudes.

— Ni écorchure, ni brûlure, déclara Anne d'un ton paisible ; ma robe seule a souffert, sa blancheur immaculée portait tant d'accrocs et de taches qu'il a fallu renoncer à la remettre en état. Mais, vous-même, Yolande, quelle est cette blessure ? Je croyais

que, sauf l'émotion, vous vous en étiez, comme moi, tirée indemne.

— Ah oui! l'émotion... le cœur! certes, c'est par là que j'ai le plus souffert! fit Mlle Vertbois qui se laissa tomber languissante sur un fauteuil, semblant ignorer que l'opulence de ses couleurs donnait un démenti à cette prétendue défaillance. Ah! oui! j'ai souffert du cœur!

— Alors, questionna Anne, une pointe de moquerie dans la voix, serait-ce votre cœur que vous portez en bandoulière?

Mlle Vertbois répondit, vexée :

— J'ai une très forte contusion... une poutre m'a heurtée en tombant... Il n'y a pas de marque, mais je souffre quand même.

— Ah! une poutre? fit Anne innocemment, M. de Monternon ne m'avait pas dit cela.

— Je ne sais s'il l'a su, le pauvre garçon! soupira Yolande, je ne me suis pas plainte, il y a des moments de telle émotion morale que les impressions physiques deviennent indifférentes, et je n'aurais pas voulu troubler sa joie de m'avoir sauvée avec tant de force et de douceur! Je lui dois vraiment la vie!... Pauvre Fabien! Sa mère est très ébranlée, paraît-il, et a voulu fuir à la campagne, au lendemain de la catastrophe?... Doit-elle l'y retenir longtemps? Vous devez être au courant? acheva-t-elle avec un coup d'œil soupçonneux au visage impasible d'Anne.

— Mais, répondit celle-ci un peu gênée, en dépit de son sang-froid, par cette question directe, — je ne sais trop... Il restera à la campagne tout le temps nécessaire à Mme de Monternon pour calmer l'ébranlement de ses nerfs.

— Et cela peut être long? insista Yolande.

— Mon Dieu, je crois que oui... dans l'état de santé de Mme de Monternon, balbutia Mlle de Maurois rougissant légèrement.

— Vous devez être désolée! Vous n'avez donc pas pu le retenir?

Et Mlle Vertbois fixait sur son amie des regards plus investigateurs que compatissants.

— Mais, fit Anne agacée et négligeant son rôle, je n'ai rien fait pour le retenir. Je pensais que, dans les circonstances, sa mère avait bien le droit de le réclamer, voire même de l'accaparer un peu.

— Vous êtes généreuse! dit Yolande, les lèvres

pincées et avec une ironie voulue. Mon père, reprit-elle, aurait désiré profiter de son passage à Paris, hier, pour le voir et le remercier de lui avoir conservé sa fille... Mais il ne l'a trouvé ni chez lui, ni à son cercle. J'ai dit à mon père que c'était chez vous qu'il eût fallu le chercher...

— En effet, affirma Mlle de Maurois dont le sang commençait à bouillir sous ces assauts répétés, — l'idée était excellente... et si naturelle, que je ne comprends pas que M. Vertbois ne l'ait pas eue.

— Aujourd'hui, continua Yolande, ce pauvre Fabien, si délicat, était reparti, comme vous savez, se dérobant à notre reconnaissance... Nous lui avons du moins envoyé quelques journaux où l'on reparlait ces jours-ci de sa belle conduite... Mais, naturellement, nous n'avons pas envoyé ceux qui contenaient cette ridicule erreur... que vous avez lue comme nous, sans doute ?

— Non, répondit Anne, on cachait les journaux à ma tante, et j'étais si absorbée par elle... Je n'ai rien lu. De quelle ridicule erreur parlez-vous ?

— Comment, vous ne les avez pas lus ! se récria Yolande éludant la question, mais on a dit de vous des choses étonnantes !

— Vraiment ? fit Anne ennuyée.

— Oui, hier surtout, à propos de l'enterrement de votre tante. On relatait une longue interview des domestiques de Mme de Meslandes. Je vous l'enverrai si vous le voulez.

— Mon Dieu non, repartit Anne, avec sa franchise un peu rude, — cela aurait tellement déplu à ma pauvre tante Belle que je le lirais sans plaisir ; je sais ce que j'ai fait et les journaux ne me l'apprendront pas, même en le grossissant. Mais quelle était donc l'erreur dont vous parliez tout à l'heure, au sujet de M. de Monternon ?

Mlle Vertbois eut un petit rire forcé, et avec une réticence affectée :

— C'est stupide, figurez-vous !... On avait confondu... et, tout en donnant mon nom, à propos de l'acte de courage de Fabien, on prétendait que c'était sa fiancée qu'il avait sauvée... Et on en tirait mille horoscopes sur l'état de nos sentiments et sur notre futur bonheur.

Anne eut un mouvement de surprise très expressif de ses longs sourcils bruns, et, dans son regard, passa une petite lueur soupçonneuse et sceptique. Mais, elle se souvint à temps qu'elle s'était juré

d'étouffer en elle cette disposition du passé, et dit tranquillement :

— Cela eût fait, en effet, un joli roman.

— Je vois que cette sottise ne vous fâche pas, reprit Yolande d'un ton patelin, et j'en suis très heureuse. J'ai eu si peur, tout en étant bien innocente dans tout ceci, que vous ne m'en vouliez un peu...

— De quoi ? de cet article ? questionna Anne très froide.

— De l'article... et de sa cause, soupira Mlle Vertbois. Je tenais à vous dire, Anne, que ce n'était pas de ma faute si... les choses se sont passées ainsi le jour du sinistre. Ma première pensée, lorsque le feu a éclaté, malgré l'effroi et l'horreur du moment, a été pour vous, et je l'ai crié à Fabien... Mais il n'entendait rien... Et que peut faire une malheureuse femme, comment peut-elle se dégager des bras d'un homme qui oublie tout pour l'arracher au péril ?...

— Cependant, il y a l'exemple de Virginie, intercala soudain Mlle de Maurois, le sourire aux lèvres.

Elle était partagée entre l'amusement et l'indignation, en rapprochant dans sa mémoire le récit de Yolande de celui, infiniment plus véridique, elle n'en doutait pas, que lui avait fait M. de Monternon.

— Virginie... Virginie ? répéta Mlle Vertbois interloquée et démontée par cette saillie inattendue ; je ne sais pas le rapport. Ce n'était pas la même situation.

— Non, — et Anne rit franchement, — il s'agissait pour elle d'un naufrage et, pour vous, d'un incendie ; de plus, il est permis de croire que Virginie n'eût pas refusé à Paul en personne la faveur de la sauver.

— J'avoue que je n'y suis pas du tout, je ne comprends pas la plaisanterie qui paraît tant vous amuser, dit Yolande piquée au vif, et en quoi M. de Monternon ressemble à Paul, pas plus que moi à Virginie.

— Comment donc ! Ne m'avez-vous pas répété souvent, ces dernières semaines surtout, que M. de Monternon était pour vous comme un ami d'enfance ? insista Mlle de Maurois prolongeant l'innocente taquinerie qui soulageait son agacement.

— Je l'ai dit et le maintiens, affirma Yolande nerveuse et aggressive ; cela vous contrarie, Anne ?

— Moi ? pas du tout. J'en suis charmée, au contraire.

— Ce n'est pourtant pas ce que votre ton semble indiquer, continua Mlle Vertbois. Je suis sûre que vous n'avez pas pardonné à ce pauvre Fabien... dont personne cependant ne songerait à blâmer la conduite. Je puis vous affirmer qu'après s'être assuré que j'étais hors de danger, il s'est, aussitôt, mis en quête de vous... je puis vous l'affirmer...

— Je n'ai pas besoin, interrompit Anne avec une certaine hauteur, de vos affirmations, ma chère Yolande, pour savoir que M. de Monternor ne peut agir qu'en homme d'honneur... Je n'ai pas besoin non plus que vous m'expliquiez la façon dont les choses se sont passées, je m'en rapporte à son propre récit.

Devant ce coup droit, la belle Yolande ne trouva pas de réponse et en fut réduite à baisser la tête. Voulant détourner la conversation de ce terrain dangereux, elle reprit d'un ton indifférent, au bout d'un instant de silence :

— Alors M. de Monternon est reparti dès hier ?

Anne désigna d'un geste le billet de Fabien posé sur la table auprès d'elle :

— Voici un mot de lui, me disant qu'il était reparti avant quatre heures.

Elle épiait l'expression du visage de sa visiteuse qui ne put dissimuler un léger mouvement de contrariété, mais le réprima très vite et d'un ton enfantin gazouilla :

— Ah ! c'est de Fabien cette enveloppe armoriée. Vous permettez bien que je regarde.

Et preste, elle allongeait les doigts pour agripper l'enveloppe.

Plus vive encore, Anne, qui n'avait qu'une médiocre confiance dans la discréction de son amie, posa sa main gauche à plat sur le billet :

— Ces lettres-là sont confidentielles, ma chère !

— Oh ! je voulais seulement voir l'enveloppe, protesta Yolande, candide ; presque aussitôt, elle eut un cri, de soi-disant consternation où sonnait, en dépit d'elle, une note triomphante :

— Anne ! vous n'avez plus votre anneau de fiançailles !

Prise de court, Anne eut un geste maladroit pour dissimuler la main révélatrice. Mais déjà, Mlle de Vertbois jetée à son cou, dans un bel élan de condo-

léance et de sympathie, l'étreignait de son seul bras libre, avec un flot de paroles émues :

— Ah ! je sentais bien que vous me cachiez quelque chose... A moi ! Anne, votre meilleure amie, que c'est mal !... Chère Anne !... Mais qu'y a-t-il ? que s'est-il passé, dites-moi ?

Un peu brusquement, Mlle de Maurois la repoussa :

— Qu'avez-vous, Yolande ? vous rêvez ! Il ne s'est rien passé du tout. Il faudrait surveiller votre imagination, ma bonne amie.

— Mais, Anne... votre anneau ? Un anneau de fiançailles ne se quitte jamais.

— Je n'ai pas de ces superstitions. Mon anneau avait besoin d'une réparation, je l'ai rendu à Fabien.

— Une réparation ? insista Yolande déçue, — un accident ? le jour de l'incendie, peut-être ?

— Oui, justement, fit Anne souriant de l'à-propos de cette supposition.

Elle se leva, et désireuse de mettre un terme à l'entretien et aux investigations de Mlle Vertbois, elle ajouta aussitôt :

— Je suis désolée, Yolande, mais j'ai un essayage auquel je dois me rendre maintenant avec Mme de Bedarrens. Je vous offre une place dans la voiture pour vous reconduire ou vous déposer où vous voudrez.

Yolande, dévorée de curiosité et demeurant à demi incrédule malgré le beau sang-froid d'Anne, accepta dans l'espoir qu'elle pourrait approfondir les choses. Elle se trompait. Mlle de Maurois se tenait, cette fois, trop bien sur ses gardes ; aussi, lorsque la belle Yolande descendit de voiture à sa porte, elle n'avait fait aucun pas de plus vers le but désiré et se trouvait réduite au champ des hypothèses.

XIV

Brise mystique.

L'excitation de l'assaut si bien supporté et des lances si brillamment rompues avec Yolande Vertbois tomba très vite, et Anne, dès le lendemain, se reprit à méditer dans une profonde tristesse.

Une crise de découragement, chose inconnue jusqu'alors par elle, l'oppressait cruellement. Les jours passaient; on lui avait dit que Mme de Fontennes avait reçu un télégramme de son fils terrifié en trouvant, au débarquer, la nouvelle de l'effroyable catastrophe. Et c'était tout... Que contenait ce télégramme? Renaud, sûrement, y demandait des détails; y avait-il prononcé son nom? Personne ne le lui dirait. Elle voyait peu Mme de Fontennes et n'aurait pas osé l'interroger. Mais, ce dont elle ne pouvait douter, c'est que Renaud, satisfait d'être rassuré par d'autres, n'avait voulu lui donner aucun témoignage personnel de son intérêt dans cette circonstance. Était-ce rancune ou, simplement, parce qu'il l'oubliait?... Oui, sans doute, elle ne comptait plus pour lui comme par le passé... Il était parti résolu à la supprimer de sa vie et, déjà, il y avait réussi.

Alors, qu'allait-elle faire, elle, avec toute une longue vie de vingt-trois à quatre-vingts ans ou plus devant elle (ne comptait-elle pas, parmi ses aïeules, une grand'mère morte à quatre-vingt-dix-neuf ans!)? Que devenir pendant toutes ces années de solitude? Car elle était résolue à ne pas recommencer l'expérience tentée avec M. de Monternon; de semblables compromis, sa conscience ne les accepterait plus. Elle renoncerait au mariage si Renaud ne lui revenait pas; mais que deviendrait-elle? Quelle vie, mon Dieu!... Du moins, si la chère tante Belle eût été là encore... Oh! sentir encore ce regard de pénétrante bonté descendre dans son cœur lourd et meurtri!

A ce moment, devant ses yeux brouillés de larmes, elle crut voir passer la silhouette de la religieuse inconnue qui, durant la douloureuse veillée auprès du lit de mort de sa tante, avait su la comprendre et la consoler.

Mlle de Maurois ignorait son nom et aurait pu difficilement retrouver sa trace, mais, par une association d'idées naturelle, elle se souvint d'une de ses amies d'enfance entrée au couvent quelques années plus tôt. De toutes, c'était la plus aimée, et la séparation très pénible pour Anne lui avait fait considérer le départ de son amie comme une sorte de désertion. Elle en avait gardé même un peu de rancune contre cette douce petite Agnès qu'elle aimait tant, et la barrière, entre leurs deux vies, s'était dressée si bien qu'on eût pu la croire infranchissable. Cela s'était fait peu à peu, Anne s'étant longtemps répété qu'Agnès ne s'obstinerait pas dans cette existence morne du cloître où l'avait poussée une « lubie mystique », ainsi que le disait la vieille Mme de Maurois. Cependant, les années avaient passé, Anne en comptait plus de trois, et Agnès n'avait pas reparu, le couvent ne l'avait pas rendue... Quel était donc le charme de cette vie qui jusqu'alors, pour Anne, avait revêtu un aspect de mystère et presque d'effroi, comme une mort anticipée ?

— Je veux voir Agnès tout de suite ! se déclara Mlle de Maurois à elle-même, en se levant tout d'une pièce, et passant aussitôt, suivant sa coutume, de la décision à l'exécution.

Une heure plus tard, suivie de la chanoinesse, elle descendit de voiture devant une haute grille percée dans un grand mur au-dessus duquel des arbres feuillus inclinaient leurs branches.

Mme de Bedarrens, que le départ subit avait arrachée aux premières douceurs de sa sieste coutumière après le repas, s'y était replongée dans la voiture, laissant sa compagne livrée à ses pensées. Et ces pensées avaient pris un tel tour, qu'en elle-même, la jeune fille se persuadait que cette visite serait une épreuve décisive. Oui, elle le sentait : la vie religieuse avait pour elle, maintenant, de profonds吸引. Ainsi que tant d'autres, pourquoi n'y disparaîtrait-elle pas ?... Et elle se représentait le saisissement, le remords, le désespoir, justes châtiments de Renaud, quand il l'apprendrait !... Tandis qu'elle, dans la paix de sa cellule, s'élèverait bien au delà de toutes ces misères terrestres...

La grande grille s'ouvrit et se referma sans bruit, sur les deux visiteuses. Le mouvement si totalement silencieux de ce lourd vantail de porte fit éprouver à Anne la singulière impression de quelque chose de fatal, d'irréversible, qui lui serra le cœur.

Mais, la vue de la petite cour, plantée d'arbres touffus, sous lesquels le soleil filtrait en longues trainées d'or, atténua ce sentiment d'oppression. Maintenant, la porte ogivale du monastère, que le haut mur et les arbres masquaient aux passants de la rue, s'ouvrait devant elles. Le couvent était moderne en partie, mais d'une architecture heureuse, à larges baies qui laissaient tomber la lumière à flots sur les marches de l'escalier en pierre très blanche. Une petite sœur converse les précédait et les introduisit dans un grand parloir au parquet miroitant de reflets :

— Sœur Marie des Anges était en récréation et pourrait venir sans tarder.

« Marie des Anges... se répétait Anne ; c'est très gracieux et charmant, mais il me semble qu'on me parle d'une autre !... » — Et cette abdication monacale de la personnalité, jusque dans le nom porté depuis l'enfance et prononcé tant de fois par des lèvres aimées, lui apparut comme le symbole d'une austérité qu'elle n'avait encore jamais envisagée.

Tout à coup, sur le seuil du parloir, une religieuse parut, toute rose et souriante sous le voile de laine blanche qui retombait sur sa robe sombre. Avec une exclamation de joie et un geste presque enfantins dans leur expression, elle se pressait pour joindre plus tôt Anne qui s'avancait vers elle, à travers la vaste pièce.

Toutes deux s'étreignirent longuement.

— Je savais bien que tu me reviendrais un jour ! dit la jeune religieuse.

Et Anne, touchée, un peu confuse aussi :

— Tu pensais donc encore à moi ?

Sœur Marie des Anges répondit, tranquille et affectueuse :

— Je pense à tous ceux que j'aime.

Anne retenait les mains de son amie et scrutait d'un regard interrogateur la douceur paisible de son visage. Suivant l'idée qui l'absorbait, elle questionna :

— A tous ceux que tu aimes ? Mais tu dois être triste, alors ?

Un sourire illumina les traits de sœur Marie des Anges :

— Je ne suis jamais triste. Pourquoi serais-je triste ?

— Pourquoi ? répéta Anne.

Mais elle ne formula pas les mille réponses à ce pourquoi qui se pressaient dans sa pensée, inti-

midée en quelque sorte par l'immuable et inaltérable paix qu'elle sentait en son amie comme un rayonnement de tout l'être.

Celle-ci, remarquant les vêtements noirs d'Anne, questionna aussitôt :

— Tu es en deuil, qui as-tu perdu ? Est-ce dans ce terrible incendie ?... Nous avons tant prié ! Plusieurs de nos sœurs ont perdu des parents.

— Eh bien, demanda Anne, suivant toujours le fil de sa pensée, celles-là sont tristes, du moins, malheureuses ? Elles ont pleuré ?...

Un étonnement passa dans le regard de la religieuse :

— Pleuré, les pauvres sœurs ? Ah certes !... Mais peut-être pas comme tu le crois. Etre malheureux, c'est désespérer, et nous ne désespérons jamais. Morts ou vivants, les nôtres sont dans les mains de Dieu... Et nous aussi ! acheva-t-elle avec une ardeur soudaine dans la voix... — Qui as-tu perdu ? reprit-elle doucement en pressant les doigts d'Anne. Et celle-ci retrouva dans son regard l'expression compatissante qui l'avait consolée, dans les yeux de l'autre religieuse, au chevet du lit de mort de Mme de Meslandes.

Elle nomma la marquise et ses yeux se remplirent de larmes.

— Ne pleure pas, Annette ! dit sœur Marie des Anges avec la voix d'enfant qu'avait jadis la petite Agnès, et qui fut si douce à Anne que son attendrissement s'en augmenta encore :

— Je voudrais te voir seule, murmura-t-elle ; j'ai tant à te dire ! Ne peux-tu pas m'emmener ailleurs ? Mme de Bedarrens se reposera ici.

Après des salutations échangées avec la chanoinesse, toutes deux sortirent du parloir. Elles descendirent un perron de quelques marches et s'enfoncèrent sous les allées couvertes d'un petit bois dont les taillis épais se tapissaient d'un lierre vigoureux et rampant qui s'attachait aux troncs, enlaçait les branches et laissait retomber en franges, de partout, ses feuilles luisantes, en forme de cœur.

— Comme tout est silencieux ! fit Anne, on n'entend que les oiseaux. Il me semble que j'ai fait un voyage et suis à mille lieues de Paris !

— Si loin, en effet, dit la religieuse, que nous méditons dans ce bois, aussi peu troublées des bruits du monde que dans une Thébaïde. Mais, cela est trop doux pour que nous nous le permet-

tions souvent, acheva-t-elle avec un de ces sourires qui troublaient Anne de leur mystère.

— Vous vous refusez même cela ? fit celle-ci. Pourquoi ?... Oh ! Agnès, explique-moi ta vie ; je voudrais comprendre, et je ne peux pas !...

L'angoisse de la pensée échappa à la jeune religieuse, elle n'en saisit que la forme extérieure et, avec un accent joyeux :

— Petite Anne !... Est-ce que tu songerais, toi aussi, à l'adopter, cette vie ?

— Je ne sais pas... balbutia la jeune fille ; — cette pensée-là n'est peut-être, comme tu le dis, qu'une *songerie*... Je ne me comprends pas moi-même... J'ai le désir de quelque chose qui me contenterait parfaitement et ne sais où le prendre... Est-ce ici ? Est-ce ailleurs ?

Sœur Marie des Anges s'arrêta et grave, les mains abritées dans ses larges manches, elle observait son amie.

— Il ne peut y avoir pour te contenter parfaitement, ou, du moins, autant que cela est possible ici-bas, prononça-t-elle, que l'existence à laquelle Dieu t'a destinée. Et, si tu ne comprends pas de toi-même notre vie, personne ne pourra te la faire comprendre, c'est parce que Dieu ne t'a pas voulu là.

Anne resta silencieuse, frappée par la sagesse de cette réponse qui l'attristait.

— Essaie de m'expliquer, veux-tu ? demanda-t-elle enfin avec humilité, — ou, plutôt, raconte-moi simplement ce qu'est ta vie, et peut-être que, tout à coup, je comprendrai.

Alors, sœur Marie des Anges parla et raconta cette existence si mystérieuse et si simple : le lever matinal, les prières à l'aube, dans la chapelle où il peu à peu, le jour grandit ; puis le travail : travail manuel, chaque religieuse chargée de l'entretien de tout ce qui concerne, linge et vêtements, telle autre de ses compagnes qui travaille, elle aussi, pour une autre, jamais pour elle-même ; travail intellectuel auprès des enfants que l'on instruit, développe et dirige, chères petites âmes dont on a la grande responsabilité, et ceci, accompli sans bruit, avec de fréquents retours à la délicieuse solitude de la cellule. Enfin, les offices chantés et la longue méditation du soir, dans le grand silence du monastère endormi...

— Et les souffrances ? questionna Anne, — le froid en hiver, la lourdeur des vêtements en été, les

jeûnes, les privations, les mortifications de toutes sortes, tu ne m'en parles pas, on dirait que tu n'y songes même pas.

— C'est que tout cela n'est point ce que vous vous figurez dans le monde. La mortification, c'est le pain de la vie monastique, on éprouve un désir de s'en rassasier... Il y a une douceur dans la mortification que vous ne sauriez comprendre.

Tout en parlant, elle guidait Anne par la main, comme un petit enfant, vers la sortie du bois épais qui abritait leur causerie. Elles montèrent quelques degrés et s'engagèrent sous les arceaux d'un cloître dont les élégantes colonnades s'appuyaient d'un côté aux flancs du monastère. Sœur Marie des Anges baissa la voix et désigna à son amie la silhouette mince d'une religieuse qui, debout au sommet d'un escabeau, travaillait à une peinture commencée sur la muraille.

— C'est sœur Fulgence, dit-elle. Elle a entrepris de décorer le cloître. Voilà bien des années qu'elle y travaille. Elle recherche les procédés de peinture à l'œuf et à la colle des premiers maîtres, et elle obtient de merveilleux résultats.

Anne s'arrêta pour examiner les peintures déjà terminées sur une partie des murs. D'inspiration naïve, elles tenaient en effet beaucoup des primitifs, elles en avaient le grand charme de coloris et de fraîcheur ; l'originalité de la composition en faisait oublier les imperfections de détail, et le sentiment religieux en était pénétrant.

— Mais c'est très beau, cela, sais-tu, Agnès ! fit Anne. Sœur Fulgence est une grande artiste, sans le savoir peut-être.

— Elle ne se préoccupe pas de cela, répondit sœur Marie des Anges. C'est simplement la forme qu'aiment à prendre chez elle la prière et la méditation.

Anne, curieuse, regardait la religieuse qui continuait son travail sans prendre garde aux pas assourdis des deux visiteuses. Petite et mince, elle avait un visage allongé, avec des traits fins, émaciés et d'une pâleur diaphane, qu'éclairaient d'immenses yeux clairs au regard absent.

— Qu'elle est pale ! murmura la jeune fille.

— Oui, répondit son amie avec tristesse, elle a la poitrine gravement atteinte, on craint beaucoup qu'elle ne passe pas l'hiver. Elle le sait et elle s'efforce de hâter son travail pour ne pas le laisser inachevé.

A ce moment, une petite cloche tinta; aussitôt, la religieuse posa palette et pinceaux, sans même terminer la touche ébauchée et, descendant de l'esca-beau, s'éloigna.

— Pourquoi s'en va-t-elle? fit Anne avec regret, car elle avait espéré parler à cette curieuse artiste.

— Elle enseigne le dessin et la peinture aux pensionnaires, et l'heure de la leçon vient de sonner.

— La leçon des pensionnaires! répétait Anne; laisser ainsi son travail, cet art qui l'absorbe au point même qu'elle ne nous a pas entendues venir!... Comment a-t-elle entendu la petite cloche?

— C'est le règlement, expliqua avec placidité sœur Marie des Anges.

— Alors, toute pénétrée de son beau rêve d'artiste, elle va passer des heures à corriger les gribouillages de ces enfants! Et tu dis que ses jours sont comptés et qu'elle le sait, et elle accepte cela?

— C'est le règlement, répeta sœur Marie des Anges.

Anne étreignit d'angoisse ses deux mains l'une contre l'autre:

— Mais ce règlement doit lui paraître tyrannique, odieux!

— Tu oublies qu'elle l'a accepté de son plein gré, fit la jeune religieuse, son sourire errant de nouveau sur ses lèvres. — Le règlement, vois-tu, c'est le bâton qui soutient nos pas sur le chemin; nos pas sont chancelants, il faut que le bâton soit fort.

Le visage d'Anne se contracta sous l'effort de la pensée:

— Comment pouvez-vous marcher sur ce chemin-là? balbutia-t-elle. Je sens que moi je tomberais à chaque pas... surtout dans ce silence, cette solitude terrible du cœur et de l'esprit...

Sœur Marie des Anges secoua la tête:

— Tu te trompes: nous ne sommes jamais seules, prononça-t-elle: « Quelqu'un » marche toujours à côté de nous et nous parle sans cesse au cœur. Si nous souffrons, si nous sommes tristes, nous entendons la voix du Bien-Aimé plus proche, nous en sentons davantage la tendresse, et c'est pourquoi souffrir nous devient une douceur.

Anne ne répondit pas, mais ses yeux ne pouvaient se détacher de ceux de son amie. Sur le visage doux et grave d'Agnès, le sourire n'était plus un sourire c'était une lumière, tandis que son regard demeurait paisible et transparent comme un beau lac qui reflète l'éblouissement d'un soleil.

— Tu ne comprends pas, reprit la jeune religieuse ; — tu crois peut-être à l'exaltation qu'on nous attribue si souvent. C'est bien simple, cependant : est-ce que dans le monde vous ne vous servez pas aussi de cette expression : « Aimer par-dessus tout ? »... Seulement, vous ne savez pas... il n'y a que nous qui aimions vraiment par-dessus tout... au-delà de tout !

Elle poussa de la main une porte étroite et ajouta, en s'effaçant pour laisser passer la jeune fille :

— Voici la chapelle.

Il y avait un certain orgueil naïf dans cette phrase. Mais Anne n'eut pas un mot d'éloge ou d'admiration, elle ne voyait rien et, s'agenouillant, baissa la tête sur ses mains jointes. Prière ou méditation, elle demeura absorbée dans cette attitude que la religieuse ne troubla pas.

Tout à coup, un nouveau son de cloche se fit entendre ; sœur Marie de Anges toucha légèrement l'épaule de son amie, puis posa un doigt sur ses lèvres pour lui faire comprendre que l'appel de la cloche lui imposait le silence, et, avec un geste de regret, disparut vers le fond de la chapelle.

Anne regagna le parloir, sérieuse, un peu triste. La révélation d'une vie plus parfaite la pénétrait d'un sentiment nouveau, et elle rougissait de l'enfantillage de ses pensées en venant au monastère. Elle en sortit plus forte, plus paisible, se répétant, sous l'emprise des idées qu'elle avait remuées avec son amie :

— Si je ne puis atteindre si haut, j'aurai, du moins, toute la bonne volonté du bien, Dieu fera le reste !

XV

Le vent rouvre les portes.

Mlle de Maurois rentrait chez elle si profondément absorbée dans ses pensées qu'elle fit à peine attention aux paroles du domestique : « Deux dames, qui n'avaient pas voulu dire leur nom, l'attendaient depuis quelque temps déjà.... »

Machinalement, Anne longea l'antichambre et se dirigea vers le salon, tandis que Mme de Bedarrens disparaissait dans ses appartements.

La jeune fille poussa la porte et entra, toujours dis-

traite, mais elle s'arrêta en étouffant une exclamación de surprise.

La forme massive qui remplissait le plus grand des fauteuils de la pièce, c'était, à n'en pas douter, Mlle Huguette Olleroles, et à côté d'elle, ses papillotes gris d'argent toutes tremblantes d'émotion, Mlle Estelle!...

Anne n'eut pas le temps de parler ni de faire un mouvement; d'un des coins du salon un cri de joie partit, enfantin et perçant, et un petit être tout blond vint d'un seul élan s'abattre dans ses jupes :

— C'est toi, mademoiselle Anne! — Et de ses bras potelés et nerveux lui enserrant les genoux, trépignant de ses petits pieds pour s'aider, « Zavie » de Sembreux essayait de grimper jusqu'à ses mains et son visage.

Cette étreinte naïve et caressante, cette petite figure rose, levée vers elle, toute pleine de fossettes et épanouie en sourires d'amour joufflu, tout cela parut délicieux à la jeune fille; dans son cœur lourd et assombri, il lui semblait qu'un rayon de soleil venait de faire irruption.

Elle enleva l'enfant et le serra sur sa poitrine avec passion, donnant et recevant des baisers qui tombaient comme grêle de la bouche du petit et rougissaient les joues pâles d'Anne.

Pendant ce temps, Mlle Huguette avait fait signe à sa sœur et, aidée par elle, s'évertuait en vains efforts pour se mettre debout.

Anne s'avança, tenant toujours l'enfant dans ses bras :

— Mademoiselle! je vous supplie de ne pas vous lever, dit-elle.

Mlle Huguette se laissa retomber dans le fond de son siège. Ses grands yeux noirs si fiers étaient fixés sur Anne avec une expression troublée. Elle prononça, à trois reprises, sans pouvoir achever sa phrase :

— Mademoiselle... mademoiselle... mademoiselle... — puis fondit en larmes. Et, auprès d'elle, son chapeau tout dérangé par l'effort qu'elle avait fait pour soulever sa sœur, Mlle Estelle se mit aussi à pleurer.

Anne s'assit, le petit Xavier demeura sur ses genoux, regardant ses tantes avec consternation. Il se retourna vers la jeune fille, dit tout bas en confidence : « Elles pleurent! » et resta tout tranquille, un doigt dans sa bouche.

La scène devenait pénible. Mais, pour Anne, du moins, l'intervention de l'enfant avait fondu la glace et anéanti les difficultés de la situation. Elle se sentait vraiment heureuse, la querelle qui naguère avait soulevé en elle tant d'irritation lui paraissait maintenant sous un jour tout différent, et elle possédait une âme trop généreuse pour prendre plaisir à voir son ancien adversaire humilié.

— Mesdemoiselles, prononça-t-elle de sa voix claire, je vous supplie de vous remettre... Votre visite me touche beaucoup... Je crains qu'elle n'ait été, pour vous, mademoiselle, surtout, un bien fatigant effort.

Et elle se tournait avec déférence vers la paralytique. Celle-ci l'interrompit vivement :

— Oh! mademoiselle, balbutia-t-elle, nul effort ne pouvait m'être trop grand pour vous faire oublier un incident fâcheux... Voudrez-vous accepter les remerciements, le témoignage de la reconnaissance sans borne que nous éprouvons?... Cet enfant est notre unique joie!

Anne se sentait émue, à son tour, et ce fut avec chaleur qu'elle répondit :

— Vous n'avez pas tant de remerciements à me faire, je vous assure. Je suis si heureuse des circonstances qui m'ont permis d'avoir quelque droit désormais à l'affection de ce beau chéri!... et satisfaite aussi, pour ce qui concerne... nos premières relations, de pouvoir vous prouver que, peut-être, je vaux mieux que l'opinion que vous aviez prise de moi.

Mlle Huguette eut un geste de protestation qu'imita sa sœur avec moins de véhémence mais autant de sincérité.

— Ce n'était pas cela! prononça l'aînée, la voix raffermie et essuyant les grosses larmes qui inondaient ses larges joues, — il n'y a rien eu de personnel à votre égard, dans ma conduite trop vive, je le confesse de tout cœur, et que des personnes instruites du passé auraient pu seules comprendre. Je vous dois des excuses...

Anne l'interrompit d'un geste de fierté respectueuse, où elle mit tout son charme de grâce et de jeunesse :

— Des excuses, mademoiselle, de vous à moi, seraient trop déplacées pour que je vous laisse même en formuler l'idée!... J'ai été, du reste, je le crains, bien maladroite, avec les meilleures intentions, ce fameux jour où je vous ai tant boulever-

sée... Voulez-vous que, pour trancher au plus court et régler définitivement cette question, nous prenions le moyen de votre petit-neveu, voulez-vous m'embrasser ?

Et, souple, retenant toujours l'enfant sur ses genoux, elle s'inclina vers les vieilles demoiselles, leur offrant alternativement, à toutes les deux, son visage souriant.

Cette façon de sceller la paix désirée charma les deux soeurs, mais en renouvelant leur émotion. Anne ne parut pas s'en apercevoir et reprit gaiement :

— Maintenant, dites-moi comment vous avez pu savoir... ce qui vous a mises sur ma trace et amenées ici...

Alors, tantôt l'une tantôt l'autre prenant la parole, elles entamèrent le long et confus récit des événements singuliers qui avaient fait enfin la lumière sur le rôle d'Anne dans le sauvetage miraculeux du petit de Sembreux.

L'enfant, comme l'avait compris Mlle de Maurois, lorsqu'elle l'avait questionné sur sa famille, se trouvait à la vente de Charité avec une personne amie qui l'y conduisait pour l'amuser, sa mère étant depuis longtemps souffrante, retenue à la chambre et incapable de circuler avec lui.

Au moment de la panique, il avait échappé à cette dame qui, très nerveuse et impressionnable, perdit la tête dès le premier instant. Sortie, cependant, saine et sauve, de la catastrophe, elle était revenue, tremblante d'inquiétude sur le sort de son petit compagnon, chez Mlles Ollerolles, et, n'osant se présenter sans lui à la mère du petit Xavier, elle leur avait tout conté. Les pauvres demoiselles avaient passé là des heures d'inoubliable angoisse. Leur neveu, M. de Sembreux, courut aussitôt prévenu au lieu du sinistre ; mais il ne put recueillir aucun renseignement sur l'enfant, ni pénétrer au milieu des ruines fumantes dont les agents l'éloignaient malgré ses instances, tandis que la foule le regardait avec compassion. Il rentrait absolument fou, lorsque ses tantes reçurent un mot de la mère du petit, qui leur faisait dire que l'enfant venait de lui être ramené par une personne inconnue et tenait des propos incompréhensibles où il était question de feu !... Très inquiète, elle demandait qu'on s'informât.

L'émotion et le bonheur de retrouver vivant l'enfant qu'elles avaient pu croire perdu, les empêchèrent d'abord de s'étonner de la discréption bizarre

des personnes qui l'avaient ramené. Elles attendirent plusieurs jours, pensant recevoir quelque éclaircissement, mais le silence incroyable continuait. « Zavie », interrogé, se perdait en mille incohérences auxquelles il mêlait le nom d'une demoiselle Anne qui l'avait porté dans ses bras et caché dans sa robe pour traverser « la grande fumée », et la description d'une vieille dame qui marchait « pas vite » avec « une petite canne d'or, comme les fées ».

Elles désespéraient de découvrir la vérité, mais continuaient à lire dans les journaux tous les détails qu'elles pouvaient se procurer sur le jour terrible. Enfin, l'avant-veille, à propos de l'enterrement de Mme de Meslandes, un journal reproduisait tout au long une interview de la femme de chambre de la marquise. On y relatait comment Mlle de Maurois l'avait sauvée de l'incendie en même temps qu'un petit garçon qu'on disait s'appeler Xavier de « Fombreux ».

M. de Sembreux s'était rendu lui-même, avec son neveu, à l'hôtel de la marquise que l'enfant reconnut ; puis, en interrogeant les domestiques, il avait fait la lumière complète. Le silence d'Anne, dans cette circonstance, les affligea tous profondément ; ils croyaient y voir la marque d'un grand ressentiment de la part de la jeune fille, et c'est ainsi que Mlle Huguette avait résolu de faire auprès d'elle une démarche personnelle et réparatrice.

Pendant ce long récit, tout le monde avait pu reprendre son calme, et lorsqu'elle entra dans le salon, peu après, Mme de Bedarrens n'eût pu se douter de la scène qui avait précédé cette entente générale et parfaite. L'enfant jouait sur le tapis avec des dominos donnés par Anne, ce qui ne l'empêchait pas de mettre de temps en temps son mot dans la conversation, toujours en s'adressant à la jeune fille :

— Je sais bien mon adresse, hein ! C'est l'oncle Zavier qui me l'a apprise, quand j'étais tout petit, tout petit !... Si j'avais pas su mon adresse, tu aurais été obligée de mettre mon portrait sur une affiche comme pour les petits *ciens* perdus ; c'est l'oncle Zavier qui l'a dit !...

Anne voulut le faire goûter. On apporta un plateau avec des confitures et des biscuits, et elle s'amusa à lui donner la becquée, comme à un petit moineau gourmand, se barbouillant les doigts et barbouillant la frimousse riante de Zavie.

Ce fut dans cette attitude que la trouva M. de Sembreux, lorsque le domestique l'introduisit. Il avait amené ses tantes, puis attendu dans les environs le résultat de l'entrevue, augurant bien de la façon dont elle se prolongeait. Maintenant, comme il était convenu, il revenait afin d'aider Mlle Huguette qui n'aurait pu se passer de son bras pour regagner sa voiture. Les mots par lesquels il sut exprimer à Mlle de Maurois sa gratitude, qu'il nuança délicatement d'admiration, furent brefs, mais empreints d'un sentiment très profond, et la touchèrent plus que ne l'eussent fait de longues et louangeuses phrases.

Cet événement commença une nouvelle étape dans l'existence d'Anne. A ce moment où son propre deuil et ceux qui atteignaient toute la société parisienne l'éloignaient du monde, rien ne vint la distraire des impressions neuves qui s'emparaient d'elle.

Elle prit l'habitude d'aller presque chaque jour passer des instants plus ou moins longs dans la petite maison de Passy, auprès des demoiselles Ollerolles. Elle y retrouvait généralement Zavie dont une bonne part de la journée s'écoulait chez ses grand'tantes. La jeune fille et l'enfant avaient l'un pour l'autre une passion réciproque, et c'étaient dans le jardin, sous l'œil ravi de la tante Estelle et de la tante Huguette installée dans la guérite de paille, des parties sans fin et, chaque fois, de nouveaux jeux pour lesquels Anne témoignait d'une imagination inépuisable.

Au début de ces visites journalières à Passy, Anne y rencontra, un après-midi, une très jeune femme, menue et blonde, toute pâle dans son deuil de veuve : la mère de Zavie, qui la remercia en balbutiant, avec une excessive émotion et une grande timidité, sembla-t-il à la jeune fille. Elle ne la revit que rarement et ne s'en étonna pas, la sachant souffrante ; seulement, elle remarquait que presque toujours, à la fin de la journée, c'était M. de Sembreux qui emmenait le petit garçon, avec la phrase consacrée : « Allons retrouver maman, » et ne put s'empêcher de se demander pourquoi la jeune Mme de Sembreux n'habitait pas, elle aussi, dans la petite maison.

Les vieilles demoiselles menaient une vie fort retirée et aucun tiers, sauf M. de Sembreux, généralement sorti ou occupé dans son atelier, ne troublait leurs entretiens avec Anne.

Une grande confiance s'était établie entre elles trois ou, plus exactement, confiance de la part des deux vieilles filles et intérêt très vif du côté d'Anne. Mlle Huguette, surtout, flattée de l'attention infatigable que lui prêtait la jeune fille, se complaisait à lui narrer longuement sa vie passée et ses vieux souvenirs, avec mille détails sur sa famille, son père, sa mère surtout, à laquelle toute son existence, on le sentait, elle avait porté un véritable culte. Anne apprit, par ces récits confidentiels de la vieille demoiselle, les origines réelles de l'animosité terrible des de Sembreux et Ollerolles envers Mme de Camfermont et réciproquement. Les renseignements que lui avait donnés naguère M^e Barillon se trouvèrent ainsi complétés et éclairés dans leurs parties obscures.

Mme de Camfermont, disait Mlle Huguette, préférée très ouvertement par ses parents, avait toujours dominé son frère dont le caractère faible et indécis (absolument le caractère de notre neveu Xavier, ajoutait-elle, avec une nuance de compassion inconsciente) se pliait à cette tyrannie. Très engouée de la société où l'avait fait entrer son mariage, elle fut vivement blessée dans son amour-propre du bruit fait autour du projet d'union de Xavier Ollerolles avec Mlle de Sembreux : « — cette petite actrice manquée » — disait-elle, et fit tout pour encourager la résistance de ses parents, dans l'espoir d'amener son frère à rompre. Mais, le cœur étant de la partie, Xavier Ollerolles montrait cette inébranlable obstination des êtres doux et droits devant l'injustice. Alors, Mme de Camfermont s'attaqua à Mlle de Sembreux elle-même. Il n'y eut pas d'injure publique qu'elle lui épargnât, lui prêtant dans cette affaire un rôle odieux d'intrigante qui lui fit fermer bien des salons où, jusqu'alors, on l'avait reçue avec tous les égards accordés à une personne du même monde. Mais, Mme de Camfermont avait affaire à forte partie ; Mlle de Sembreux gardait, malgré tout, pour elle, la dignité irréprochable de son existence et demeurait impassible dans sa fière attitude. Mme de Camfermont comme dernière injure, ou peut-être, dans l'aveuglement de sa haine, croyant réussir à l'ébranler, lui offrit par lettre 50.000 francs comptant et la même somme à la mort de ses parents, si elle décourageait le jeune homme. Mlle de Sembreux, outrée, retourna la lettre avec cette simple ligne tracée au bas : « A

d'aussi inqualifiables propositions, il n'y a pas de réponse. » Xavier Ollerolles eut avec sa sœur de violentes altercations qui emportèrent ses derniers scrupules vis-à-vis de ses parents, le mariage eut lieu et la brouille fut consommée.

En écoutant ce récit qui laissait Mlle Huguette encore toute frémissante, Anne se prenait à penser qu'elle aussi avait souvent affecté de croire que tout le monde était à vendre.

Elle apprit, de même, comment Huguette et Estelle avaient sacrifié leur petite dot, pour permettre à leur sœur, la jolie Lucile, d'épouser son cousin Georges de Sembreux, officier sans fortune, dont elle était vivement éprise. Devant le désespoir qui altérait la santé de la romanesque et frêle Lucile, les deux aînées, de plein gré et irrévocablement, avaient résolu d'adopter la situation dédaignée de vieilles filles, qu'aussi bien elles n'étaient pas sûres d'éviter, disaient-elles; et par ce raisonnement, convainquant leur sœur de l'opportunité de leur sacrifice, elles lui avaient donné le bonheur. Un bonheur trop court, hélas ! Lucile était morte au bout de quelques années, ainsi que son mari; et les deux tantes, restées célibataires, avaient élevé les petits orphelins sur lesquels s'étaient concentrées toutes leurs affections : Xavier, encore près d'elles, et Georges, l'aîné, père du petit « Zavie », que la mort leur avait pris à son tour, dix-huit mois plus tôt, après une douloureuse et rapide maladie de poitrine.

Ce dernier souvenir mettait encore des larmes dans les yeux des sœurs, de ces grosses larmes des vieillards, qui coulent lentement dans les sillons des joues comme dans des voies tracées d'avance pour elles. Anne, pensant à la blonde jeune femme pâle, s'attendrissait et exprimait sa compassion pour le violent chagrin qu'elle devait éprouver. Les deux sœurs hochaien la tête d'un signe qui semblait approbatif, mais en échangeant des regards contraints dont Anne s'intriguait un instant pour n'y plus songer ensuite.

Mme de Bedarrens, heureuse des loisirs que lui laissait le nouvel engouement d'Anne (ainsi intitulait-elle l'attrait inattendu de la famille Ollerolles pour la jeune fille), l'oubliait assez volontiers sous l'égide des vieilles demoiselles, et vaquait paisiblement à ses propres affaires. Aussi, n'était-il pas rare que Mlle de Maurois demeurât tout l'après-midi à Passy, après s'y être rendue soi-disant pour

une heure. A tout autre moment, on n'aurait pas manqué d'en causer beaucoup dans les relations et la parenté de la jeune fille; mais on était encore mal remis de la grande secousse, les réunions mondaines n'avaient plus lieu, et, après ce qu'avait fait Anne, on trouvait assez naturel qu'elle se montrât éprise de l'enfant sauvé par elle, et se plût avec des gens qui, pensait-on, devaient la traiter en héroïne; enfin, elle était fiancée, le mariage retardé aurait lieu un jour évidemment prochain et, cette grave affaire étant réglée, le reste avait peu d'importance; rien de mieux, au contraire, pour Anne, pendant l'absence de son fiancé, que la société des deux vieilles tantes, de l'enfant et de sa mère... La renommée n'avait pas encore fait connaître la présence inquiétante du jeune graveur dans la maison de Passy, où personne ne s'avisa de suivre Anne, pas même son chaperon en titre.

Pourtant, ce personnage qu'on ignorait, commençait, lui aussi, à prendre un rôle dans l'existence de Mlle de Maurois, élargissant encore devant elle l'horizon de cette nouvelle conception de la vie que lui avaient révélée les deux vieilles demoiselles : une vie simple et tranquille, sans futile éclat extérieur, mais si haute par la dignité des sentiments, par le développement intellectuel malgré la lutte constante contre l'avilissement des difficultés matérielles, par le travail, enfin, accepté dans son sens le plus élevé, animé et transfiguré dans une anoblitante atmosphère d'art. Tout cela, Anne en avait eu la vision bien nette, le premier jour où elle avait mis le pied dans l'atelier de Xavier de Sembreux.

La réserve du jeune homme était si profonde que la grande intimité de Mlle de Maurois avec ses tantes remontait déjà à plus de deux semaines, sans qu'il eût tenté de l'intéresser personnellement à lui, en faisant la moindre allusion à ses occupations, ou le moindre effort pour l'attirer dans le sanctuaire de son travail et de ses rêveries d'art.

Anne, un peu intimidée (chose rare pour elle) par la gravité du jeune artiste, croyait, à tort, y voir du dédain, l'accusait en elle-même de planer au-dessus de la foule, et s'était juré d'attendre qu'il voulût bien s'humaniser, sans l'y pousser par aucune avance. Cependant, il y avait une question qu'elle était impatiente d'aborder avec lui, et profitant, un jour, de la diversion causée dans la conversation géné-

rale par l'arrivée de la chanoinesse, elle trouva moyen de se procurer, de façon naturelle, un a-parté avec M. de Sembreux.

Tandis qu'il détachait pour elle, au mur du jardinet, un rameau de chèvrefeuille qu'elle lui avait demandé, elle quitta le groupe des vieilles dames et vint le rejoindre, sans affectation, de son allure calme et décidée. Et, tout de suite, elle lui exprima le désir de l'entretenir en particulier, pour ne pas troubler de nouveau ses tantes, de la fameuse affaire de l'héritage qui lui tenait toujours à cœur. Arrêtant un geste de protestation de M. de Sembreux, elle ajouta vivement :

— Vous êtes tuteur de Zavie, monsieur, c'est de lui, c'est de ses intérêts que je veux vous entretenir. Vous n'avez pas le droit de refuser de m'écouter.

Le jeune homme s'inclina, silencieux, et, brièvement, Anne lui exposa les dispositions qu'elle avait fait prendre par M^e Barillon, suivant le conseil de Renaud de Fontennes, pour que le legs contesté revint à l'enfant à sa majorité.

— Mais, maintenant, termina-t-elle, le point de vue est un peu changé; M^{les} Ollerolles pourraient accepter sans répugnance, il me semble, que je fisse quelque chose pour Zavie, non seulement dans l'avenir, mais dans le présent même... Je ne sais... mais je me demandais si la mort de votre frère n'avait pas laissé votre belle-sœur dans une situation difficile... L'éducation d'un fils, pour qu'elle soit parfaite, est une charge bien lourde, les récits de vos tantes m'ont appris ce que j'ignorais sur ce point... et si je pouvais faciliter pour ce cher petit...

M. de Sembreux, qui l'avait écoutée jusque-là avec calme, rougit violemment, et l'interrompit d'un ton un peu agité :

— Mademoiselle, je vous supplie de ne pas prendre en mauvaise part mon refus! J'ai juré à mon frère mourant de faire de son enfant le mien... Mon travail, maintenant que j'ai acquis un peu de notoriété, me permet d'atteindre au nécessaire et même au delà pour son éducation... C'est un besoin de cœur pour moi... Je veux qu'en cela il soit vraiment mon fils, de me devoir le pain intellectuel... Pour l'avenir, je vous remercie de votre si délicate générosité, j'en ferai part à mes tantes; présentées ainsi, elles ne sauraient se blesser de vos intentions. Je leur ferai observer, du reste, que nous n'avons pas le droit de refuser pour l'enfant; lui seul aura ce droit, quand l'âge le lui donnera.

— Dites à M^{les} Ollerolles, insista la jeune fille, que je voudrais être considérée par Zavie comme une espèce de marraine, et qu'on le disposât à accepter dans cette idée ce don, qui ne sera qu'une restitution.

Anne avait dit cela très simplement dans l'élan de son cœur; elle lut au fond du regard que fixait sur elle le jeune homme une admiration émue, qui la troubla agréablement. Malgré toutes ses graves résolutions, M^{lle} de Maurois, première manière, si avide de louanges, n'était pas encore morte, et elle sentait que celles-ci presque muettes étaient d'une essence particulièrement raffinée.

Pour cacher ce qu'elle éprouvait, Anne saisit au passage le petit Xavier, qui courait autour d'eux. L'enfant, ravi, jetait des cris de joie et des éclats de rire. Anne, voulant changer la conversation, dit en cherchant à mettre un peu d'ordre dans les boucles soyeuses du garçonnet :

— Quel sujet pour un artiste que cette idéale petite tête! N'avez-vous jamais essayé de faire son portrait, monsieur?

— Oh! bien des fois, quoique ce soit un terrible petit modèle! J'ai fait de lui une foule d'esquisses et une gravure sur bois, tirée avec des couleurs à l'eau, dont j'ai été assez satisfait...

— Oh! comme j'aimerais voir tout cela! s'écria M^{lle} de Maurois.

— Vraiment... cela vous intéresserait de monter à mon atelier? demanda le jeune homme; et elle sentait dans sa voix contenue, dans son regard, un désir profond de recevoir une réponse affirmative.

— Ce serait un très grand plaisir pour moi... Montons-y tout de suite, fit-elle impulsive. Elle ajouta aussitôt, reprenant le petit garçon dans ses bras : — J'emporte Zavie, pour comparer l'original au portrait.

M. de Sembreux saisissant la pensée d'Anne reprit :

— Nous y trouverons ma belle-sœur. Elle m'en a chassé, depuis le déjeuner, pour y mettre un peu d'ordre. — Et élevant la voix en s'adressant aux vieilles demoiselles : — Tantes, nous allons rejoindre Brigitte dans mon atelier; M^{lle} de Maurois voudrait voir mon portrait de Zavie.

Tandis qu'ils montaient l'escalier, M. de Sembreux ayant enlevé le garçonnet des bras d'Anne pour s'en charger, il expliqua :

— Ma belle-sœur Brigitte est la seule personne

que j'autorise à faire des rangements dans mon atelier; elle seule connaît assez mes habitudes pour ne les troubler en rien. — Et souriant: — On accuse les artistes d'être maniaques, mais si l'on savait comme la moindre hésitation pour trouver un outil, le temps perdu à la recherche d'une esquisse ou d'une note peuvent nuire au travail à la fois manuel et cérébral qu'est la gravure!

— Je l'imagine très bien, répondit Anne, et tout ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y ait que votre belle-sœur pour le comprendre.

— Ce n'est pas cela, repartit l'artiste avec une nuance adoucie dans sa voix un peu nerveuse, mais il n'y a qu'elle d'assez patiente pour le supporter.

Ils étaient arrivés dans la pièce où Anne avait vu pour la première fois les demoiselles Ollerolles; elle sourit en se rappelant cette scène, tandis que M. de Sembreux soulevait la portière qui dissimulait l'entrée de l'escalier tournant montant à l'atelier.

Le gazouillement de Zavie annonça leur arrivée à Mme de Sembreux; elle vint au haut de l'escalier, croyant ne trouver que son fils et le graveur. En apercevant Anne, elle s'arrêta et rougit, s'excusant, un peu contrainte, de n'être pas encore descendue la saluer au jardin. Anne, gracieuse, avec son aisance habituelle, répondit qu'elle savait par M. de Sembreux les occupations qui l'avaient retenue. Tout en parlant, et sans beaucoup songer à son interlocutrice, elle parcourait de son regard vif la large p'te qui occupait tout le dessus de la maison et qu'inondait une lumière habilement distribuée par de grands stores. Elle avisa tout de suite, sur un chevalet, le portrait de l'enfant, et s'écria avec un ravissement sincère :

— Oh! que c'est joli! que c'est ressemblant! On croirait qu'on va l'entendre rire!

Presque aussitôt, remarquant la signature de M. de Sembreux, elle s'écria de nouveau :

— Comment! c'est vous qui signez ainsi?... Mais, alors, c'est vous qui avez illustré le superbe ouvrage sur les maîtres italiens, paru cette année? et *Les Martyrs*?... Voici le projet d'une des gravures que je reconnaissi!...

Une rougeur de plaisir monta aux tempes du jeune artiste, et tout son visage expressif, aux traits fins, tressaillit:

— Vous connaissez ces ouvrages? dit-il; vous aimez les gravures?

— J'adore tout ce qui est gravure, peinture et, en particulier, ce qui me rappelle ce que j'ai vu dans mes voyages.

— Vous avez beaucoup voyagé ? questionna M. de Sembreux.

— Pendant deux ans. J'ai vu l'Italie et une partie de l'Allemagne... Mais je sentais bien qu'il aurait fallu quelqu'un pour m'apprendre à regarder... et je n'avais que Mme de Bedarrens !

En prononçant le nom de la pauvre chanoinesse, Anne eut un volumineux soupir qui amena un sourire amusé, même sur le visage sérieux de la jeune veuve.

— J'ai beaucoup de choses de Florence, voulez-vous les voir ? proposa le graveur qui bousculait ses cartons. Tenez, voici Assise ; connaissez-vous Assise ?

— J'adore Assise ! s'exclama Anne. — Oh ! que ceci est beau ! C'est de vous ? Qu'est-ce ? une eau-forte. Mais comment peut-on arriver à cette perfection, cette exactitude d'impression, sur un plan si réduit ? La gravure m'a toujours semblé l'art le plus curieux et le plus difficile.

— C'est que vous ignorez les procédés, dit le jeune artiste ; mais, en effet, il y a une foule de difficultés à surmonter qui donnent à ce travail un attrait d'une intensité qu'on ne peut imaginer... Lorsque l'inspiration vous tient bien, il semble qu'au bout du burin ou de la pointe sèche on sente frémir l'idée ! On a la double jouissance du poète dont la plume évoque l'image et de l'artiste qui la modèle : on cisèle vraiment la pensée !... Rien ne limite le graveur : sur cette planche de cuivre, sur ce morceau de bois de trente centimètres carrés, un maître fera tenir un monde de pensées. Avez-vous vu des gravures d'Albert Dürer ?

— Elles donnent le frisson ! fit Anne ; en Allemagne, elles m'attiraient et me faisaient peur... mais je ne comprenais pas, ou si peu !

Xavier de Sembreux fouilla un tiroir et en rapporta une reproduction de la *Mélancolie* d'Albert Dürer, qu'ils examinèrent ensemble.

Puis, à la curiosité avide et intelligente de la jeune fille, il expliqua quelques-uns des procédés d'exécution, l'usage des outils ; il lui montrait comment on apprécie la beauté d'un travail sur la plaque de cuivre ou d'acier ou sur la planche de bois. Et, vraiment grisé de son art, lui qu'elle avait vu, jusque-là, plutôt silencieux, il se répandait en paroles colorées et vibrantes.

Auprès d'eux, la jeune femme écoutait presque sans parler, mais elle mettait entre les doigts du graveur les choses qu'il cherchait, épiait sur son visage expressif le moindre indice d'impatience ou de nervosité, et semblait deviner d'avance ce dont il aurait besoin. Puis, doucement, derrière lui, elle rangeait avec mille soins les objets qu'il dispersait au hasard.

Anne, sous le charme de la parole de l'artiste, sortit comme tout éblouie de l'atelier, lorsque la chanoinesse qui trouvait le temps long dans la compagnie peu mondaine des deux vieilles filles, lui fit rappeler l'heure.

— Je reviendrai ! répondit-elle à Xavier de Sembreux qui s'excusait de s'être laissé entraîner à abuser de sa patience.

XVI

Brises marines.

Le jour même de cette visite à l'atelier de M. de Sembreux, Anne trouva chez elle un petit colis dont l'enveloppe enlevée dévoila un gracieux bibelot, souvenir d'une amie de sa grand'mère, en l'honneur de son prochain mariage...

Anne resta un moment ébahie et consternée. Depuis le départ de M. de Monternon et son escarmouche avec Yolande, elle avait tout à fait oublié la question de ses fiançailles et perdu la notion du temps. Elle compta et recompta les jours sur ses doigts. Non, vraiment, c'était trop ridicule ! la complaisance due au pauvre Fabien avait dépassé les dernières limites ; il avait eu la marge assez grande pour se prémunir contre toutes les batteries dressées contre lui par la famille Vertbois ; il fallait en finir, cela ne pouvait durer ainsi ! Le soir même, elle allait prévenir qui de droit dans sa propre famille, afin que, rapidement, on sut le mariage rompu. Mais Fabien ? comment le mettre au courant, pour qu'il agit de son côté ? Elle répugnait à lui écrire, et restait perplexe.

Tout à coup, l'idée du télégraphe lui vint : un peu américain, le procédé, mais, en somme, beaucoup moins compromettant qu'une lettre... surtout

en faisant signer la dépêche par la chanoinesse!... Ravie de cette dernière et lumineuse inspiration, Anne se mit aussitôt à chercher la formule la plus expressive pour cette dépêche délicate. Après divers tâtonnements, elle s'arrêta à la rédaction suivante :

« Suis chargée vous prévenir silence sera rompu irrévocablement demain. Il y a urgence ! »

Et elle signa largement : « Bedarrens. »

Puis elle alla trouver la chanoinesse et, en s'excusant, la pria de vouloir bien mettre elle-même ce télégramme à la poste, à l'adresse de M. de Monternon : Anne ne voulait pas le confier à un domestique.

Mme de Bedarrens jeta machinalement les yeux sur le papier et, voyant sa propre signature qui s'étalait au bas, elle lut, relut, et regarda la jeune fille avec effarement :

— C'est... moi qui écris cela ?

— S'il vous plaît, ma chère cousine, fit Anne insinuante ; je tiens tout à fait à ce que ce soit vous.

— Mais... mais, objecta la chanoinesse, qu'est-ce que ce silence qu'il est urgent que je rompe demain ? Je ne comprends pas.

— Cela ne fait rien, dit Mlle de Maurois très tranquille, je vous expliquerai demain.

Mal convaincue, la chanoinesse s'exécuta cependant.

Le lendemain, à la première heure, Mme de Bedarrens, dans un peignoir élégant où s'écroulait sans entraves sa corpulente personne, faisait irruption chez Anne, en brandissant un papier bleu :

— La réponse de M. de Monternon !

Anne, encore toute somnolente au fond de son lit, étendit la main et lut, en bâillant, la dépêche adressée à Mme de Bedarrens, une ligne seulement, mais trépidante :

« Attendez ! attendez ! Lettre suit !

« MONTERNON. »

La jeune fille eut un mouvement d'épaule impatienté :

— Je n'avais que faire d'une lettre !

Tandis que Mme de Bedarrens, effondrée sur une chaise, demandait de plus en plus inquiète :

— Alors, il faut que j'attende... Mais, qu'est-ce que j'attends ?

Anne, tournée contre le mur, et retombant dans son sommeil interrompu, murmura sans grâce :

— Le sais-je !

Et la pauvre chanoinesse, impuissante à obtenir une explication plus complète, s'en alla, en prenant le ciel à témoin de sa longue patience d'un geste désespéré de ses deux mains au-dessus de sa tête.

Le lendemain la lettre annoncée arrivait :

« Mademoiselle,

« Je vous conjure d'attendre encore deux jours ! Je fais mes paquets, je pars !... J'avais écrit à Renaud de Fontennes, voulant le rejoindre là-bas, mais il m'a répondu qu'il revenait... Alors j'ai quêté, comme un mendiant, une invitation sur quelque yacht en partance où je pourrais fuir le péril. J'embarque jeudi avec les Saint-Parvez. Nous allons faire une croisière vers l'Écosse ; mais dites, je vous en supplie, à qui vous savez, à tous ! qu'il s'agit du tour du monde ! Et ce serait vrai si maman voulait !

« Votre tout dévoué et toujours inconsolable.

« FABIEN. »

Anne parcourut ces lignes et n'en vit qu'une :

— Renaud... il m'a répondu qu'il revenait... — Son cœur battait à se rompre.

Mme de Bédarrens la vit si émue, qu'elle se précipita, croyant enfin tenir la clef du mystère :

— Qu'est-ce, Anne, mon enfant ? Qu'avez-vous ?

Anne la regarda avec de grands yeux qui semblaient ne pas la voir.

— Il revient ! dit-elle, se parlant à elle-même.

— M. de Monternon ? s'écria la chanoinesse. Oh ! je suis bien contente ! je comprends votre joie...

— Fabien ? mais non, il part, fit Anne.

— Il part !... où ? comment ?... Ah ! ma pauvre enfant, je comprends votre chagrin !

Mais Anne, revenue à elle, repoussait le flacon de sels que Mme de Bedarrens s'obstinait à vouloir lui faire respirer.

— Ma chère cousine... vous ne comprenez absolument rien... le départ de M. de Monternon ne me cause ni joie ni chagrin.

— Pourtant, — observa la chanoinesse, — s'il part, à quand remettez-vous le mariage ?

— A jamais ! nous ne sommes plus fiancés.

— Oh !... Anne !...

Ceci fut dit d'un accent si scandalisé, qu'il eût dû appeler une rougeur sur les joues de Mlle de Maurois. Mais elle restait pâle et indifférente aux

sentiments froissés que trahissait le visage de la chanoinesse ; elle se mit à relire le billet de Fabien, sans toutefois dépasser les mots fatidiques : « Il revenait ! » — Elle ferma les yeux, calcula mentalement : il fallait huit à dix jours pour revenir de New-York... Puisque Fabien avait reçu depuis quelque temps la réponse de Renaud, celui-ci devait être bien près d'arriver... s'il ne l'était déjà ! Et comment expliquer ce retour subit, sinon par la révélation due à Fabien lui-même des fiançailles rompues, et par la promesse faite à Mme de Meslandes... Oh ! tante Belle ! chère tante Belle !... — Elle saisit la photographie de la marquise, posée dans un cadre sur la table, et l'embrassa. Puis, elle se leva d'un air attendri et joyeux à la fois, et s'installa à son petit bureau, sans remarquer les regards désapprobateurs et quelque peu indignés que lui jetait la chanoinesse qui se retira très raide, la laissant à ses incompréhensibles impressions.

D'un seul trait, Anne écrivit tout un paquet de lettres ou billets destinés à répandre au plus tôt la nouvelle de la rupture. Elle était encore absorbée par cette occupation, derrière le paravent en soie plissée dont la fragile barrière la cachait mal, lorsque la porte du salon s'ouvrit et se referma presque sans bruit. Anne ne bougea pas, croyant à une rentrée de la chanoinesse. Elle continua de cacher et d'adresser ses billets pendant quelques minutes et, la besogne finie, se leva vivement :

— Voilà qui est fait. Partons pour Passy, voulez-vous, ma cousine ?

Elle se retourna, et se trouva en face de Yolande Vertbois qui se tenait debout et immobile derrière elle. Anne eut un cri de surprise :

— Ah ! Yolande !

Puis impatientée :

— On ne fait pas tressaillir les gens ainsi, ma chère amie ? Pourquoi cette entrée mystérieuse et cet air fatal ?

Yolande leva la main d'un geste très digne de juge à inculpé :

— Je voulais vous surprendre, parce que je dois... il faut que je sache la vérité, Anne, sur... vos fiançailles.

Ce ton échauffa fort Mlle de Maurois ; elle le prit de très haut :

— Et quel droit avez-vous, s'il vous plaît, de vous mêler de la question de mes fiançailles ?

— Anne, ce n'est pas la peine de dissimuler davantage; M. de Monternon part demain en croisière, sur le yacht des Saint-Parvez... et l'on sait pourquoi il part!

— Ah! l'on sait?... Voilà qui est curieux! railla Mlle de Maurois; et pourquoi part-il?

Yolande parut éclater d'indignation:

— Pour rompre définitivement avec vous!... Pour reprendre sa liberté que vous lui refusez depuis un mois.

— Moi! je lui refusais sa liberté!... Pour qui me prenez-vous, Yolande?

Anne avait accompagné ces mots d'un tel coup d'œil que Mlle Vertbois recula; cependant, obstinée dans son agression, elle répéta, ses belles joues empourprées de colère :

— Oui, parfaitement! vous lui refusiez... abusant de la parole donnée qui ne pouvait l'engager définitivement, en réalité... on garde toujours le droit de se reprendre. Il lui a fallu fuir!

Comme il arrivait généralement pour Anne, le premier moment de vivacité passé son bon sens reprit le dessus, et ce qu'il y avait de comique dans cette interprétation inattendue des sentiments de Fabien fit l'effet d'une petite pluie sur le grand souffle de son indignation. Elle haussa les épaules, riant malgré elle :

— On croirait, à vous entendre, que je l'avais enfermé au fond d'une oubliette!

Son calme ne fit qu'exaspérer encore davantage Yolande et, insolente, elle lança :

— Il y a des oubliettes morales, ma ch're!

Cette reprise de mélodrame augmenta la gaieté de Mlle de Maurois.

— Enfin, Yolande, quoi qu'il en soit, di's-elle, puisque vous savez M. de Monternon sorti sain et sauf de cette oubliette, à qui en avez-vous et que voulez-vous?

— Je veux avoir la certitude que ce pauvre garçon, victime de vos coquetteries tyranniques, sera libre enfin, désormais, de disposer de sa vie et de son cœur...

— Quel champion il a en vous, ma ch're amie! Cet intérêt extrême que vous lui portez est aussi flatteur pour lui qu'il l'est peu pour moi! fit Anne du même ton moqueur.

Etendant la main vers la table, elle y prit le billet de Fabien et ajouta :

— Vous méritez que je vous fasse lire ce mot de M. de Monternon, que j'ai reçu il y a une heure...

Yolande eut un mouvement fébrile des doigts; ses yeux verts comme l'onde dévoraient de loin le petit papier :

— Il vous y annonce son départ pour cette croisière sur les côtes d'Écosse ? questionna-t-elle.

— Il m'y annonce qu'il compte entreprendre le tour du monde, dit Anne en enfouissant dans sa poche la lettre de Fabien ; — et, pour vous prouver que je n'ai l'intention d'empêcher personne de courir après lui, voici le billet que j'allais faire mettre à la poste à votre adresse, avec tous ceux-ci qui feront connaître demain que, depuis près d'un mois, M. de Monternon et moi nous n'étions plus fiancés, bien que d'un commun accord nous ayons gardé le silence sur nos affaires.

Yolande avait repris ses couleurs naturelles, un peu pâties ; elle s'assit et machinalement déchira l'enveloppe et lut le billet qu'Anne lui avait remis.

— Eh bien ? fit celle-ci, lorsque Mlle Vertbois releva enfin la tête.

Yolande, agitée et rageuse, affirma :

— Votre billet ne m'apprend rien que je n'eusse deviné depuis longtemps... Quant à ce projet de tour du monde, ce n'est pas sérieux... voyons ! Pourquoi l'entreprendrait-il ?

— Sans doute, dit Anne, parce qu'il désire bien affirmer qu'il n'a plus, maintenant, aucune velléité conjugale, qu'il veut jouir de sa liberté et fuir les oubliettes et les pièges à loups... jaloux !

Mlle Vertbois blêmit sous l'allusion mordante, mais elle fit bonne contenance :

— Les uns partent, les autres reviennent, dit-elle, affectant d'écartier avec indifférence le sujet Monternon ; vous savez, sans nul doute, que M. de Fontennes est déjà de retour.

— Déjà ? répéta Anne, et son cœur commença de battre si follement qu'elle avait peur que Yolande ne l'entendît.

Celle-ci l'observait et un mince sourire se dessinait sur ses lèvres :

— Oui, déjà !... Personne ne l'attendait si tôt, en effet. Mais, il paraît qu'il ne revient pas seul.

— Comment cela ? questionna Anne angoissée et oubliant de se surveiller.

— Oui, on prétend qu'il s'est épris d'une jeune Américaine richissime, passionnée comme lui

d'œuvres sociales, et qui l'a ramené en France avec elle... Leur mariage ne serait plus qu'une affaire de temps.

Les doigts énervés d'Anne jouaient avec un petit cachet en ivoire ciselé qu'ils laissèrent tomber sur le bois de la table où il se brisa. Elle en ramassa les morceaux, les jeta dans un tiroir, et dit avec un imperceptible tremblement dans sa voix qui voulait rester calme :

— Quelle drôle d'histoire!... Après tout, c'est possible. Renaud a toujours été très imaginatif et inflammable.

— Et là, il ne faut pas l'oublier, fit Mlle Vertbois, il rencontre une communauté de goûts et d'idées assez difficile à réaliser avec des vues comme les siennes; vous l'avez dit cent fois, vous-même...

— Parfaitement, confirma avec toute la froideur possible Anne qui croyait sentir Yolande lui disséquer le cœur pour arriver à mettre à jour son secret.

Cette opération, si elle en avait conscience, plaisait sans doute à Mlle Vertbois, car elle continua avec l'assurance d'une personne parfaitement renseignée :

— On dit que sa mère est tout à fait enchantée.

— Je ne lui aurais cependant pas cru des goûts exotiques! répondit Anne dans un dernier effort pour garder son masque d'indifférence et d'imperméabilité.

— Cette mistress Eveland (c'est une jeune veuve) a fait sa conquête, une véritable charmeuse, paraît-il et son fils n'a pas eu de peine à la convaincre que la lumière vient d'Occident.

— Mais enfin! s'écria Mlle de Maurois, — pour avoir déjà fait tant de choses, depuis combien de temps sont-ils donc arrivés?

— Six ou huit jours, dit Yolande à tout hasard.

— Ah! fit Anne simplement, mais on pouvait lire bien des choses dans cet *Ah!* Elle avait lutté jusqu'à épuisement de ses forces de dissimulation, talent qui ne lui était pas naturel. Elle se leva, sans remarquer le sourire particulier qui amincissait de plus en plus les lèvres trop rouges de Yolande, parut, un instant très court, hésiter, tâtonner en son esprit, puis elle sonna, fit emporter les lettres pour la poste et pria la femme de chambre de rappeler à Mme de Bedarrens qu'elles devaient sortir.

Cette phrase fut dite de telle sorte qu'elle sous-

entendait un congé à l'adresse de Mlle Vertbois. Mais celle-ci feignit ne pas comprendre, et comme Mme de Bedarrens entraît dans le salon, elle lui fit aussitôt mille grâces.

— Je serai prête dans cinq minutes, prononça Mlle de Maurois de sa voix nette, il ne faut pas nous mettre en retard, ma cousine, j'ai promis d'être exacte. Je ne puis vous offrir de vous reconduire, Yolande, nous n'allons pas de votre côté.

— Cela ne fait rien, répondit Mlle Vertbois avec la plus parfaite bonne humeur, nous partirons ensemble et je me reconduirai moi-même.

Dès qu'Anne eut quitté la pièce, Yolande entreprit adroitement la confession de Mme de Bedarrens, au sujet des fiançailles rompues de Mlle de Maurois et de ses journalières visites à Passy.

La chanoinesse, flattée des avances inusitées que lui faisait la belle Mlle Vertbois, se répandit en paroles gémissantes sur les inconséquences de la conduite d'Anne :

« Cette rupture, elle ne l'avait apprise que du matin... elle en était désolée... Un si charmant jeune homme, tout pour lui et une fortune magnifique!... La famille d'Anne allait être dans la consternation! Bien heureux encore si on ne s'en prenait pas à elle qui n'y pouvait rien!... Quant aux visites à Passy... cette intimité toujours croissante avec cette famille ruinée... ce jeune artiste inconnu... tout cela lui déplaisait... déplaisait!... »

Et elle laissait entendre qu'à son point de vue, l'*artiste* n'était certainement pas étranger à l'incident regrettable du mariage rompu.

Yolande recueillait avec avidité toutes ces révélations. « L'*artiste* » surtout parut l'intéresser vivement; elle fit quelques questions rapides et apprit ainsi qu'Anne ne pouvait s'arracher, l'avant-veille, au charme de l'atelier de M. de Sembreux, tandis que la chanoinesse se morfondait en compagnie de deux vieilles demoiselles.

— Que voulez-vous? se lamenta Mme de Bedarrens, je n'ai aucune autorité, aucune... Je tiens à le bien établir, pour dégager ma responsabilité.

— Vous avez parfaitement raison, chère madame; c'est tout à fait déplorable!

Et Yolande, qui en savait assez long, se leva :

— Je me sauve maintenant, avant qu'Anne revienne, car elle est d'une humeur, aujourd'hui, que je ne désire pas affronter davantage!

Mlle Vertbois s'esquiva, rapide comme l'abeille qui vient de largement butiner et se sent en grande hâte de préparer son miel.

Anne fut enchantée de ne pas la retrouver. Les cinq minutes dont elle avait parlé s'étaient transformées en un long quart d'heure, et elle ne se doutait pas de l'imprudence qu'elle venait de commettre en prolongeant ainsi le tête-à-tête de la chanoinesse avec Mlle Vertbois. Elle avait employé ce temps à reprendre son sang-froid, à se dire que Yolande était bien capable d'avancer pour choses certaines de ridicules propos mondains. Mais, un dard aigu demeurait, en dépit de tous les raisonnements, dans les plaies causées par la belle Yolande : ce retour de Renaud remontant à six ou huit jours, sans qu'elle en eût rien su ! sans qu'il eût fait un pas pour se rapprocher d'elle, quand la mort de Mme de Meslandes aurait pu si facilement justifier sa visite...

Ce n'était donc pas pour elle uniquement qu'il était revenu, ainsi qu'elle l'avait cru d'abord... Yolande aurait-elle dit vrai ? Renaud se serait-il laissé ramener par et pour une autre ?... Pendant toute la journée, elle retourna ces pensées, se heurtant toujours à cet irréductible point d'interrogation.

Les vieilles demoiselles se préoccupèrent de son air absorbé. Était-elle malade ? fatiguée ? Non. Triste alors ? Et elles interrogeaient leur neveu, pour qu'il trouvât, « comme l'autre jour », moyen de la distraire. Leur grosse inquiétude, c'était qu'Anne ne s'ennuyât dans leur société trop grave, où sa jeunesse apportait un élément dont les deux sœurs n'auraient plus su se passer.

Il pleuvait ce jour-là, et la visite se passait dans la pièce du premier où Mlles Ollerolles aimaient à se tenir, non loin de leur neveu dont elles entendaient chaque mouvement dans l'atelier. Pour distraire Anne, Xavier de Sembreux descendit d'abord gravures, livres, photographies susceptibles de l'intéresser ; puis, l'atelier étant si proche, en quelque sorte un prolongement de la pièce, Anne y remonta avec lui, pour une démonstration technique qu'il désirait lui donner. Là, elle s'efforça d'oublier les pensées qui l'obsédaient, dans une conversation très animée qu'interrompit seule l'arrivée de Mme Georges de Sembreux, glissant de son pas silencieux de modeste petite ombre.

Pendant le retour, Anne se répétait : « Peut-être vais-je retrouver Renaud à la maison ».

Et comme le domestique, à sa question : « Personne ne m'a demandée ? » répondait : « Non, mademoiselle, personne, » elle se dit et se redit, se cramponnant de toute son énergie à cet espoir, qu'elle ne pouvait manquer de recevoir un mot de M. de Fontennes le lendemain matin.

Mais ni le lendemain ni les jours suivants n'apportèrent ce mot désiré. Il y eut pourtant, à l'adresse d'Anne, une véritable marée montante de billets de tous genres : étonnements, récriminations, questions plus ou moins directes, condoléances même, au sujet du mariage rompu. Les visites abondèrent aussi dans son salon, mais de Renaud rien : ni lettre, ni visite !

En revanche, si, adroitemment, et par mille circuits, Anne parvenait à amener son nom dans la conversation, les détails arrivaient en foule, semblant confirmer de tous points les insinuations de Mlle Vertbois. On ne séparait plus le nom de M. de Fontennes de celui de la fameuse mistress Eveland, « une beauté, ma chère ! et une fortune féerique, capable de supporter sans flétrir toutes les inventions couteuses de Renaud pour réformer la société. Il était vraiment bien à désirer que ce mariage se fit... » on l'avait baptisé d'avance « le mariage d'outre-mer ».

Dans la vie, les choses se passent souvent comme en certains jeux d'adresse où, la boule lancée vers un but, si elle le manque, roule au hasard, heurtant mille obstacles qui la rejettent au zéro fatal.

Renaud de Fontennes, que la lettre piteuse de Fabien pleurant sur ses fiançailles rompues avait précipité au retour, s'était heurté, dès son arrivée, à la plus pénible déception : tout le monde lui avait parlé du mariage d'Anne et de M. de Monternon comme d'une chose certaine et imminente. Il avait cru, alors, à un caprice d'Anne dont Fabien aurait pris peur trop vite, et qu'avait suivi un prompt raccordement entre les deux fiancés. Et il avait regretté et maudit sa propre faiblesse.

Puis, trois jours plus tard (car son retour ne remontait pas au delà), il apprenait la nouvelle stupéfiante et authentique de la rupture... Mais les commentaires qui l'accompagnaient et l'expliquaient n'étaient pas faits pour calmer sa douloreuse incertitude. Quelqu'un — on n'aurait pu dire qui, tant l'in-

sinuation s'était adroïtement répandue — avait lancé le nom de Xavier de Sembreux, qui maintenant courrait dans toutes les bouches. On connaît que l'affaire de l'incendie, jointe à celle de l'héritage, avait amené, entre le jeune graveur et Anne, une intimité romanesque qui pouvait les conduire fort loin. Et quoiqu'on se récriât bien haut sur le ridicule achevé que présentait un tel mariage pour Anne, il fallait reconnaître, tout en le déplorant, que personne ne pouvait l'empêcher de faire cette folie si l'envie lui en prenait.

Aussi, mistress Eveland, venue en France, en réalité, pour son propre agrément et non point pour y ramener Renaud, mais qu'une forte sympathie pour l'homme et les œuvres attachait au jeune de Fontennes, lui disait en hochant la tête :

— Le cœur ne va pas, est-ce vrai ? Pourquoi ? Quand on a un grand but, il ne faut pas se laisser affaiblir par un amour sans espoir, il ne faut pas de forces perdues !

D'autre part, Xavier de Sembreux sentant, avec son instinct affiné d'artiste, la nervosité et la tristesse qu'Anne dissimulait mal, lui demandait avec une émotion respectueuse qu'autorisait leur intimité chaque jour resserrée :

— De quoi pouvez-vous souffrir ? La vie ne vous a rien refusé, vous avez la beauté, l'intelligence, la grâce... et la fortune ! Avec cela, peut-il exister des rêves irréalisables ?

Et Fabien, de son côté, allongé paresseusement sur le pont du yacht qui l'emportait, sous le léger panache blanc de la cheminée auquel il mêlait la fumée bleue de son excellent cigare, songeait, en suivant du regard les volutes de vapeur déchiquetées que la brise dispersait dans le grand ciel sans limite, songeait avec regrets aux yeux bruns d'Anne, et, avec allégement, aux prunelles vertes de Yolande dont chaque tour de roue de l'hélice l'éloignait davantage...

Pendant ce temps, le baron Vertbois, ventripotent, mais agile et onduleux comme une anguille en eau trouble, pinçait paternellement les joues de sa fille qu'il trouvait pâlotte, et lui murmurait dans l'oreille :

— Ne te tourmente pas, nous le rattraperons !... Un bon jeune homme comme cela ne va jamais très loin et, puisqu'il t'a compromise — ne l'oublions pas ! — il doit réparer... il réparera !

XVII

Vent debout.

Les journées d'Anne s'écoulaient dans les plus pénibles alternatives morales. Elle passait de la tristesse à l'irritation ; puis, retombant dans une mélancolie désolée, elle se faisait d'amers reproches, s'accusait avec sévérité, et trouvait pleinement justifiée la conduite de Renaud, qui une heure plus tôt ou plus tard lui semblait abominable.

Les seuls moments de détente où elle pouvait oublier l'idée fixe qui lui étreignait le cœur et tyrannisait sa pensée étaient ceux qu'elle passait chez Mlles Ollerolles. Aussi multipliait-elle ces moments-là, et elle se dérobait ainsi aux visites qui l'obsédaient en apportant presque toujours un nouvel aliment à ses craintes et à ses regrets.

Juillet s'entamait, la chaleur commençait à devenir fatigante, et Mme de Bedarrens risquait de timides questions pour savoir de quel côté Anne comptait aller chercher un air plus respirable : « Accepterait-on telle invitation séduisante au bord de la mer ?... Un séjour aux eaux serait peut-être encore préférable pour Anne ?... Il y en avait de très gaies où les distractions de toutes sortes abondaient. Anne avait besoin de se distraire... elle n'avait pas bonne mine, ne mangeait pas bien, devrait consulter... »

Mais la jeune fille secouait la tête, déclarait qu'elle ne s'était jamais sentie mieux portante, et qu'elle trouvait très sot de quitter Paris lorsqu'il est le plus charmant, sous les bosquets de verdure de ses arbres et la gaieté du plein soleil. Elle laissait entendre qu'aucune invitation ne la séduisait pour l'été et, encore moins, les distractions des eaux ; et elle ouvrait de vagues perspectives de voyage à la pauvre chanoinesse soupirante.

La vérité, c'est qu'Anne ne savait pas elle-même ce qu'elle voulait ; mais, désemparée, flottante, et irritée de se sentir telle, deux désirs la partageaient : fuir tout ce qui pouvait lui rappeler Renaud et aller cacher quelque part, là où personne ne pourrait la soupçonner, sa peine profonde ; ou bien, faire

face et, de vive force, se libérer de ce qui la faisait souffrir, oublier, comme lui qui l'avait fait si facilement !...

Ce qu'elle aimait, quand elle franchissait le seuil de la jolie maison de Passy, c'est que, là, il lui semblait devenir une autre personne, respirant une autre atmosphère, parlant, pensant même d'une autre façon, et pénétrant dans un passé avec les vieilles demoiselles, entrevoyant un avenir avec le petit Zavie, qui l'enlevaient à son propre présent.

Dans un besoin de multiplier ses occupations, elle avait voulu se remettre à dessiner avec les conseils de Xavier de Sembreux ; elle entreprenait aussi de s'exercer à la gravure, meurtrissant ses doigts souples mais inexpérimentés, sur la dure planchette de bois que l'outil d'acier creusait péniblement. Les vieilles demoiselles s'amusaient de ses essais, encourageaient ses efforts et riaient avec elle des résultats piteux d'un si laborieux travail. Mais Xavier de Sembreux prenait au sérieux son professorat, prenait en goût, aussi, les longues séances de son élève dans l'atelier où généralement, par convenance, Mlle Estelle leur tenait compagnie en dormant sur son tricot.

La mère de Zavie était là aussi, parfois ; mais l'attitude effacée qu'elle gardait, après avoir intrigué Anne au début, avait fini par lui devenir si familière que, comme tout le monde, elle ne s'apercevait pas, les trois quarts du temps, de la présence de la jeune femme.

Elle ne s'apercevait pas non plus de l'attrait toujours croissant pour elle et pour lui, de cette intimité presque journalière avec le jeune graveur, et s'y laissait aller, sans réfléchir, intéressée plutôt que conquise par le charme de cette nature d'artiste que l'on sentait, à la fois, si personnelle et si douce, si passionnée et si faible, sans cesse vibrante de quelque impression nouvelle.

Un après-midi, les deux jeunes gens, penchés sur une gravure, parlaient bas, pour ne pas troubler la somnolence de Mlle Estelle. Du moins, croyaient-ils l'un et l'autre que c'était là le motif qui les y poussait ; mais, bien que le sujet des phrases qu'ils échangeaient fût purement artistique, ils éprouvaient un plaisir particulier à cette conversation où ils s'isolaient tous les deux.

Anne avait appris la veille que Renaud venait de quitter Paris, ayant accepté une invitation de mis-

tress Eveland dans la très belle villa qu'elle possérait sur les côtes de Normandie; et, de l'avis de tout le monde, cela équivalait à la signature du contrat...

Toute la journée, le sentiment de l'irréparable l'avait tenaillée de regrets et de désespoirs étouffés que son attitude trahissait en dépit d'elle-même.

— Ah! fit-elle enfin, avec un lourd soupir, que vous êtes heureux de posséder un art semblable, de l'exercer avec un pareil talent!... Cela suffit : la vie est pleine, tout le reste doit sembler petit, indifférent...

— C'est une grande erreur! repartit vivement M. de Sembreux, dont les traits mobiles trahirent aussitôt une intime émotion. — Nous autres artistes, nous sentons plus, nous souffrons plus, nous vivons vingt fois nos souffrances... Rien ne me consolera de voir mes tantes, dont j'admire l'intelligence et le caractère, que je vénère à l'égal de vraies mères, ignorer ma véritable nature, mépriser au fond la vocation que j'ai suivie et méconnaître mes besoins d'âme et de cœur.

Il avait parlé tout d'un trait, comme malgré lui, Anne ayant effleuré une corde trop sensible. Elle le regardait, plus inquiète qu'étonnée de la véhémence douloureuse de ces paroles. Depuis longtemps, Anne avait deviné le dissensément qui existait entre les vieilles filles et leur neveu : il n'y avait évidemment, pour elles, aucune comparaison possible entre la brillante carrière d'ingénieur de leur neveu Georges tant pleuré, et celle, si péniblement fructueuse, si incertaine de renommée, de son frère; entre la nature énergique et exubérante de l'aîné et l'impressionnabilité concentrée du cadet.

— Pourtant, elles vous aiment, fit Anne doucement.

— Je préférerais être moins aimé, ou, plutôt, aimé autrement, et mieux compris... J'avais espéré que les années y changeraient quelque chose; je m'étais trompé : mes succès mêmes les ont laissées sceptiques et mécontentes... Cela m'est si pénible que mon travail s'en ressent... Parfois, je doute à mon tour... le chemin que je m'étais tracé me paraît inaccessible... je me dis : à quoi bon !

— Il ne faut pas avoir de telles idées, il ne faut pas! prononça la jeune fille, toute son énergie affluant à ses lèvres devant cette souffrance d'homme qui se révélait, cette étrange faiblesse qui se confiait à elle:

— Non ! vous ne le devez pas, ce serait faux et coupable !

Il la regarda avec reconnaissance et sourit :

— Ah ! si j'avais toujours près de moi une vallante comme vous !

Anne rougit légèrement sous le regard d'admiration dont il l'enveloppait, inconscient à demi de l'interprétation qui pouvait être donnée à ses paroles... Elle se recula un peu, soudain plus froide.

Avec la rapidité de l'éclair, le jeune homme saisit cet imperceptible changement dans son attitude ; il rougit, lui aussi, et avec une sorte de fierté blessée, se détourna :

— Je vous demande pardon. J'ai dit, sans y songer, une chose absurde.

Anne éprouvait un sentiment très complexe et bizarre : attrait d'une part, orgueil d'être ainsi admirée par cet homme réellement supérieur ; de l'autre, éloignement, en elle-même quelque chose, le plus intime de son être, qui se refermait, se refusait...

L'impression qui finit par la dominer fut la crainte d'avoir offensé et éloigné d'elle le jeune artiste. Elle dit avec un sourire, un peu oppressée, cependant :

— Qu'y a-t-il ? pourquoi voulez-vous que je vous trouve absurde d'apprécier mon amitié. Pour vous, je la sentirais, en effet, pleine d'énergie, pleine de foi en votre avenir.

Il eut un mouvement vers elle, qu'il réprima aussitôt, et glacial :

— Vous êtes très bonne, je vous remercie !

Anne le regardait troublée, lorsqu'un mouvement à l'entrée de l'atelier lui fit détourner les yeux : Mme Georges de Sembreux se tenait près de la portière, au haut de l'escalier. Depuis combien de temps était-elle là ? Avait-elle entendu les dernières paroles des deux jeunes gens ? Anne n'aurait su le dire, mais elle en eut l'intuition, en voyant la façon dont la jeune femme, après un regard indéchiffrable jeté sur elle et sur Mlle Estelle consciencieusement endormie, s'avancait vers M. de Sembreux.

Il venait de la voir, lui aussi, mais demeurait penché sur sa table de travail et paraissait absorbé dans un minutieux examen.

« Nous avons l'air de deux coupables ! » pensait Anne, révoltée en elle-même du rôle que les apparences lui prêtaient, et irritée, avec l'injustice de la jeunesse, du sommeil innocent de la bonne tante Estelle qui avait permis ce fâcheux incident.

Brigitte de Sembreux, arrivée auprès de son beau-frère, posa sa main sur la sienne pour attirer son attention et, de sa voix doucement timbrée, lui rappela qu'il avait un rendez-vous avec son éditeur. Il releva la tête d'un geste impatient, rencontra son regard et, sans lui répondre, quitta la pièce, après un adieu un peu cérémonieux à Mlle de Maurois.

Le bruit produit par ce départ avait réveillé Mlle Estelle, qui se mit aussitôt à parler et dissipà la gêne répandue dans l'atmosphère de l'atelier.

Mais bien qu'Anne, très causante et très gaie, jusqu'au moment où elle prit congé des deux vieilles demoiselles, semblât parfaitement calme, au fond il n'en était rien. Cette courte scène, entre elle et M. de Sembreux, avait été toute une révélation pour la jeune fille. Jusqu'ici, satisfaite de sentir flotter vaguement autour d'elle les hommages du jeune artiste, elle n'avait pas envisagé qu'ils pussent prendre une forme plus précise.

« Eh bien ! pourquoi pas, en somme ? » se disait Anne, s'insurgeant contre le blâme tacite qu'elle avait lu dans le regard de Mme de Sembreux. Que lui reprochait-on ? De la coquetterie ? Elle n'y avait vraiment pas songé, se laissant aller naïvement à la douceur qu'éprouve toute femme à se sentir admirée ; elle n'avait, certes, rien cherché au delà... Du reste, ainsi que Xavier de Sembreux, n'était-elle pas libre ? et pourquoi un sentiment réciproque leur serait-il défendu ? Elle n'aurait pas à se reprocher, dans ce cas, comme dans celui de ses premières fiançailles, de bas calculs : elle donnerait tout, elle apporterait avec sa fortune facilité pour l'artiste de développer son talent au grand jour au lieu de végéter dans des travaux plus ou moins obscurs... Ne serait-ce pas, au contraire, un noble mobile, et la plus belle façon de répondre aux dédaïns de Renaud, en disposant, elle aussi, de sa vie et de son cœur.

Une objection la hantait : aimait-elle Xavier de Sembreux ?... Non, elle le savait ; mais elle sentait qu'elle aimerait être aimée de lui. Elle lui dirait la vérité et, si elle ne lui apportait pas ce qu'elle aurait donné jadis à Renaud, ce serait, du moins, avec toute la vaillance dont M. de Sembreux avait parlé, avec toute l'ardeur de sa volonté qu'elle se dévouerait à lui, à son art, à sa gloire future...

Un peu grisée par ces pensées, Anne dormit mal la nuit qui suivit. Le lendemain, elle cherchait en

son esprit comment elle pourrait amener Xavier de Sembreux, dont elle connaissait bien maintenant la nature ombrageuse et hésitante, à se déclarer. Un jour n'y suffirait pas, elle le savait ; elle ne pourrait arriver que peu à peu à regagner le terrain que sa froideur de la veille lui avait fait perdre, à faire admettre, surtout, la grosse différence de fortune qui serait un terrible obstacle pour la fierté de l'artiste. Mais elle y parviendrait, elle en avait la certitude.

Elle venait de disposer, dans un petit sac, des friandises pour Zavie et la planchette de bois dur avec les petits outils de graveur qui lui servaient à s'exercer, quand elle entendit résonner le timbre de l'hôtel. Impatiente, elle observait la porte du salon, maudissant le visiteur inconnu, se maudissant elle-même de n'avoir pas prévu ce dérangement et interdit de recevoir.

Sans s'être fait annoncer, une personne entra, habillée de noir, et que la jeune fille ne reconnut pas d'abord : Mme de Sembreux.

Anne la regardait avec stupéfaction ; jamais la jeune femme n'était venue, avec l'excuse toute naturelle de son deuil et de sa délicate santé. Quelle cause grave pouvait donc motiver sa visite ? Et, tout de suite, Anne eut le sentiment qu'en effet, la cause devait être fort grave.

Brigitte de Sembreux était très pâle et semblait profondément émue ; mais il y avait sur son visage une expression de fermeté dont Anne ne l'eût jamais soupçonnée capable.

Mlle de Maurois, en formulant un accueil qui ne dissimulait pas son étonnement, avança un siège à la visiteuse. Celle-ci demeura debout ; sa main, qui toucha celle qu'Anne lui offrit, tremblait, et elle prononça d'une voix oppressée :

— Mademoiselle Anne, je viens vous demander un entretien.

— Volontiers, dit Anne, — mais j'allais à Passy ; je regrette que vous ayez pris la peine de venir jusqu'ici.

— Je désirais vous parler seule, reprit la jeune femme de la même voix émue, quoique son regard clair se posât sans flétrir sur les yeux d'Anne ; — je viens vous demander de ne pas retourner à Passy.

Ces mots avaient été dits très doucement ; mais Anne, tout au souvenir de la scène de la veille, se redressa, blessée au vit :

— Madame!... je ne comprends pas. Veuillez vous expliquer. Mles Ollerolles vous auraient-elles chargée de cette commission?

— Non; c'est de moi-même que je viens.

— Et de quel droit? fit Anne, ses prunelles sombres lançant des éclairs.

— Du droit que j'ai de défendre mon bonheur, formula très nettement Mme de Sembreux.

Mlle de Maurois demeura muette, et toutes deux se mesurèrent dans le grand silence qui se fit soudain. Au fond des yeux de la jeune femme, dans lesquels plongeait le regard hautain et surpris d'Anne, une ombre montait lentement, les remplissant d'une insondable tristesse, sans en altérer la douceur. Et Anne, penchée au-dessus de cette ombre, sentit dans un frisson soudain sa colère orgueilleuse faire place à une troublante incertitude: à quel mystère de la vie venait-elle encore se heurter avec l'emportement de son ignorance?

Toute pale, elle balbutia :

— Votre bonheur?... Je ne comprends pas.

— Oui, je le sais, vous ne pouvez pas comprendre, dit Brigitte de Sembreux; je vous dois une explication qui sera presque une confession. Mais, je vous en prie, d'abord, ne croyez pas que je sois venue avec l'intention de vous blesser, moi qui vous garde la si profonde reconnaissance de mon cœur de m're!... Si j'ai tant attendu pour parler, c'est que j'espérais éviter ce devoir pénible... Je n'ai aucun reproche à formuler contre vous... pas même contre Xavier. Je ne doute pas de son cœur et de sa conscience d'honnête homme... je veux seulement le défendre contre sa faiblesse, lui épargner des souffrances... et à vous aussi... Je sais que maintenant vous ne l'aimez pas encore... tandis que plus tard, peut-être... et il n'a pas le droit de troubler votre vie.

— Pourquoi ne l'ai-je pas su plus tôt? dit Anne très émue, — vous êtes fiancés?

« Et quelle triste fiancée? » songeait-elle, devant la robe noire, le chapeau de deuil, tout ce qui rappelait le veuvage de la jeune femme et rendait presque choquante l'idée de ses fiançailles.

— Il y a cela et plus encore, répondit Mme de Sembreux. Me pardonnez-vous? et pouvez-vous m'écouter maintenant avec l'indulgence dont j'ai tant besoin?

Anne inclina la tête sans parler et lui fit signe de s'asseoir.

— Xavier et moi, reprit Brigitte de Sembreux d'une voix qui se hâtait fébrilement, — nous nous aimons depuis des années, nous nous aimions sans nous l'être dit, même avant mon mariage avec son frère. Ce sont de ces terribles malentendus que l'on ne sait pas éclaircir et qui brisent parfois la vie entière. J'ai été élevée presque avec Georges et Xavier de Sembreux; j'avais une grande affection pour tous les deux; seulement, Georges me dominait, je n'osais pas, je n'avais pas la force de lui résister; tandis qu'entre Xavier et moi, tout enfants, c'était déjà l'union, l'harmonie complète. Nos deux natures avaient mille rapports, et puis Xavier souffrait de la préférence que ses tantes ne dissimulaient pas pour Georges qui était, en homme, le véritable portrait de Mlle Huguette, et moi je ne souffrais pas moins de l'indifférence de ma mère qui ne m'avait jamais aimée... Puis nous devinmes jeunes gens et jeune fille. Georges débuta avec les plus brillants succès dans sa carrière d'ingénieur. Xavier travaillait aux Beaux-Arts pour le prix de Rome; toute la volonté de son caractère doux et pliant s'était éprouvée dans sa longue résistance aux idées de ses tantes qui avaient lutté contre ses goûts d'artiste, par désir de lui voir prendre le même chemin que son frère vers les carrières scientifiques et actives. Il obtint son prix et partit pour l'Italie. J'avais pensé qu'avant il parlerait... il me dirait ce que sans cesse je croyais lire dans son regard. J'avais rêvé que nous serions fiancés pour cette éternelle séparation de deux ans... Ce fut une déception affreuse, et avec l'ignorance de nos pauvres coeurs de jeunes filles qui ne savent pas lire dans la vie, j'en conclus que je m'étais trompée, que Xavier ne m'aimait pas. J'essayai d'oublier... Cependant, lorsque son frère me demanda - en mariage au bout d'un an, je refusai d'abord. Mais ma mère s'emporta contre moi: je n'avais pas de dot, c'était une union inespérée. Georges, lui-même, témoigna, devant mon refus, une indignation qui me donna, ainsi que dans mon enfance quand je lui refusais quelque chose, le sentiment d'agir avec la plus noire ingratitudo et, toujours comme dans ce temps-là, il me domina, me força en quelque sorte à céder. Je le fis avec l'idée inavouée (je le reconnus ensuite) de me rapprocher ainsi de Xavier, de le faire entrer d'une façon détournée dans mon existence. Il n'y tint que

trop de place lorsqu'il revint, je le compris bientôt. Je compris qu'il m'aimait ; je sus que s'il n'avait pas parlé avant son départ et prévenu la demande de son frère, c'est parce qu'il savait ses tantes opposées à toute idée de ce genre, et il avait remis sa déclaration à son retour pour avoir l'autorité d'une carrière plus assise... Georges, lui, leur avait arraché de haute lutte leur consentement... N'ayant pu nous cacher tout ce'a, nous n'avions qu'un parti à prendre : nous tenir éloignés l'un de l'autre le plus possible. D'abord nous l'avons fait. Mais Xavier vivait avec ses tantes et, bientôt, Georges tomba gravement malade. Naturellement, il se réfugia auprès de ses deux mères adoptives et je dus le suivre. Il avait pris une inquiétante maladie de poitrine dans des mines de Pologne où il perdit aussi de grosses sommes ; cette circonstance agrava encore son état et, très vite, lui si fort, si beau, il fut fauché. C'était affreux à voir, et je vous assure que j'aurais bien donné ma vie pour le sauver... Il est vrai qu'elle me pesait tant, ma vie... surtout depuis qu'un désolant phénomène s'était opéré en Georges : il avait une idée très lucide de son état, il en marquait toutes les rapides déchéances et, quoique me voulant sans cesse auprès de lui, il me prenait en haine, moi qu'il voyait forte et qui devais lui survivre... Cela, ce fut horrible !... Ses tantes ne comprenaient pas, elles ne voyaient que lui, ne songeaient qu'à leur douleur, les pauvres femmes ! Mon enfant était tout petit, on l'avait éloigné de peur de la contagion, je n'avais plus rien... plus que Xavier... Je crois que, sans l'appui de son affection je serais morte à la peine... Je vous supplie de me comprendre et de me croire, — et les yeux de Brigitte de Sembreux se remplirent de larmes, — je vous jure que nous n'avons eu l'un et l'autre rien à nous reprocher envers ce malheureux qui agonisait si terriblement ; pas un moment nous n'avons oublié que, malgré tout, j'étais sa femme... Vous me croyez ?... Tout ceci ne vous semble pas impardonnable, à vous qui n'avez jamais connu, dans votre vie toute droite de jeune fille, ces durs moments où le cœur prend deux voix pour répondre à celle de la conscience ?...

Troublée jusqu'au fond de l'âme, Anne secoua la tête et murmura :

— Mais depuis, pourquoi ne vous êtes-vous pas mariés ?

Mme de Sembreux eut un geste de profonde lasitude :

— Pendant les premiers mois qui suivirent la mort de Georges, j'allai en province, auprès de ma mère, avec mon petit garçon. Xavier et moi nous nous écrivîmes... souvent... longuement... laissant échapper tout ce que nous avions tu... nous disant tout ce que nous avions souffert... Ces lettres, par un hasard trop compliqué à vous expliquer, tombèrent entre les mains de Mlle Huguette. Vous connaissez l'emportement passionné de son caractère ; ce fut pour elle un véritable coup, elle y vit une injure profonde pour le mort qu'elle avait aimé plus que tout, et fit serment de ne jamais me revoir. Puis peu à peu, car elle est bonne et juste, elle se calma ; mais, en nous pardonnant, elle nous fit jurer que, par respect pour la mémoire de Georges, nous laisserions passer trois ans avant de parler de mariage... Nous avons tout promis, nous attendons... Maintenant, dites-le-moi, je vous en prie, vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Une douloreuse confusion, à l'idée du mal irréparable qu'elle avait failli commettre, écrasait Anne. Elle se pencha vers la jeune femme :

— Je comprends que vous avez beaucoup souffert, et je vous demande pardon d'y avoir encore ajouté, sans le savoir.

— Non, dit Brigitte de Sembreux en souriant tristement, — vous ne pouviez pas savoir... Vous ignorez même, en partie, le charme irrésistible que vous pouvez exercer, si belle et gracieuse, sur une imagination d'artiste... Je vous le répète, je ne fais pas à Xavier l'injure d'un doute : arriverait-il à vous aimer vraiment, je sais qu'il n'oublierait jamais les promesses qui nous lient l'un à l'autre, mais il en souffrirait et je ne veux pas qu'il souffre ! C'est ce que je suis venue vous demander : ne le faites pas souffrir !

Anne l'observait, pensive ; elle dit lentement, traduisant l'idée intime qui la pénétrait de tristesse et de désillusion :

— Ce que je ne comprends pas, c'est qu'ayant dans sa vie l'amour d'une femme comme vous, il songe même à en regarder une autre !

Elle se leva et, rapidement, exposa son plan :

— Je vais écrire à Mles Ollerolles que je suis un peu souffrante et ne pourrai pas aller les voir ces jours-ci. Lundi, M. de Sembreux doit s'absenter, j'irai leur faire mes adieux et, le lendemain, je

serai partie... Nous ne nous reverrons pas avant l'automne.

Debout toutes les deux, elles se regardèrent, puis, spontanément, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

XVIII

Grand calme.

Juillet, août, une partie de septembre, Anne voyagea.

En Suisse d'abord, où, intrépide excursionniste, elle s'élevait infatigablement vers les sommets, suivie par la mule qui portait Mme de Bedarrens transie de peur, mais fidèle à son poste.

Puis ce fut, en Hollande, d'inlassables navigations sur les canaux mélancoliques, de silencieuses et profondes méditations devant les horizons noyés de brumes qui faisaient se mourir d'ennui la pauvre chanoinesse.

Enfin, la Belgique : les musées où Anne s'oubliait interminablement, les églises, les beffrois découpés en dentelle, et les rues solitaires des villes mortes où la parole est aux choses...

Tout ceci, elle le parcourut, les yeux clairvoyants, aujourd'hui, sur mille objets jadis invisibles pour elle, les oreilles plus promptes à entendre les plaintes murmurées tout bas ; elle sentait son cœur ouvert à toutes sortes de compassions qu'il n'éprouvait pas avant les expériences qui l'avaient meurtri... Dans la grande symphonie du formidable orchestre humain, l'âme d'Anne était maintenant prête à jouer sa partie : elle avait pris l'unisson.

Un matin de septembre, comme Mme de Bedarrens répétait sa question journalière :

— Ou irons-nous ensuite ?

Anne répondit :

— Nous retournerons à Paris.

Paris ! ce mot remplit de joie le cœur de la chanoinesse. Mais cette joie fut amoindrie lorsque Anne lui fit comprendre qu'elles ne s'arrêteraient à Paris que juste le temps de défaire et refaire leurs malles, et partiraient pour la campagne : une propriété en Touraine où Anne, avec sa grand'mère, avait eu l'habitude de séjourner une partie de l'été ; habitude

qu'elle avait négligée, depuis la mort de Mme de Maurois, pour passer le temps plus gaiement en villégiature chez des amis ou parents,

En arrivant à Paris, Anne et Mme de Bedarrens trouvèrent un assez volumineux courrier, accumulé depuis plusieurs semaines, les domestiques incertains de leur adresse perpétuellement changée ayant négligé de le faire suivre.

Anne inspecta hâtivement du regard l'écriture de toutes les enveloppes, et un soupir, aussitôt réprimé, passa sur ses lèvres.

Une de ces lettres, de Brigitte de Sembreux, lui annonçait son mariage prochain avec son beau-frère, Mlles Ollerolles ayant enfin pris leur parti de ce dénouement. Et, avec toutes sortes d'affectionnées et délicates expressions de reconnaissance, Mme de Sembreux contait que cette heureuse décision avait suivi une scène d'attendrissement provoquée par une phrase d'Anne, dans une lettre à Mlle Huguette trop intelligente pour ne pas lire entre les lignes :

« Je voudrais savoir toujours auprès de vous — avait écrit Anne, — votre cher petit Zavie et votre nièce, pour laquelle j'ai tant d'estime et de sympathie, et dont le dévouement, j'en suis sûre, ne vous ferait jamais défaut. »

Anne sourit en se rappelant cette phrase, heureuse de l'inspiration qui la lui avait soufflée. Puis, se riant elle-même de ce mouvement de satisfaction, elle songea :

« Dans les villages, les maçons mettent un bouquet sur le toit, quand ils ont achevé une maison : toute ma part à l'œuvre est d'avoir mis ce bouquet. »

Le reste du courrier était dénué d'intérêt, elle le feuilleta négligemment, tandis que Mme de Bedarrens, à côté d'elle, se plongeait dans la lecture des journaux d'ancienne et de fraîche date.

— Je ne comprends rien à ce que racontent les échos mondains sur M. de Monternon, dit tout à coup la chanoinesse, rompant le silence. Et, rajustant son face-à-main, elle lut tout haut :

« M. Fabien de Monternon est à Paris, depuis deux jours, après une courte croisière sur la côte d'Ecosse. Personne n'ignore la galante et courageuse conduite de M. de Monternon pendant la fatale journée qui a semé tant de deuils. Nous ne voulons pas commettre d'indiscrétions, mais il nous est permis de laisser entrevoir à nos lecteurs l'heureux épî-

logue que prépare le retour de M. de Monternon à ce romanesque incident... »

— J'aurais cru, continua Mme de Bedarrens, que ceci faisait allusion au sauvetage de Mlle Vertbois dont on a tant parlé, et sous-entendait un prochain mariage entre eux...

— Ce journal remonte à quinze jours, interrompit Anne; que disent les suivants?

— Justement, voici celui de la semaine suivante, et il annonce, à la rubrique « départs », que M. de Monternon s'est embarqué pour l'Extrême-Orient!

Anne rit :

— C'est un parti bien extrême!

— Mais continua Mme de Bedarrens, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que M. de Monternon figure dans le *Gaulois* d'hier, parmi les invités qui ont fait samedi dernier une si brillante ouverture de la chasse chez le comte de Valles, en Auvergne!

— Cela prouve, fit Anne de plus en plus amusée, que comme chasseur il est en Auvergne et, comme gibier, en Extrême-Orient... Ce pauvre Fabien! Je ne l'aurais pas cru capable de tant de rouerie; il faut que sa maman y ait mis la main! Je crains, malgré tout, d'assister à son hallali...

La chanoinesse, renonçant à comprendre les plaisanteries d'Anne, continuait à savourer sa lecture :

— M. de Fontennes, reprit-elle, a fait l'ouverture de la chasse, en Normandie, chez nos parents de Relonville.

— Et mistress Eveland? questionna Mlle de Mauris avec, dans sa voix moqueuse, une amertume qui ne fut point remarquée de son interlocutrice; — n'est-il pas question d'elle aussi?

— Vous dites cela à cause de M. de Fontennes? Mais le journal du 1^{er} septembre annonçait le départ de mistress Eveland pour New-York... Moi, je n'ai jamais cru, dit Mme de Bedarrens d'un ton scandalisé, à ce bruit de mariage qu'on faisait courir sur elle et votre cousin. Une union de ce genre n'aurait pas été du tout dans la note sérieuse de M. de Fontennes. Les Américaines, même celles dont on dit le plus de bien, sont toujours inquiétantes...

Anne eut un geste d'impatience :

— Ce qui sort de la routine nous paraît toujours inquiétant, à nous autres Français!... Je ne crois pas que ce soit cette idée qui ait pu arrêter Renaud.

Nouveau silence, pendant lequel Anne se prit à songer à ce qui avait pu « arrêter Renaud »... Mais,

bientôt, elle s'efforça d'écartier cette préoccupation de son esprit; qu'importait le motif de Renaud, dans cette circonstance ou toute autre analogue? elle savait bien qu'il était perdu pour elle, maintenant...

La chanoinesse reprit encore :

— M. de Fontennes est nommé parmi les invités du château de Passerieu, il ne sera pas loin de nous,

Mais cette nouvelle n'arracha pas la jeune fille à la mélancolie de ses réflexions.

A la campagne, Mile de Maurois s'aperçut que le château, abandonné depuis plus de trois ans, réclamait d'importantes réparations. Elle entreprit aussitôt de les faire faire, avec quelques remords de sa négligence, sa grand'mère ayant aimé particulièrement cette résidence.

Elle aussi l'avait aimée.

Elle se souvenait, en parcourant la maison et le parc, des joyeuses vacances passées là, jadis, toute son enfance et sa première jeunesse. Elle s'y revoyait toute petite fille, et Renaud avec de grands cheveux en grosses boucles qu'elle lui tirait cruellement. Plus tard, collégien, il prenait sa revanche sur les longues nattes d'Anne. Ici il avait fait ses premières armes comme chasseur et tué une tourterelle grise, si jolie! Cruelle adresse, pour laquelle Anne l'avait accablé de reproches et boudé pendant trois jours... Dans le grand salon avait eu lieu le bal donné à toute la jeunesse du pays par Mme de Maurois, pour fêter les dix-huit ans de sa petite-fille. Et Anne se souvenait des remontrances qu'elle s'était attirées de la part de sa grand'mère, pour avoir dansé trop souvent avec Renaud... C'est alors que la vieille dame avait commencé à la mettre en garde contre les inconvénients qu'aurait pour elle un mariage avec un garçon si en dehors des idées reçues, et faisant de sa fortune un si singulier usage.

Renaud, toujours Renaud...

Cette hantise, dont Anne ne pouvait se délivrer, finit par lui devenir d'autant plus pénible qu'elle savait tout proche, et pourtant si loin d'elle! celui qui en était l'objet.

Elle regrettait d'être venue, et regrettait d'avoir entrepris ces travaux qui la retenaient maintenant qu'elle eût voulu s'en aller.

C'était à ces pensées qu'elle se livrait, un après-midi, assise, seule, dans l'immense salon, écoutant tristement les coups assourdis des marteaux des ouvriers au dehors, unique bruit qui réveillait les échos

des vieux murs. Et l'idée lui venait qu'elle aussi, elle devait à grands coups énergiques refaire sa vie. Elle avait par légèreté, vanité, inconséquence, fermé les yeux et passé près du bonheur sans le reconnaître, il lui faudrait payer cette erreur par un regret de toute son existence sans doute, mais la dette était juste.

Pourtant, se remémorant les six derniers mois écoulés, plus remplis d'événements pour elle que toutes les années qui les avaient précédés, Anne songeait, plaideant sa cause :

— En fait, suis-je réellement tout à fait responsable ?... J'ai été, je l'avoue, fantasque, obstinée, guidée dans les choses les plus graves par mon orgueil et des caprices d'imagination... Mais on ne m'avait rien appris, rien dit même de la vie... Nous nous sommes trouvées aux prises, elle si rude, et moi dans mon ignorance stupide ; et elle m'a poussée, roulée, meurtrie... tout enseigné, en six mois, aux dépens de mon bonheur !...

« Et, maintenant, que faire ?

Anne se défendait contre une grande lassitude devant l'inconnu, devant le vide profond de son cœur. L'expérience lui avait donné la crainte plutôt que l'assurance. Et, cependant, en elle-même, comme une source profonde luttant pour jaillir, elle sentait la volonté de vivre, le pouvoir d'agir, et des forces d'affection, d'activité, de vouloir, intenses jusqu'à la douleur dans leur inaction...

Distraitemment, elle ouvrit un livre qui trainait sur la table, et y lut cette phrase : « Il faudrait un point fixe, au-dessus de la vie, au-dessus de l'amour... »

Elle referma le livre. Ce point fixe, plus heureuse peut-être que l'auteur de cette belle sentence, elle le connaissait : la mort de sa tante le lui avait révélé. Mais ce qu'Anne éprouvait aussi, ce qu'elle savait maintenant, c'est qu'au cœur de la femme, comme le pain au corps, cet aliment, l'amour, était nécessaire pour s'élever vers le but suprême : amour divin, unique en certaines âmes d'élite que Dieu met à l'abri des douloureuses passions terrestres ; pour les autres, amour humain, mais ennobli par le sacrifice et le dévouement complet, amour du compagnon choisi et de l'enfant qui deviennent plus chers que l'existence même, don de soi renouvelé à chaque heure...

Dans la pièce muette, un grand rayon oblique du soleil couchant évoluait lentement et se rapprochait d'Anne absorbée dans son rêve.

Un bruit vague de paroles, dans l'antichambre, ne l'en tira pas davantage.

La porte s'ouvrit, le domestique annonça, d'une voix endormie : « M. le comte de Fontennes ! » et se retira.

La haute stature de Renaud se dressait, immobile, devant cette porte, et il regardait Anne qui s'était levée toute droite, baignée par le rayon de soleil.

Il la retrouvait si belle ! Toujours celle qu'il avait tant aimée, mais différente aussi, avec, dans le regard plus grave et plus profond, quelque chose qui le dominait.

Les mots d'explication, de reproche sûrement, d'amour peut-être, qu'il avait préparés, fuyaient sa pensée et ses lèvres. Il ne songeait plus à lui dire que, passant tout près de l'heureuse maison de leur enfance, où il la savait depuis quelques jours, il s'était senti poussé par une force impérieuse à entrer, à la voir et à trancher à jamais, dans cette entrevue, la dernière s'il le fallait, le sort de leur double avenir.

Anne, silencieuse aussi, ne songeait ni à lui demander cette explication, ni à s'étonner de le voir là : il était venu comme la réponse naturelle, attendue, qu'appelait sa douloreuse méditation.

— Anne, c'est moi... prononça-t-il.

— Oui, Renaud.

Et le visage transfiguré, avec une douce gravité, sans hésitation, elle allait vers lui, marchant dans le rayon de soleil.

FIN

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.*

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

L'ALBUM BRODERIE ET OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.
Les Albums d'Ouvrages de Dames N° 1, 2 et 3 sont envoyés franco contre 15 fr. 50 ; étranger, 16 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient

LES FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeure d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes et les plus curieuses pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du home de ville ou de campagne. :: :: :: ::

Prix de l'Album franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*) à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV^e)



LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller
des jeunes filles
et des maîtresses de maison.
“Elégance” et “Economie”
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses
primes.

Ses romans sont célèbres pour
leur haute qualité,
ainsi que sa rédaction, sa mode,
ses courriers.

Abonnement d'un an : 12 fr. - Étranger : 18 fr.
Six mois : 7 fr. - Étranger : 10 fr.

Adresser mandat-poste à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, Paris - 14^e.